

L'ÉGLISE
UNE ESQUISSE DE SON HISTOIRE
PENDANT VINGT SIÈCLES

7e partie

Les Témoins de la vérité

LES PAULICIENS

Voici quelle fut l'origine de la secte à laquelle on donna ce nom. Vers l'an 660, vivait près de Samosate, ville sur l'Euphrate en Arménie, dans un bourg nommé Mananalis, un homme respectable du nom de Constantin. Les écrivains catholiques romains le représentent comme ayant adopté certaines doctrines manichéennes, mais d'autres disent qu'il appartenait à l'église grecque. C'était au temps où les sectateurs de Mahomet s'étaient emparés de la Syrie. Un jour se présenta chez Constantin un diacre de l'église arménienne qui avait été fait prisonnier par les Sarrasins¹, mais qui avait réussi à recouvrer sa liberté. Constantin l'accueillit, le garda quelques jours chez lui, et le diacre, en le quittant, lui donna en retour de son hospitalité, deux manuscrits contenant l'un, les quatre évangiles, et l'autre, les quatorze épîtres de Paul. C'était pour ces temps où les manuscrits des Écritures étaient rares et chers, un riche et précieux présent. Par ce don nous pouvons juger de la nature des conversations que Constantin avait eues avec son hôte. Constantin lut et étudia les saints livres, et la lumière de la vérité pénétra dans son âme. Il brûla ses mauvais livres, et ne voulut plus en étudier d'autres que les évangiles et les épîtres. Ses principes religieux et sa vie tout entière furent changés. «De l'abondance du cœur la bouche parle»: Constantin commença à communiquer à d'autres ce que Dieu lui avait appris par sa Parole, et des disciples se réunirent autour de lui. Il avait vu dans les Actes et dans les Épîtres ce qu'étaient les églises au commencement, et il désirait y revenir. Par là il rejetait nécessairement et la hiérarchie qui dominait l'église grecque aussi bien que la romaine, et les erreurs de ces deux églises, surtout l'adoration des saints et de la Vierge.

1. Ce mot vient de Saraceni, tribu nomade de l'Arabie, une des premières à embrasser l'islamisme, et qui faisait la principale force des armées arabes mahométanes.

Constantin alla se fixer à Cibossa, autre ville d'Arménie, et de là il travailla avec ses disciples à répandre les vérités que Dieu lui avait fait connaître. Ses ennemis l'ont accusé de rejeter l'Ancien Testament et certaines parties du Nouveau. Cette calomnie a eu sans doute son fondement dans le fait qu'il ne possédait, comme nous l'avons vu, qu'une partie du Nouveau Testament. Peut-être à cause de cela et de ses primitives croyances, se mêla-t-il quelques erreurs à son enseignement.

Constantin prit le nom de Silvain, le compagnon de Paul (1 Thessaloniens 1:1), et ses disciples, associés à son œuvre, empruntèrent à leur tour de nouveaux noms aux autres compagnons de l'apôtre, tels que Timothée, Tite et Tychique. Ils prenaient ces noms, parce qu'ils s'attachaient à répandre la doctrine contenue dans les écrits de Paul, et c'est aussi probablement d'après lui qu'ils reçurent le nom de Pauliciens.

Silvain, comme nous l'avons dit, s'était établi à Cibossa. En y arrivant, il avait dit aux habitants: «Je suis Silvain et vous êtes les Macédoniens», faisant allusion aux travaux de Silvain (ou Silas), en Macédoine, à Philippes et à Thessalonique (Actes 15:40; 16:19, 25; 17:1-4, etc.; 18:5). Pendant vingt-sept ans, Silvain travailla avec un zèle infatigable à annoncer ce qu'il avait appris dans les Écritures. Un grand nombre de personnes, soit de l'église grecque, soit des sectateurs de Zoroastre¹, furent con-

1. Zoroastre, fondateur ou réformateur de l'ancienne religion des Perses, que l'on nomme Mazdéisme. Elle enseigne la coexistence de deux principes éternels: l'un est Ormuzd, le bien, le vrai, la lumière, représenté par le soleil; l'autre Ahriman, le mal et les ténèbres, en guerre avec Ormuzd qui finira par le vaincre. C'est au soleil comme représentant Ormuzd, que les sectateurs de Zoroastre rendaient leurs hommages. Partout ils élevaient des autels sur lesquels brûlait le feu sacré. Sous le nom de Guèbres ou de Parsis, se trouvent encore dans l'Inde un certain nombre d'adorateurs du soleil.

verties par son moyen, et des congrégations furent établies en divers endroits tant par lui que par ses disciples.

Les progrès de la nouvelle secte furent tels qu'elle attira sur elle l'attention des autorités ecclésiastiques, et ce fut sans doute le clergé qui porta la chose devant l'empereur. Celui-ci rendit en l'an 684 un édit contre Constantin et les assemblées pauliciennes. L'exécution en fut confiée à un officier de la cour nommé Siméon, qui reçut en même temps l'ordre de faire mettre à mort le chef de la secte, et de reléguer ses partisans dans des cloîtres et sous les soins du clergé, afin de les ramener dans le bon chemin. Arrivé à Cibossa, Siméon fit comparaître devant lui Constantin et un grand nombre de ses disciples. Puis il ordonna à ceux-ci, sous peine de la vie, de lapider leur maître. Mais tous, à l'exception d'un seul, nommé Justus, refusèrent d'obéir à cet ordre cruel, et laissèrent tomber les pierres dont on les avait armés. Ce Justus avait été adopté et élevé par Constantin, et l'ingrat, d'un coup de pierre, tua son bienfaiteur. Les autres furent mis à mort, mais Justus fut loué par les ennemis des Pauliciens comme un second David, parce que d'un seul coup de pierre, il avait abattu le nouveau Goliath, le géant hérétique.

Mais le Seigneur est au-dessus de tout; il peut faire que la colère de l'homme tourne à sa louange (Psaume 76:10). Autrefois, après «Étienne eut été lapidé, le Seigneur suscita Paul qui avait été un témoin contre lui, et de même le supplice de Constantin et de ses amis fit naître en Siméon même un successeur à Constantin Silvain dans l'œuvre du Seigneur. La vue de la grâce divine qui avait soutenu les martyrs avait frappé Siméon. Il eut des entretiens avec quelques Pauliciens, et le résultat en fut pour lui la conviction qu'ils étaient dans le vrai chemin. Il retourna cependant à Constantinople où il resta encore trois ans, réfléchissant sérieusement sur ce qu'il avait vu et entendu, et, nous pouvons le

supposer, demandant à Dieu de l'éclairer et le guider. Enfin, quittant la cour et abandonnant sa position et tous ses biens, il retourna en Arménie. Là il devint, sous le nom de Tite, le zélé successeur de Constantin Silvain. Les voies de Dieu ne sont-elles pas merveilleuses?

Cinq ans après la mort de Constantin, Justus, son meurtrier, dans sa haine contre eux, se porta comme dénonciateur des Pauliciens. Il se rendit auprès de l'évêque de Colonia et lui dit que l'hérésie des Pauliciens s'était relevée et s'étendait de plus en plus. L'évêque envoya à l'empereur Justinien II un rapport sur ce qui lui avait été dit par Justus. Siméon, par ordre du cruel empereur, fut saisi avec un grand nombre de Pauliciens. Un immense bûcher fut dressé, et tous périrent dans les flammes. Nous voyons par là, que l'église grecque ne se montrait pas moins impitoyable que l'église romaine envers ceux qui condamnaient ses erreurs et se séparaient d'elle.

Mais le sang des martyrs sembla augmenter la force et le nombre des Pauliciens. D'autres apôtres et de nouvelles assemblées surgirent, pour ainsi dire, des cendres du bûcher où avaient péri Siméon et ses compagnons. La secte s'étendit dans toute l'Asie mineure, dans le Pont, dans une partie de l'Arménie et dans les contrées à l'ouest de l'Euphrate. Pendant de longues années, les Pauliciens endurèrent avec patience les persécutions que les gouverneurs civils, excités par le clergé, leur firent subir. Trois hommes d'entre eux qui avaient été pris avec Siméon avaient été épargnés et envoyés à Constantinople pour être interrogés. Ils réussirent à s'échapper et revinrent à Mananalis, où durant trente ans ils vécurent, avec d'autres Pauliciens, sous la protection des Sarrasins.

Vers l'an 777, Dieu suscita un nouvel aide aux Pauliciens dans la personne de Sergius. Avant de vous parler de ce serviteur de Dieu, je vous ferai remarquer que ce qui caractérisait les Pauliciens,

c'était leur attachement aux Écritures. Leurs ennemis les accusaient de beaucoup d'erreurs condamnables, et il est possible que quelques-uns d'entre eux, de leurs docteurs surtout, n'en fussent pas exempts. Mais ils tenaient à la parole de Dieu, et c'était elle qui les soutenait et qui, par leur moyen, opérait des conversions. C'est ce que montre l'histoire de Sergius. Lorsqu'il était encore jeune, une femme âgée de la secte des Pauliciens lui donna une Bible. Il la lut et l'étudia soigneusement, fut converti, et, prenant le nom de Tychique, il se mit à enseigner. Nous voyons que, de même que Constantin, il fut amené à la foi par la simple lecture de la parole de Dieu. Et il en est souvent de même de nos jours¹.

Pendant trente-quatre ans, Sergius s'occupa à répandre les vérités qu'il avait apprises, dans toutes les villes et les provinces qu'il visitait, tout en travaillant de son métier de charpentier pour gagner sa vie. C'est ainsi que l'apôtre Paul travaillait aussi de son métier de faiseur de tentes (Actes 18:3), et pouvait dire: «Vous savez vous-mêmes que ces mains ont été employées pour mes besoins — et pour les personnes qui étaient avec moi» (Actes 20:34). Sergius ne se contentait pas de prêcher. Il disait: «De l'Orient à l'Occident, du Nord au Midi, j'ai annoncé l'Évangile, *en travaillant à genoux.*» Il voulait dire

1. Un serviteur de Dieu qui annonçait l'Évangile aux Grecs à Athènes, avait l'habitude de s'adresser aux assistants individuellement après chaque réunion. Il le faisait surtout parce que la composition de l'auditoire changeait fréquemment. Il vit une fois un jeune homme qui lui était tout à fait étranger. Il s'approche de lui, et lui demande d'où il est. «De Patmos», répond l'étranger. «Et connaissez-vous le Seigneur?» — «Oui, monsieur, il est *mon Sauveur.*» — «Et comment êtes-vous arrivé à cette conviction?» — «Monsieur, c'est ici la première prédication de l'Évangile j'ai jamais entendue. Mais quand j'avais quatorze ans, colporteur vint dans notre île et vendit une Bible à mon père. Je l'ai lue, et là Dieu m'a appris que le Seigneur Jésus Christ est mon Sauveur.» «La parole de Dieu est vivante et opérante, et plus pénétrante qu'aucune épée à deux tranchants.»

avec beaucoup de prières. C'est ce que font les vrais serviteurs du Seigneur. (Voyez Éphésiens 1:16; Philippiens 1:4; Colossiens 1:9; 4:12; etc.) Sergius était un homme doux, d'une piété intime et profonde. Sa prédication pratique et sa vie pure furent des moyens dans la main de Dieu pour gagner beaucoup d'âmes. Aussi de nouvelles persécutions eurent lieu. Beaucoup de Pauliciens s'enfuirent et Sergius avec eux. Ils trouvèrent un asile chez les Sarrasins, et Sergius mourut là en l'an 811.

Haïs de l'église grecque, parce que, disaient leurs ennemis, ils reniaient la foi orthodoxe, qu'ils n'adoraient pas la Mère de Dieu, qu'ils n'admettaient pas que le pain de la Cène fût changé dans le corps de Christ, et qu'ils avaient abandonné l'église d'Orient, les Pauliciens n'étaient pas moins haïs de l'église romaine. Les succès qu'avait obtenus Sergius par ses travaux, le firent stigmatiser par Rome comme étant l'Antichrist annoncé, le chef de la grande apostasie.

La persécution contre les Pauliciens atteignit sa plus grande intensité sous la régence de la cruelle Théodora, mère de l'empereur Michel III (de 842 à 857). Elle était protectrice fanatique du culte des images, et résolut d'exterminer les Pauliciens «racines et branches», à moins qu'ils ne revinssent à la vraie foi, celle de l'église grecque. Les écrivains, tant ecclésiastiques que profanes, rapportent qu'elle en fit périr au moins cent mille, qui furent décapités, crucifiés, pendus, brûlés ou noyés et leurs biens confisqués. Quand on compare ces sanglantes exécutions avec ce que nous avons dit de l'Inquisition, nous voyons que l'église d'Orient n'a rien à envier à celle d'Occident. Les persécutions, d'ailleurs, reçurent l'approbation du pape Nicolas I, qui écrivit à Théodora pour la féliciter de son zèle à extirper l'hérésie.

Mais, chose triste à dire, une partie des Pauliciens, au lieu d'endurer patiemment la persécution, se souleva contre l'empire. Un officier impérial supérieur, nommé Karbéas, ayant appris que par l'ordre de Théodora, son père avait été mis à mort par la main du bourreau, se mit à la tête de cinq mille Pauliciens, et se rendit chez les Sarrasins où se trouvaient un grand nombre de leurs frères. Les Sarrasins, toujours en guerre avec l'empire grec, les accueillirent volontiers et leur donnèrent la ville de Téphrice où ils bâtirent une citadelle, et de là livrèrent de nombreux combats aux troupes de l'empereur. Cette guerre dura trente ans avec des alternatives de succès et de revers. Mais ce fut une faute. Dieu ne veut pas que les siens prennent les armes pour se défendre contre les persécuteurs. Le Seigneur a dit: «Tous ceux qui auront pris l'épée périront par l'épée.» (Matthieu 26:52). Aussi ne poursuivrons-nous pas l'histoire de ces Pauliciens. Nous en suivrons d'autres qui, en plusieurs contrées, portèrent la lumière qu'ils avaient reçue. Il y en eut qui se répandirent en Arabie, où ils continuèrent à faire des prosélytes.

Mais ce qui est plus intéressant et plus important pour la suite de notre sujet, c'est de connaître l'influence que les Pauliciens eurent en Occident. Avant Théodora, il y avait eu, comme nous l'avons vu, des persécutions contre eux. L'empereur Constantin Copronyme, vers le milieu du VIII^e siècle, en avait transporté un grand nombre dans la Thrace, et leur avait assigné comme résidence la ville de Philippopolis, un des postes avancés de l'empire. C'est de là que leurs doctrines pénétrèrent et se répandirent en Europe. Ils semblent surtout avoir travaillé avec succès parmi les Bulgares, peuple barbare venu des rives du Volga et qui s'était établi sur les bords du Danube. Les Bulgares furent convertis en partie au christianisme dans le IX^e siècle; d'autres s'étaient faits mahométans. C'est chez les premiers que les Pauliciens portèrent leur doctrine. Aussi un auteur romain, Pierre de Sicile, écrivit-il à l'archevêque de Bulgarie pour le mettre en garde contre la contagion des Pauliciens. Ils étaient

donc partout un peuple méprisé et poursuivi, mais Dieu les gardait. Dans le Xe siècle, un autre empereur grec envoya de nouveau comme colons un grand nombre de Pauliciens dans les vallées de l'Hémos (nommé aujourd'hui les Balkans). De là, ils se répandirent peu à peu dans l'Europe occidentale où leurs congrégations connues sous différents noms, furent haïes et persécutées par l'église de Rome.

LES TÉMOINS DE LA VÉRITÉ EN OCCIDENT

Nous avons vu comment, en Orient, les Pauliciens, s'appuyant sur les Écritures, rejetaient les superstitions et les rites de l'église grecque, et enseignaient la voie du salut selon les lumières qu'ils avaient. Transportons-nous maintenant en Occident; là aussi de nombreux témoins surent maintenir, au prix même de leur vie, ce qu'ils connaissaient de la vérité.

Depuis le temps de l'empereur Constantin, qui avait embrassé le christianisme, la mondanité et la corruption, des superstitions et des mauvaises doctrines s'étaient introduites dans l'Église, et en même temps la prétention de l'évêque de Rome et du clergé de dominer sur tous les laïques, et d'imposer leurs enseignements fondés sur de traditions, au lieu de s'en tenir à la parole de Dieu. Mais dès lors aussi, il y eut des fidèles qui ne voulurent pas abandonner les enseignements des apôtres, et qui à cause de cela eurent à souffrir des persécutions et la mort.

Ce ne furent pas seulement de simples chrétiens qui protestèrent ainsi contre Rome et ses abus. Au Ve siècle, un prêtre du midi de la France, nommé Vigilantius, s'élevait avec véhémence contre le culte des reliques, les pèlerinages, les prières adressées aux saints, les jeûnes et les mortifications, et aussi contre le célibat des prêtres. Au IXe siècle, Claude, évêque de Turin, protesta contre les mêmes erreurs. Il trouva les églises pleines d'images qu'il fit enlever et brûler, ainsi que les croix. Il disait au peuple qu'autant valait adorer Jupiter et Saturne, que les images et les statues de Pierre et de Paul. «Faut-il adorer la croix, ou la porter?» disait-il. «Si l'on adore tout bois taillé en forme de croix, parce que Christ a été suspendu à la croix, pourquoi pas aussi les crèches, les langes, les bateaux, les ânes?» Et quant aux reliques, autant valait, disait-il, révéler un os de bête qu'un os de saint. Mais Claude ne se contentait pas de combattre les superstitions romaines. Versé dans les Écritures qu'il étudiait avec

zèle, il maintenait que nous sommes sauvés par la foi seule, et que tous les autres apôtres étaient égaux à Pierre. Dans le même siècle, mais un peu plus tard, un moine saxon, nommé Gottschalk, rejetait la doctrine du salut par les œuvres et soutenait la vérité du salut gratuit par la foi, ainsi que d'autres doctrines scripturaires. Il fut condamné par un concile, battu de verges publiquement et jeté en prison. Il y mourut après dix-neuf ans de captivité.

Revenons aux chrétiens dont nous parlions d'abord. Nous ne pouvons pas tracer leur histoire dès les temps apostoliques, car elle ne nous a pas été conservée. Nous savons seulement que, malgré les persécutions, ils subsistèrent à travers les siècles dans beaucoup de contrées, connus sous différents noms tels que ceux de Cathares, ou purs, d'Albigéois, nom tiré de la ville d'Albi où ils étaient nombreux, de Vaudois, nom dont l'origine est incertaine, de pauvres de Lyon: nous verrons d'où vient cette dernière dénomination. Dès le milieu du XIIe siècle, on trouve dans plusieurs parties du continent, en France, en Italie, en Espagne, en Allemagne, de petites congrégations composées en grande partie de pauvres artisans, distinctes de l'église de Rome et qui possèdent les Saintes Écritures. Mais déjà dans le XIe siècle, on en trouve des traces. À cette époque, des missionnaires orientaux qualifiés de *publicans* (corruption probablement de pauliciens) vinrent d'Italie en France, dans le Périgord et l'évêché de Limoges. Ils gagnèrent là un certain nombre de disciples, non seulement parmi les pauvres, mais aussi parmi les seigneurs. Ils cherchèrent ensuite à s'étendre en d'autres contrées. Ainsi, vers l'an 1022, arrivèrent à Orléans un paysan du Périgord et une femme italienne. Ils enseignèrent leurs vues et se firent un certain nombre d'adhérents parmi les gens du peuple; ils persuadèrent même quelques nobles et plusieurs chanoines. Ils se réunissaient en secret et de nuit, crainte, sans doute des persécutions. Dans ces réunions, les Écritures étaient lues et expliquées. Les Publicans enseignaient qu'elles res-

taient une lettre morte, si l'Esprit Saint ne venait illuminer le cœur. Ils disaient que le baptême n'a aucune valeur pour le salut, rejetaient l'invocation des saints, et la présence réelle de Christ dans l'eucharistie. On les signala comme hérétiques au roi de France Robert, surnommé le pieux, qui les fit examiner par l'archevêque de Sens. Ils furent condamnés à mort. Deux seulement se rétractèrent. Comme les autres, parmi lesquels se trouvaient dix chanoines et plusieurs religieuses, se rendaient au supplice, ils passèrent devant le roi et la reine Constance. Celle-ci, voyant parmi les condamnés son ancien confesseur, saisie de colère, le frappa avec une canne et lui creva un œil. Les martyrs, près de mourir, disaient: «Faites-nous ce que vous voudrez; déjà nous voyons notre Roi qui est dans les cieux, nous tendre les mains pour nous conduire en triomphe».

Plus tard, la persécution sévissant en France, un grand nombre se réfugièrent à Cologne. Mais là aussi, ils furent persécutés et plusieurs périrent par le feu. En 1163, un certain nombre furent saisis dans une grange où ils tenaient leur réunion, et furent condamnés à être brûlés. Du milieu des flammes, un de leurs chefs, nommé Arnold, imposa les mains à ses compagnons de souffrances en leur disant: «Frères, soyez constants dans votre foi, dès aujourd'hui vous serez réunis aux martyrs du Christ.» On raconte qu'il y avait parmi ces sectaires une jeune fille qui n'avait pas abjuré, mais que quelques personnes avaient sauvée, étant touchées de sa jeunesse et de sa beauté. Voyant les flammes dévorer les condamnés, elle s'écria: «Où est Arnold, mon maître vénéré?» Et comme on le lui montrait expirant, elle s'arracha des mains qui la retenaient, et se voilant le visage, elle s'élança au milieu des flammes. Cela était beau et touchant, humainement parlant, mais était-ce tout à fait selon Dieu?

Ainsi partout l'église de Rome poursuivait et mettait à mort comme hérétiques, ces humbles chrétiens qui s'attachaient à la parole de Dieu. Ils n'avaient sans doute pas les lumières que nous avons, et

peut-être des erreurs se mêlaient-elles à leurs enseignements, mais ils protestaient contre l'idolâtrie de Rome et ses pratiques, et attendaient le salut de Christ seul. En 1212, cinq cents de ces croyants, hommes et femmes, furent saisis à Strasbourg. Parmi eux se trouvaient des nobles, des prêtres, des riches aussi bien que des pauvres. Ils déclarèrent que leurs frères étaient fort nombreux en Piémont en France, tant au nord qu'au midi, à Naples, en Sicile, en Italie, en Flandre. Sur ces cinq cents prisonniers, quatre-vingts, dont douze prêtres et vingt-trois femmes, furent brûlés vifs. L'un d'eux, nommé Jean, s'adressa à la foule et termina par ces paroles: «Nous sommes tous des pécheurs, mais ce n'est pas pour fausse doctrine, ni pour mauvaise conduite, que nous sommes condamnés à mourir. Nous avons le pardon de nos péchés, mais ce n'est pas par le moyen des prêtres, ni grâce au mérite de nos œuvres».

Il est hors de doute que parmi ceux qui se séparaient de l'église de Rome, il y avait de vrais hérétiques, mais Rome mettait dans la même masse tous ceux qui ne se soumettaient pas à son autorité, et elle avait intérêt à confondre les vrais croyants avec les hérétiques, afin de pouvoir tous les condamner. Mais sans nous arrêter davantage sur les persécutions qu'eurent à souffrir ces témoins de Dieu, nous donnerons quelques détails sur eux¹. Comme nous l'avons vu, on les désignait sous différents noms, mais eux se disaient chrétiens, et entre eux ils se nommaient «frères». Suivant les endroits, on les appelait frères apostoliques, frères suisses ou italiens. Un de leurs persécuteurs, Rainerio Sacchoni, leur rend un témoignage remarquable. Il les connaissait bien et son témoignage n'est pas suspect, car après avoir été avec eux, il était rentré dans l'église de Rome, s'était fait dominicain et était devenu

1. Nous puisons quelques-uns de ces détails dans l'ouvrage de F. Bevan, intitulé: «Trois amis de Dieu».

inquisiteur: «De toutes les sectes», dit-il, «il n'en est point d'aussi fatale à l'église que les Léonistes¹, et cela pour trois raisons: d'abord, parce qu'ils datent d'un temps fort reculé, quelques-uns les faisant contemporains du pape Sylvestre (l'an 315). De plus, c'est la secte la plus nombreuse; il y a à peine une contrée où ils ne se trouvent. Enfin, tandis que les autres sectes inspirent l'horreur par leurs blasphèmes contre Dieu, les Léonistes ont une grande apparence de piété et surtout ils mènent une vie honnête devant les hommes. Ils professent d'ailleurs toute la vérité quant à Dieu et toutes les doctrines contenues dans le symbole des apôtres. Mais en même temps ils abhorrent l'église de Rome et les prêtres romains.» C'était là leur grand crime. On pouvait mener une vie mondaine et même dissolue; pourvu que l'on restât soumis au pape, tout allait bien. La parole de l'apôtre se vérifiait: «Tous ceux aussi qui veulent vivre pieusement dans le Christ Jésus, seront persécutés» (2 Timothée 3:12).

L'inquisiteur Rainerio Sacchoni continue à décrire ainsi les Vaudois, afin, dit-il, que chaque bon catholique puisse les reconnaître et se saisir d'eux: «Vous les reconnaîtrez à leur conduite et à leur langage. Ce sont des gens graves et modestes. Il n'y a ni luxe ni désordre dans leurs vêtements. Ils sont sûrs en affaires et évitent les faux serments et les tromperies. Ils ne recherchent point les richesses, mais se contentent du nécessaire. Ils sont chastes et tempérants, et fuient les tavernes et les lieux de divertissements. Ils s'abstiennent de la colère. Ils sont toujours à leur travail ou bien occupés à enseigner et à s'instruire mutuellement, ce qui fait qu'ils sont absents des prières et instructions de l'église.

1. Un des noms par lesquels on désignait ces chrétiens. Il vient probablement d'un certain Jean de Lyon, un des disciples de Valdo. Nous parlerons plus loin de ce dernier.

On les reconnaît aussi à leur langage simple et sobre, exempt de paroles oiseuses. Ils ne se permettent ni conversations légères, ni mensonges, ni jugements.»

Voilà certes un beau témoignage. Plût à Dieu qu'on pût le rendre maintenant à tous ceux qui se disent chrétiens! Pourquoi donc poursuivre les Vaudois comme des êtres malfaisants et les persécuter jusqu'à la mort? Le même inquisiteur nous en donne les raisons et énumère ainsi les griefs de l'église de Rome contre les Vaudois: «Ils prétendent être la vraie église et disent que celle de Rome est la femme impure d'Apocalypse 17. Ils nient qu'aucun vrai miracle ait jamais été opéré dans cette église. Ils tiennent de nulle valeur les ordonnances que l'église a introduites depuis le temps des apôtres, et disent qu'il ne faut pas les observer. Ainsi ils rejettent les fêtes, les jeûnes, les ordres monastiques et les choses bénites de l'église romaine. Ils s'élèvent contre la consécration des églises et des cimetières, comme étant des inventions des prêtres pour augmenter leurs gains. Quelques-uns d'entre eux disent que le baptême des enfants ne sert à rien, puisqu'ils ne peuvent pas croire. Ils rejettent le sacrement de confirmation, et, à sa place, ceux qui les enseignent imposent les mains aux disciples. Ils ne croient pas que le corps et le sang de Christ soient dans le sacrement de la Cène; selon eux le pain est appelé figurément le corps de Christ. Ils disent que le prêtre, qui est un pécheur, ne peut lier ni délier personne, étant lié lui-même, et que tout laïque pieux et intelligent peut absoudre un autre et imposer des pénitences. Ils rejettent l'extrême onction, et disent qu'il n'y a point de purgatoire, et que les prières pour les morts ne servent à rien. Les offrandes pour les morts, ajoutent-ils, vont seulement au clergé. Ils se moquent des fêtes célébrées en l'honneur des saints, et travaillent aux jours fériés. Ils ne gardent ni le carême, ni les autres fêtes. Ils ne reçoivent pas l'Ancien Testament. Ils disent que ceux d'entre eux qui en sont capables doivent confier à leur mémoire les paroles des Écritures, afin de pouvoir

enseigner les autres. Non seulement ce sont les hommes qui enseignent parmi eux, mais aussi les femmes — non en public toutefois, mais en particulier.» Enfin l'inquisiteur prétend qu'au lieu du mariage, ils pratiquaient l'impureté; mais c'est sans doute parce qu'ils ne recouraient pas à un prêtre pour être mariés. Et quant à rejeter l'Ancien Testament, les propres documents des Vaudois prouvent le contraire. Il est probable aussi que la plupart ne possédaient que le Nouveau Testament en langue vulgaire, l'Ancien n'ayant pas été traduit. Il est vrai que certains hérétiques que l'on confondait volontiers avec eux, n'admettaient pas cette portion des Écritures comme venant de Dieu. Nous voyons donc que les choses que disaient les Vaudois, sont celles que toute personne soumise à la parole de Dieu affirme de nos jours contre l'église de Rome. Mais leur grand crime était de juger que l'église de Rome était impure et qu'il ne fallait pas écouter ses prêtres.

Parmi le peuple, les Vaudois passaient pour des espèces de sorciers qui se rassemblaient dans des caves obscures pour invoquer le diable qui venait au milieu d'eux sous une figure effrayante. On disait aussi que des démons leur apparaissaient sous forme de chats et de grenouilles; mais le chroniqueur qui rapporte ces dires populaires, et qui était cependant leur ennemi, dit que ce sont des fables. «Ce qui les rend dangereux», ajoute-t-il, «c'est leur grande apparence de piété.»

Pour condamner, comme ils le faisaient, les enseignements et les prétentions de l'église de Rome, les Vaudois s'appuyaient sur la Bible. C'est dans ce saint Livre également qu'ils puisaient leurs croyances. Ils professaient la nécessité de la nouvelle naissance, et la justification et le salut des pécheurs par la foi au Seigneur Jésus. Ils disaient aussi que la Bible est un livre fermé, si l'Esprit Saint n'illumine l'âme pour la faire comprendre. Leur attachement à la parole de Dieu était grand. Dès l'an 1203, plusieurs portions en avaient été traduites en langue vulgaire et répandues parmi le peuple. C'est ce qui

donna lieu au décret du concile de Toulouse en 1229, défendant que ces écrits fussent mis entre les mains des laïques. Mais les Vaudois disaient que, pour comprendre la pensée du Seigneur, il fallait retourner à l'enseignement de Christ et de ses apôtres. C'était un des griefs de l'église de Rome contre eux. «Ces hérétiques», dit un inquisiteur, «prétendent que les enseignements de Christ et de ses apôtres sont tout ce dont nous avons besoin pour le salut, sans les statuts de l'église.» D'après leurs ennemis mêmes, l'étude de l'Écriture sainte était leur grande occupation. «Tous», dit un de leurs juges, «hommes et femmes, grands et petits, de jour et de nuit, ne font qu'étudier ou enseigner la Bible. L'ouvrier qui n'a pas de loisirs dans la journée, la lit de nuit, aussi négligent-ils leurs prières» (il veut dire la messe). Quel exemple pour nous! Avons-nous cette soif salutaire de la divine Parole, nous chez qui elle est si abondamment répandue, qu'il n'est presque pas un enfant qui ne la possède?

Les édits rendus contre eux par Rome et ses conciles n'empêchèrent pas les Vaudois de prescrire à toute personne âgée de vingt ans l'étude journalière de la Bible. Aussi partout dans l'Europe où ils étaient dispersés, leur foi et leurs enseignements étaient-ils les mêmes. Un de leurs ennemis qui, au XIIe siècle, en avait vu quelques-uns dans les montagnes reculées où ils avaient cherché un refuge, dit ceci: «Ils sont vêtus de peaux de moutons, et ignorent l'usage du linge. Ils habitent, mêlés avec leur bétail, des huttes bâties en pierres de silex avec un toit plat recouvert de terre. Ils ont en outre deux grandes cavernes où ils se cachent quand ils sont poursuivis comme hérétiques. Mais pauvres comme ils le sont, ils se montrent contents, et bien qu'extérieurement rudes et sauvages, ils savent lire et écrire, et connaissent assez le français pour comprendre la Bible. On trouverait à peine parmi eux un jeune garçon qui ne pût rendre compte d'une manière intelligente de la foi qu'ils professent.»

Les Vaudois étaient remarquables par les portions étendues des Écritures qu'ils avaient apprises par cœur. Cela était bien nécessaire dans un temps où il fallait près d'une année pour copier un exemplaire de la Bible, et où un semblable manuscrit coûtait plus de 1500 francs. D'ailleurs les prêtres romains brûlaient toutes les portions des Écritures qui tombaient entre leurs mains, mais ils ne pouvaient pas toucher à ce qui était écrit dans la mémoire et dans le cœur. Les Vaudois du Piémont avaient des pasteurs nommés *barbes*, ce qui veut dire oncle, terme de respect et d'affection à la fois. La préparation des barbes au ministère de la Parole consistait à apprendre par cœur les évangiles de Matthieu et de Jean, toutes les épîtres, et la plus grande partie des Psaumes, des Proverbes et des prophètes. Des jeunes gens dans les vallées formaient des espèces de sociétés dont chaque membre devait apprendre par cœur un certain nombre de chapitres. Lorsqu'on s'assemblait pour le culte, souvent dans quelque coin écarté des montagnes, ces nouveaux Lévites, se tenant devant le pasteur, récitaient l'un après l'autre les chapitres du précieux volume. Qu'elle leur était chère cette Parole divine! Ils payaient souvent de leur vie la gloire de la posséder et de la connaître! L'inquisiteur Rainerio dit qu'il connaissait parmi eux un simple paysan qui pouvait réciter tout le livre de Job, et plusieurs qui savaient par cœur presque tout le Nouveau Testament. C'est cette connaissance des saintes lettres qui les rendait capables de résister à ceux qui voulaient les attirer dans l'église romaine. Ils confondaient leurs ennemis. Un moine envoyé vers eux pour les convaincre de leurs erreurs, s'en retourna tout confus, disant que dans toute sa vie il n'avait appris autant des Écritures que dans les quelques jours qu'il avait passés avec ces hérétiques. Et les enfants étaient les dignes émules de leurs parents. Un des docteurs de la Sorbonne qui furent envoyés de Paris auprès des Vaudois, reconnaît qu'il avait plus appris et compris des doctrines du salut par les réponses des jeunes enfants, que dans toutes les disputes et discussions entre docteurs qu'il avait entendues. Jeunes lecteurs, êtes-vous comme ces enfants des Vaudois, connaissant dans

votre intelligence et votre cœur les vérités du salut? Bernard de Clairvaux, que l'on nomme saint Bernard et qui avait combattu les Vaudois, dit aussi qu'ils défendaient leurs hérésies par les paroles de Christ et des apôtres.

Les Vaudois ne gardaient pas pour eux le trésor de la vérité que les Écritures leur avaient enseignée. Ils étaient infatigables dans leur zèle à la répandre. Et s'ils étaient persécutés et chassés dans d'autres contrées, ils y annonçaient la Parole, comme ceux de Jérusalem «dispersés par la tribulation à l'occasion d'Étienne» (Actes 11:19-20). Leurs évangélistes qu'ils appelaient apôtres, c'est-à-dire envoyés, allaient ordinairement deux à deux, un vieillard et un jeune homme. Pour ne pas être reconnus, ils se déguisaient en colporteurs ou marchands ambulants portant des balles contenant de menus articles de toilettes, des voiles, des bagues, ou encore des couteaux, des épingles, des perles de verre. En échange, ils acceptaient des œufs, du fromage, des vêtements, car il leur était interdit de recevoir de l'argent. Arrivaient-ils chez un frère, ils étaient accueillis avec joie, et l'on s'empressait de leur donner l'hospitalité, car on pensait être agréable à Dieu en recevant ses messagers. Lisez sur ce sujet, Matthieu 10:40. Plusieurs de ces missionnaires étaient des étudiants en médecine; en voyageant ils utilisaient leurs connaissances médicales. Mais leur grand but était le salut des pécheurs. Dans les châteaux comme dans les chaumières, aux riches et aux pauvres, partout où une porte leur était ouverte, ils annonçaient Jésus Christ.

Rainerio Sacchoni rapporte combien les Vaudois étaient ingénieux pour répandre leurs doctrines et nous dit comment ils procédaient. Ils se présentaient, par exemple, dans un château comme colporteurs, et montraient leurs marchandises au châtelain et à la châtelaine. «Messire», disaient-ils, «ne voudriez-vous pas acheter cette bague ou ce cachet? Madame, qu'il vous plaise de jeter un coup d'œil

sur ces mouchoirs, sur ces dentelles pour voiles. Je les vends bon marché.» Si après un achat, on demandait au marchand, s'il n'avait pas d'autres objets à offrir, il disait: «Oh! oui; j'ai des bijoux beaucoup plus précieux que ceux-ci, et je vous en ferai présent si vous me promettez de ne point me trahir.» La promesse étant donnée, il continuait: «J'ai une pierre précieuse venant de Dieu, un joyau d'un prix inestimable qui allume l'amour de Dieu dans le cœur de celui qui le possède. C'est la parole de Dieu par laquelle il communique aux hommes sa pensée.» Et alors le colporteur leur lisait ou leur récitait des portions des évangiles dont sa mémoire était bien fournie. S'il était encouragé à continuer, après avoir lu par exemple tout le premier chapitre de Luc, il répétait des passages tels que celui-ci: «Malheur à vous, car vous fermez le royaume des cieux aux hommes. Vous n'y entrez pas vous-mêmes, et vous ne leur permettez pas d'entrer. Malheur à vous qui dévorez les maisons des veuves, etc.», et il montrait que cela s'appliquait aux prêtres et aux moines. Souvent il laissait le manuscrit entre les mains de ses auditeurs. Mais le but de ces évangélistes était bien plus de faire connaître aux âmes l'amour de Dieu et de Christ et d'allumer cet amour dans les cœurs, que de parler contre le clergé.

Ceux qui, instruits par le Seigneur, avaient à cœur le bien de leurs frères, mais qui ne pouvaient pas voyager, écrivaient des lettres aux différentes assemblées, et les apôtres itinérants ou d'autres frères les portaient à leur destination. Il aurait été dangereux d'y mettre des adresses; la suscription portait: «Aux frères chrétiens.» Les messagers savaient bien à qui les remettre. Partout où ils le pouvaient, les apôtres prêchaient, souvent en plein air. Les frères avaient aussi des réunions de prières et d'étude de la Parole, ainsi que des écoles pour les enfants. Ils avaient aussi tous l'habitude de rendre grâces avant les repas, et avaient un culte de famille. Les frères instruisaient des asiles pour les pauvres et de modestes salles de prières qui y attenaient, car ils n'estimaient pas qu'il fût nécessaire d'élever à grands

frais de splendides églises pour y adorer Dieu. Ils savaient que le Seigneur Jésus se trouve là où deux trois sont réunis en son nom. Ils prenaient la cène en souvenir du Seigneur qui a donné sa vie pour nous, et pensaient que comme Christ nous a aimés, nous devons nous aimer les uns les autres.

En général, les Vaudois étaient haïs par le clergé romain et par ceux qui le suivaient aveuglément, il y cependant des catholiques qui, tout en restant attachés aux formes et aux cérémonies de l'église, sympathisaient avec les frères et étaient en communion d'esprit avec eux. Une autre chose à remarquer, c'est que les frères et les évangélistes de ce temps-là n'avaient pas, sur plusieurs points de la parole de la lumière que nous avons, et qu'ainsi ils erraient en différentes choses; mais ils aimaient le Seigneur, trouvaient leur bonheur dans la communion avec Dieu, et donnaient leur vie pour la vérité connaissaient. Un homme que Dieu suscita, leur fut utile pour les éclairer: c'est Pierre Valdo, de Lyon, dont nous dirons quelques mots.

PIERRE VALDO

Pierre Valdo était un riche marchand de la ville de Lyon et vivait dans la seconde moitié du XII^e siècle. Nous avons raconté comment l'Évangile avait été porté au II^e siècle dans cette grande cité et quelle cruelle persécution les fidèles y subirent. Dans la suite, de même que le reste de la chrétienté, l'église de Lyon était tombée dans l'erreur et la superstition; cependant des traditions évangéliques s'y étaient conservées, grâce au zèle et à la fidélité de quelques évêques qui avaient été à sa tête.

À l'époque où vivait Valdo, la masse du peuple était presque complètement ignorante, et les nobles, les plus illustres chevaliers même, ne savaient souvent ni lire, ni écrire. Avec le clergé, les marchands faisaient exception; les nécessités de leur commerce exigeaient certaines connaissances. Pierre Valdo était donc lettré jusqu'à un certain point; de plus, il était intelligent, de bonnes mœurs, pieux et bienfaisant, et honoré de tous. Quelques écrits des anciens pères de l'église¹ étant tombés entre ses mains, il fut frappé de voir combien l'église romaine s'était écartée du christianisme primitif. Le dogme de la transsubstantiation s'établissait alors, accompagné de l'adoration de l'hostie. Valdo ne put s'empêcher de voir dans l'un une chose contraire au simple bon sens, et dans l'autre une grossière idolâtrie. De plus, il avait remarqué que les Pères en appelaient constamment aux Écritures, les citant pour appuyer ce qu'ils enseignaient. Il conçut dès lors un grand désir de les connaître.

1. Le lecteur se souvient que l'on nomme ainsi les hommes éminents par leur science et leur piété, tels que Justin, Irénée, Tertullien, Augustin, etc., qui enseignèrent dans l'Église par leurs prédications et leurs écrits. Mais ils étaient des hommes faillibles, errèrent sur plusieurs points et se contredirent souvent.

Jusque-là on ne peut pas dire que la conscience Valdo eût été réveillée. Sans doute que, comme bon catholique, il comptait sur ses bonnes œuvres pour être sauvé. Mais Dieu lui adressa un eux et puissant appel. Un soir qu'il était à table quelques amis, l'un d'eux tomba mort subitement. Valdo fut saisi à la pensée de l'incertitude de la vie. Ne pouvait-il pas, lui aussi, être appelé tout à coup à paraître devant Dieu? Était-il prêt à rencontrer la mort? Que lui fallait-il faire pour être sauvé? Dans son anxiété il consulta son confesseur, lui dit que le meilleur moyen pour assurer son salut était de faire ce que le Seigneur avait dit au jeune homme riche: «Vends tout ce que tu as, et aux pauvres.» Valdo n'hésita pas. Il donna à sa femme et à sa fille ce qui leur était nécessaire, paya ce qu'il devait, et distribua le reste. Cela était-il vraiment le remède pour apaiser la conscience et procurer la paix à l'âme? Donner tous ses biens peut-il expier les péchés? Non, assurément. Valdo le sentit et chercha dans les Écritures la réponse aux besoins de son âme. Mais à cette époque, la Bible n'avait pas été traduite dans les langues vulgaires de l'Europe occidentale. On n'en avait que la version latine appelée la Vulgate qui avait suffi aussi longtemps que l'empire romain avait subsisté et que le latin avait été la langue dominante en Occident. Valdo ne se découragea pas. Aidé par deux prêtres, il traduisit la Bible dans la langue courante, et là, dans la parole de Dieu, il apprit où se trouvait le salut, dans la foi au Seigneur Jésus, mort pour nos péchés et ressuscité pour notre justification.

Ayant ainsi trouvé la paix de son âme, il se sentit pressé d'annoncer à d'autres la bonne nouvelle de la grâce de Dieu. Comme nous l'avons dit il distribuait ses biens aux pauvres; mais en nourrissant leurs corps, il leur parlait des richesses impérissables de Christ. «Sa maison», dit un historien, «devint une florissante école et comme un hôpital public pour héberger et nourrir spécialement les pauvres qui venaient de dehors pour être instruits.»

À mesure que les Écritures devenaient plus familières à Valdo, il voyait plus clairement qu'elles condamnent bien des choses que l'église de Rome enseigne, et qu'elles en renferment d'autres dont cette église ne parle pas. Il avait donc deux choses à faire: premièrement, à apprendre et à faire connaître ce que l'Écriture enseigne, et secondement, à montrer que tout ce qui ne s'accorde pas avec elle est condamné. C'est ce qu'il faisait dans ses instructions à ceux qui venaient à lui, ou bien en allant de maison en maison pour annoncer la vérité. Il eut bientôt un grand nombre d'adhérents. Pour répandre la vérité qu'il avait apprise, il fit faire des copies des Écritures, et ayant formé un certain nombre de disciples, il les envoya deux à deux pour colporter et expliquer les saints écrits. Ils allaient donc prêchant l'Évangile dans les chemins et sur les places publiques, écoutés avec attention par les foules et gagnant des âmes.

Mais il n'était pas possible que ce mouvement demeurât caché au clergé qui ne pouvait non plus y être indifférent, puisque de fait Valdo et ses disciples condamnaient Rome, ses erreurs et les pratiques de ses prêtres. L'archevêque de Lyon leur enjoignit de ne plus se mêler de la lecture et de l'enseignement de la Bible, sous peine d'être excommuniés et poursuivis comme hérétiques. Mais ils répondirent par ces paroles de l'Écriture: «Le Seigneur a dit: Allez et instruisez toutes les nations», et: Il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes.» L'archevêque avait dit à Valdo: «Si tu enseignes encore, tu seras condamné et brûlé comme hérétique.» — «Comment tairais-je ce qui concerne le salut éternel des hommes?» répondit avec hardiesse le pieux serviteur de Christ. L'archevêque irrité voulait le faire saisir, mais il craignit le peuple. Valdo d'ailleurs avait tant d'amis à Lyon, aussi bien parmi les riches que parmi les pauvres, tant d'âmes qui avaient été amenées au Sauveur par son moyen, qu'il put rester caché dans la ville pendant trois ans, enseignant, encourageant et fortifiant les fidèles.

Le pape Alexandre III apprit ce qui se passait à Lyon. Il excommunia Valdo et ordonna à l'archevêque de procéder avec la dernière rigueur contre lui et ses adhérents. Valdo se vit ainsi forcé de quitter Lyon avec un certain nombre de ses disciples, hommes et femmes, afin d'échapper aux persécutions. Dans la main de Dieu, ce fut un moyen de répandre au loin l'Évangile et la parole de Dieu dans toutes les contrées où ces fugitifs, qu'on appela «les pauvres de Lyon», portèrent leurs pas. Ils contribuèrent aussi à éclairer les nombreuses petites communautés qui n'acceptaient pas les erreurs de Rome, mais qui elles-mêmes n'étaient pas entièrement pures dans la foi. Elles étaient nombreuses et unies entre elles, puisque l'on dit qu'un de leurs membres pouvait voyager du sud de l'Italie au nord de l'Allemagne en logeant chaque soir chez un frère. En certaines contrées, comme aux environs de Trèves et dans le nord de l'Italie, ces communautés avaient des écoles publiques en plus grand nombre que les catholiques, et elles convoquaient les assemblées au son des cloches. Les persécutions exercées avec persévérance et cruauté par l'inquisition et le clergé eurent raison finalement de ces chrétiens qui refusaient de se soumettre à Rome; il n'y eut que les vallées du Piémont où ils subsistèrent malgré tous les efforts de leurs ennemis, et où ils subirent les plus terribles persécutions, comme nous aurons l'occasion de le voir.

Pour revenir à Valdo, il se rendit d'abord avec un grand nombre des siens d'abord en Dauphiné dans les vallées de Freissinière, de Vallouise et de Valcluson, où se trouvaient d'anciennes communautés chrétiennes. De là plusieurs passèrent dans les vallées du Piémont où ils rencontrèrent les anciens Vaudois auxquels ils apportèrent leur traduction de la Bible. La persécution força Valdo à fuir de nouveau; il alla en Picardie, puis en Allemagne et enfin en Bohême, travaillant toujours à l'œuvre du Seigneur. C'est dans cette dernière contrée qu'il termina paisiblement ses jours.

Quant aux disciples de Valdo, confondus sous le nom de Vaudois avec ceux que l'on nommait déjà ainsi, ils ne s'étaient pas, non plus que leur chef, séparés de l'église. Ils réclamaient seulement l'autorisation de prêcher. Nécessairement Rome ne pouvait pas l'accorder. «Si nous le faisons», disait un prélat dans un concile, «on nous chasserait.» Malgré cela, ils continuèrent à évangéliser, et on les excommunia. Plusieurs se répandirent en Provence et en Espagne où ils eurent d'abord quelque succès, mais sous le règne d'Alphonse II, roi d'Aragon, ils furent aussi persécutés et chassés à l'instigation du clergé.

Pour terminer ce qui concerne les disciples de Valdo et les Vaudois, il faut ajouter qu'ils insistaient sur la doctrine capitale de l'Évangile, la justification par la foi, et qu'ils repoussaient toutes les cérémonies, les erreurs et les superstitions de l'église romaine. Comme nous l'avons vu précédemment, ils étaient fermement attachés à la Bible, et se montraient recommandables par une vie pure qui contrastait avec celle que menait en général le clergé romain. N'est-ce pas une chose profondément intéressante de voir la puissance divine conserver, à travers les siècles et au milieu des efforts incessants, d'adversaires acharnés, une lignée de témoins de la vérité évangélique, à part des souillures de la soi-disant vraie église? Ils formaient ce résidu dont parle le Seigneur dans sa lettre à Thyatire, et qui n'avait pas connu les profondeurs de Satan (Apocalypse 2:24).

LES ALBIGEOIS

Pierre de Brueys et Henri de Lausanne

Comme nous l'avons vu, dès la fin du Xe siècle et le commencement du XIe, des missionnaires bulgares étaient venus dans la Haute Italie, puis étaient descendus jusqu'en Calabre. D'autres s'étaient dirigés vers la France, dans les Flandres et sur les bords du Rhin. Mais c'est surtout dans le sud-ouest de la France qu'ils gagnèrent le plus d'adhérents. L'avidité et la corruption du clergé qui attiraient sur lui le mépris et la haine du peuple, furent une des causes de leurs succès, et comme les nobles ne se pliaient qu'avec répugnance aux exigences et aux prétentions de domination des prêtres, les sectaires trouvaient près d'eux un appui.

On leur donnait, ou ils se donnaient à eux-mêmes, le nom de *cathares*, d'un mot grec qui veut dire *pur*. Ils se tenaient à part de l'église de Rome et de ses cérémonies, niaient son autorité, enseignaient la simplicité apostolique, et rejetaient les doctrines des sacrements, du purgatoire, de la messe, etc. Quelques-uns d'entre leurs chefs, que l'on désignait sous le nom de *bons hommes*, semblent avoir tenu certaines erreurs manichéennes; mais on ne les connaît guère par les récits de leurs adversaires. Ce que l'on sait sûrement, c'est que leur vie austère et pure formait un contraste frappant avec celle des prêtres et des moines, et leur donnait un grand ascendant sur le peuple. Nous ne pouvons douter que parmi les cathares ne se trouvassent de vrais enfants de Dieu qui firent leur foi le sacrifice de leur vie. D'ailleurs nous avons vu que ceux des disciples de Valdo dispersés, qui vinrent parmi eux, leur apportèrent des lumières qui contribuèrent à épurer leurs croyances. Comme les cathares étaient surtout nombreux dans la ville d'Albi et la contrée environnante, on les désigna sous le nom d'*Albigéois*.

Avant de nous occuper plus spécialement des Albigeois, nous dirons quelques mots de deux hommes remarquables qui, dans la première moitié du XIIe siècle, s'étaient mis en opposition avec l'église de Rome, et vinrent prêcher dans les provinces méridionales de la France. C'étaient Pierre de Brueys et Henri de Lausanne.

Le premier était un prêtre qui, éclairé sans doute par les Écritures, commença vers l'an 1110 à s'élever contre la corruption de l'église dominante et les vices du clergé. Son activité s'exerça surtout dans la Provence et le Languedoc. Il put, chose bien frappante, prêcher impunément durant l'espace de vingt ans. L'ennemi n'eut pas le pouvoir d'arrêter ce courageux témoin, jusqu'à ce qu'il eût achevé de rendre son témoignage. Pierre de Brueys disait que l'on ne doit baptiser personne avant l'âge de raison; il niait le mérite des œuvres pour le salut, et rejetait la transsubstantiation, les prières pour les morts, l'invocation des saints et le célibat des prêtres. Il combattait la suprématie de Rome et l'organisation ecclésiastique. «Ce sont les croyants», disait-il, «qui composent l'Église»— Il voulait dire que ce n'était pas le clergé, comme le prétend l'église de Rome. Il prêchait la repentance et la réforme des mœurs, surtout celle des prêtres et des moines. Mais le zèle de Pierre de Brueys l'entraîna plus loin. Il aurait voulu qu'on démolît les églises, que l'on brûlât les croix et les objets d'un culte idolâtre. Il mit à exécution ce qu'il exhortait à faire, et à Saint-Gilles en Languedoc, il brûla un certain nombre de croix portant l'image de Christ¹. C'était trop. La multitude, excitée par les prêtres, se saisit de lui; il fut traîné au bûcher et brûlé vif. C'était en l'année 1130. Mais les doctrines qu'il avait prêchées, ne pouvaient être si aisément extirpées. Il avait laissé des disciples, nommés d'après lui Pétrousiens et

1. Des scènes analogues eurent lieu, en différents endroits, dans les premiers temps de la Réformation.

que les flammes de son bûcher enhardirent plutôt qu'elles ne les découragèrent. Ils continuèrent à dévoiler hautement les misères de l'église et du clergé.

Henri de Lausanne fut un de ces courageux prédicateurs dont nous parlions. Il avait été moine à l'abbaye de Cluny. Dans la solitude du cloître, il s'était beaucoup occupé de l'étude du Nouveau Testament, et la parole infallible de Dieu lui avait révélé la vraie nature du christianisme. Dès lors il brûla du désir de faire connaître aux autres la vérité telle qu'il l'avait puisée à sa divine source. Il commença à prêcher. Son apparence extérieure était bien propre à donner du poids et de l'autorité à sa parole. De haute taille, marchant nu-pieds, négligé sur sa personne, doué d'une voix puissante, jetant sur ses auditeurs des regards pleins de feu, précédé d'ailleurs partout où il allait par une grande réputation de science et de sainteté, tout en lui commandait l'attention de la multitude; tandis que son éloquence entraînée, ses paroles profondes, son apparition extraordinaire frappaient d'effroi les prêtres, et lui attiraient l'approbation du peuple. Dans l'esprit de Jean le Baptiseur, il appelait les âmes à la repentance et exhortait le peuple à se tourner vers le Seigneur. En même temps il exposait les vices du clergé. Cela provoquait nécessairement l'opposition et la haine des prêtres et des moines, mais la multitude n'en était que plus fortement attirée vers lui. Les gens des basses classes aussi bien que les principaux bourgeois, tous se laissaient diriger par lui et le suivaient comme leur conducteur spirituel.

Pour autant que nous le savons, c'est à Lausanne qu'il commença sa mission, et de là lui vint son surnom. Il prêcha aussi la repentance dans la vallée du Léman, puis il se rendit au Mans, en France, vers l'an 1116. Il avait auparavant envoyé deux messages à Hildebert, évêque de cette ville, lequel l'accueillit favorablement. Henri fut encore mieux reçu par le peuple. Il exhortait, comme nous l'avons dit, à la repentance, et ainsi que Pierre de Brueys, il niait le mérite des œuvres pour le salut, s'élevait

contre les superstitions romaines et la suprématie du pape. «Bientôt», dit un écrivain, «le résultat de sa prédication fut que les gens, comme enchaînés à sa personne, furent remplis de mépris et de haine envers le haut clergé, au point qu'ils ne voulurent plus avoir rien à faire avec lui. Ils ne suivaient plus les offices de l'église romaine; et même les prêtres se virent les objets de mauvais traitements de la part de la populace et durent recourir à la protection des magistrats.» Cela assurément était un mal, et nous aimons à penser qu'Henri n'approuvait pas ces excès. L'évêque Hildebert était allé à Rome; à son retour le peuple du Mans refusa de recevoir sa bénédiction. Lorsque Hildebert s'aperçut de la grande influence qu'Henri exerçait dans son diocèse sur les jeunes prêtres et sur la multitude, au lieu de sévir contre lui il se contenta de lui assigner un autre champ de travail. L'évêque agit en cela en homme intelligent, et Dieu se servit de lui pour que son serviteur portât la lumière en d'autres endroits.

Henri s'éloigna tranquillement et alla rejoindre Pierre de Brueys en Provence. Là il poursuivit sa mission contre les abus et les erreurs de Rome d'une manière encore plus ouverte et plus décidée, s'attirant ainsi toute l'inimitié du clergé. La mort de Pierre de Brueys ne ralentit pas son zèle. Dieu lui accorda encore quelques années durant lesquelles il put poursuivre sans empêchement son œuvre. Mais enfin l'archevêque d'Arles le fit saisir, et le concile de Pise, en l'an 1134, le condamna à être enfermé en prison comme hérétique. Peu après cependant il fut relâché à condition d'aller dans une autre province. Henri se rendit en Languedoc, et là ses prédications eurent un effet si puissant que partout où il allait les églises se vidaient et que les ecclésiastiques étaient délaissés et même traités avec mépris.

Pour réprimer ce mouvement, le pape Eugène III, en 1147, envoya à Toulouse un légat. Celui-ci sentant toute la difficulté de sa mission, demanda à saint Bernard de Clairvaux de l'accompagner. Le

vénérable abbé y consentit et annonça par écrit sa venue et le but de son voyage aux seigneurs du midi de la France: «Les églises», dit-il, «sont abandonnées; le peuple est sans prêtres; les prêtres sont sans honneur, et les chrétiens sans Christ. Les églises ne sont plus respectées comme des lieux consacrés les sacrements ne sont plus regardés comme saints; les fêtes ne sont plus célébrées. Les hommes meurent dans leurs péchés — sans pénitence et sans viatique — et les âmes, sans y être préparées, entrent en présence du terrible tribunal. On refuse aux enfants le baptême, et ainsi ils sont exclus du salut.» On voit par ses paroles les progrès qu'avaient faits les doctrines antiromaines, et aussi quel était l'attachement de saint Bernard à la papauté dont il connaissait cependant tous les vices. Il parcourut les contrées troublées par ce que lui-même et les prêtres appelaient l'erreur; il accomplit, prétendit-on, des miracles et purifia les églises souillées par l'hérésie. Le peuple crédule et entraîné par son éloquence, l'admira et un grand nombre retournèrent dans les églises abandonnées. Ainsi étant venu à Albi, où les disciples des cathares étaient plus nombreux, il prêcha dans l'église principale devant une grande multitude. Après son éloquente prédication, il dit: «Revenez, revenez à l'Église, et afin que nous sachions qui sont ceux qui se repentent, qu'ils lèvent la main au ciel.» Tous levèrent leur main droite. Il en fut de même à Toulouse. Mais là les tisserands et les principaux de la ville étaient seuls attachés aux doctrines cathares; la masse du peuple y était étrangère. Une sentence fut rendue contre les hérétiques, et les seigneurs promirent de la faire exécuter. Quant à Henri il dut fuir. Poursuivi de lieu en lieu, il fut enfin saisi et incarcéré dans les cachots de l'archevêque de Toulouse. En 1148, la mort le délivra de ses persécuteurs et l'introduisit dans le repos éternel.

L'influence exercée par le zèle et l'éloquence de Bernard de Clairvaux fut de courte durée. Les doctrines cathares reprirent le dessus, épurées, comme nous l'avons dit, par l'action des Vaudois de Lyon,

chassés par la persécution, et qui apportaient avec eux les Écritures. Pour combattre ce mouvement, une conférence fut convoquée en 1165 par l'évêque d'Albi. On y invita quelques «bonshommes», ou chefs des cathares. Après qu'on les eut interrogés, on les déclara hérétiques, mais on n'osa rien décréter contre eux. L'un d'entre eux rendit un témoignage remarquable de leur foi. Après avoir hardiment affirmé qu'il était prêt à prouver par le Nouveau Testament que les prêtres, leurs ennemis, au lieu d'être de bons pasteurs n'étaient que des mercenaires, il ajouta: «Écoutez, ô bonnes gens, écoutez cette profession de foi: Nous croyons à un seul Dieu, à son Fils Jésus Christ, à la communication du Saint Esprit aux apôtres, à la résurrection, à la nécessité du baptême et de l'eucharistie.»

Le pape Innocent III (de l'an 1198 à 1216), homme plein d'énergie, résolut d'en finir avec cette hérésie sans cesse renaissante et qui s'étendait toujours plus. Il envoya d'abord en Languedoc comme légats, l'inquisiteur Rainerio Sacchoni et un autre. Leur mission était de chercher à convertir les sectaires. Douze abbés de Cîteaux¹ les accompagnaient. Le pape chargea ensuite deux autres légats, dont l'un était Pierre de Castelnau, de poursuivre cette œuvre. Diégo, évêque d'Ossuna, et Dominique, son sous-prieur, le fondateur de l'ordre des Dominicains et de l'inquisition, se joignirent à eux. Dominique, voyant que ses efforts et ceux de ses compagnons étaient infructueux, leur conseilla d'aller nu-pieds, pauvrement vêtus, sans argent, imitant dans tout leur extérieur les «parfaits», ou chefs des cathares. Ils s'insinuaient ainsi auprès des soi-disant hérétiques, et tout en cherchant à les ramener dans l'église romaine, ils s'informaient de leurs croyances et de tout ce dont plus tard ils pourraient se faire une

1. Cîteaux est un village de la Côte-d'Or, près duquel était une abbaye de religieux nommés Cisterciens, du nom latin du village (Cistercium). Cet ordre de moines prit dans le moyen âge une très grande extension.

arme contre eux. Leurs efforts furent sans résultat, et le pape vit qu'il fallait prendre d'autres mesures et se servir d'autres armes.

Les Albigeois croyant aux intentions pacifiques du pape, demandèrent une conférence publique. Pour gagner du temps, Innocent l'accorda. Les évêques et les moines acceptèrent le débat, et l'on se réunit à Montréal, près de Carcassonne. Des arbitres furent nommés des deux parts. Les Albigeois avaient désigné un de leurs diacres, Arnaud Hot, pour soutenir leurs croyances par la parole de Dieu. Il entreprit de prouver:

1° Que la messe avec la transsubstantiation était d'invention humaine et non de l'ordonnance de Jésus Christ et des apôtres.

2° Que l'Église romaine n'était pas l'Épouse de Christ, mais plutôt une église de trouble, enivrée du sang des martyrs.

3° Que la police de l'Église romaine n'est ni bonne, ni sainte, ni établie par Jésus Christ.

On voit avec quelle hardiesse les Albigeois se présentaient devant leurs ennemis, et quelle confiance ils avaient dans la vérité des doctrines qu'ils soutenaient. La conférence dura quatre jours. Arnaud Hot provoqua l'admiration des assistants par son éloquence. Quant aux prêtres, ils ne purent prouver leurs thèses ni par Jésus Christ, ni par les apôtres. La question principale qui fut traitée était celle de l'eucharistie. Arnaud démontra sans peine que «selon la doctrine de la transsubstantiation, le pain n'existe plus, puis qu'il est changé dans le corps de Christ. La messe est donc sans le pain, et en conséquence n'est pas la Cène du Seigneur, où il y a du pain. Le prêtre rompt le corps, puisque l'hostie

est devenue le corps de Christ; il ne rompt donc pas le pain, et ainsi il ne fait pas ce qu'ont fait Jésus Christ et Paul.» Les légats, les évêques, les prêtres et les moines, pleins de honte et de déplaisir, ne voulurent pas en entendre davantage et se retirèrent.

Pendant ce temps, le pape avait envoyé dans toute l'Europe des prédicateurs chargés d'annoncer une croisade pour écraser l'hérésie dans le sud de la France. «Nous vous exhortons», disaient-ils, «à vous efforcer de détruire la méchante hérésie des Albigeois, et de les traiter avec plus de rigueur que les Sarrasins même. Poursuivez-les avec une main forte; privez-les de leurs terres et de leurs possessions; chassez-les et mettez des catholiques à leur place.» Tel était le langage de ceux qui se disaient les ministres de Jésus, de Celui qui ne voulait pas que ses disciples fissent descendre le feu du ciel sur ceux qui refusaient de le recevoir (Luc 9:51-56). À ceux qui s'engageaient à prendre les armes pendant quarante jours contre les hérétiques, on promettait la rémission de tous leurs péchés et le paradis. Cette prédication de sang fut entendue, comme nous le verrons.

Toulouse et son comté étaient un des principaux centres des Albigeois, et avaient alors pour seigneur Raymond, sixième comte de Toulouse. C'était un prince sage, humain et paisible. Bien que catholique, et regrettant que les Albigeois ne fussent pas attachés à l'église romaine, il les tolérait et les protégeait, voyant en eux des sujets loyaux, fidèles, qui s'appliquaient au travail et contribuaient à la prospérité de la contrée. En 1207, le pape lui envoya, comme légat, Pierre de Castelnau pour le sommer d'exterminer par le fer et le feu ses sujets hérétiques, s'ils ne voulaient pas abjurer leurs erreurs et rentrer dans le giron de l'Église. Deux fois Raymond refusa et deux fois il fut excommunié par le légat, et son pays placé sous l'interdit. Le pape approuva les faits de son légat et écrivit à Raymond une lettre où ressort tout l'orgueil et l'arrogance de celui qui se nommait le serviteur des serviteurs du Seigneur,

mais qui en même temps fut le premier à s'intituler «Vicaire de Dieu sur la terre». «Homme pire que la peste», disait-il, «tyran ambitieux, cruel et horrible! Quel orgueil s'est emparé de ton cœur et combien grande est ta folie, que tu troubles la paix de ton prochain, et que tu braves les saints commandements de Dieu, en protégeant les ennemis de la foi! Si tu ne crains pas les flammes éternelles, tu dois redouter les châtements temporels que tu as mérités par tant de méfaits. Car en vérité l'Église ne peut être en paix avec le chef d'aventuriers et de brigands, avec le protecteur des hérétiques, le contempteur des saints commandements, l'ami des Juifs et des usuriers, l'ennemi des prélats, et le persécuteur de Jésus Christ et de son Église. Le bras du Seigneur restera étendu contre toi jusqu'à ce que tu sois réduit en poussière. En vérité, il te fera sentir combien il est difficile d'échapper à la colère que tu as amassée sur ta tête!»

Contre qui et pourquoi le pape lançait-il de si terribles menaces? Contre un prince qui ne voulait pas servir de bourreau aux prêtres et verser le sang innocent de ses fidèles et laborieux sujets. Et cependant si grande était la puissance et l'autorité de ce chef de la chrétienté, et telle la crainte qu'inspiraient ses anathèmes, que Raymond s'inclina devant sa volonté. Il signa un écrit par lequel il s'engageait à détruire tous les hérétiques qui se trouvaient dans ses domaines. Mais il ne pressa la persécution qu'avec mollesse et hésitation. Le légat s'en aperçut, et brûlant d'indignation, il se répandit en invectives violentes contre le comte, le traitant de lâche et de parjure, et l'excommuniant de nouveau. Devant cette insolence, comment s'étonner que Raymond, profondément blessé, se soit laissé aller à la colère? Dans un moment à déplorer, il se serait écrié, dit-on, que Pierre de Castelnau paierait de sa vie son impudence. Quoi qu'il en soit, un de ses chevaliers, jaloux de l'honneur de son seigneur, se rendit auprès du légat, et lui adressa des remontrances au sujet de sa conduite vis-à-vis de Ray-

mond. Comme le légat lui répondait avec la même hauteur, le chevalier irrité le perça de son poignard et le blessa mortellement.

Le meurtre de Pierre de Castelnau fournit à Innocent III une occasion favorable pour faire sentir au comte Raymond le poids de sa colère. Pierre de Castelnau fut exalté comme martyr, Raymond fut déclaré coupable d'avoir été le premier auteur du crime, et mis au ban de l'Église. Les fidèles furent sommés de venir aider à sa destruction, et une croisade fut prêchée contre les Albigeois. «Debout! soldats du Christ», écrivit Innocent III à Philippe Auguste, roi de France, «debout, roi très chrétien, écoute le cri du sang. Aide-nous à tirer vengeance de ces malfaiteurs! Debout! nobles et chevaliers de France! Les riches campagnes du midi seront le prix de votre vaillance!» La prédication de la croisade fut confiée aux Cisterciens sous la direction de leur fanatique abbé Arnoult, «homme», écrit un historien, «dont le cœur était renfermé sous la triple cuirasse de l'orgueil, de la cruauté et de la superstition». Dominique, le fondateur de l'inquisition, lui fut adjoint. Toutes les indulgences promises à ceux qui prenaient la croix¹ pour la délivrance du saint sépulcre, furent assurées à ceux qui prendraient part à la croisade contre Raymond et les Albigeois. Les prêtres faisaient partout valoir cette occasion facile d'obtenir le pardon de tous les péchés et la vie éternelle.

À l'appel du pape, une armée de 300,000 hommes se rassembla sur les frontières des malheureuses provinces que gouvernaient Raymond et d'autres seigneurs. Trois corps de troupes furent formés. À la tête de chacun se trouvaient un archevêque, un évêque et un abbé. Le commandement en chef fut

1. Ceux qui s'engageaient dans ces expéditions portaient une croix rouge sur l'épaule droite.

donné au fameux Simon de Montfort, homme vaillant, mais ambitieux, avide de possessions et d'honneurs, et entièrement dévoué au pape et à son Église.

Raymond, incapable de résister à des forces aussi considérables, se soumit aux exigences du pape. Celui-ci promit de lever l'interdit sous certaines conditions. Raymond devait se laver de toute participation au meurtre de Pierre de Castelnau; livrer sept de ses meilleurs châteaux forts comme preuve de la réalité de sa repentance; faire pénitence publique pour ses fautes passées, et enfin se joindre aux croisés contre ses propres sujets et en particulier contre son neveu Roger, comte de Béziers. Raymond se récria contre la rigueur de ces conditions, mais en vain; elles devaient être exécutées à la lettre. Il subit la pénitence publique. Il reçut l'absolution dans l'église de Saint-Égidius, en présence de trois archevêques et de dix-neuf évêques. Ensuite on le conduisit à la cathédrale où Castelnau avait été enterré. Le dos nu, portant autour du cou une corde dont deux évêques tenaient les bouts, il arriva à la porte de l'église et là dut jurer sur l'hostie qu'il obéirait à la sainte Église romaine. Puis sur la tombe de Castelnau il s'agenouilla, et sur ses épaules nues tombèrent des coups de fouet avec une telle violence et qui le mirent dans un tel état que, lorsqu'il put échapper à ses bourreaux et aux regards de la foule qui contemplait l'incroyable humiliation de son souverain, il dut sortir par une porte de derrière. Telle était la douceur de l'Église romaine, cette sainte mère, comme elle s'appelle. Il restait à Raymond à accomplir la partie la plus douloureuse de sa pénitence, celle de prendre les armes contre ses sujets et son neveu.

L'armée des croisés se mit alors en mouvement excitée par les prêtres et les moines fanatiques. «En avant», disaient ceux-ci. «Mettez à mort les hérétiques; dévastez tout, n'épargnez rien. La mesure de leur iniquité est comble et la bénédiction de l'Église repose sur vous.» Était-ce là l'esprit de Christ qui,

lorsque ses disciples lui demandaient que le feu du ciel descendît sur ceux qui ne le recevaient pas, leur disait: «Vous ne savez de quel esprit vous êtes animés. Le fils de l'homme n'est pas venu pour détruire les vies des hommes, mais pour les sauver»? L'armée se répandit comme un torrent sur les campagnes fertiles du Languedoc et mit tout à feu et à sang, dévastant, pillant et tuant ou brûlant les habitants sans défense.

Roger, comte de Béziers, neveu de Raymond, résolut de protéger ses sujets contre la violence des Croisés. Ses deux villes fortes étaient Béziers et Carcassonne. Bientôt parurent, sous les murs de la première de ces villes, ceux qui se nommaient «les défenseurs de la croix, les prêtres du Seigneur». Raymond n'était resté que quelques jours avec eux; il était allé à Rome s'humilier devant le pape. Roger se rendit d'abord auprès du légat du pape, lui disant qu'il y avait dans la ville plusieurs habitants fidèles à la foi catholique et qu'il le suppliait de ne pas faire périr les innocents avec les coupables. Il lui fut répondu que pour sauver la ville, les Albigeois devaient renoncer à leur foi et promettre qu'ils se soumettraient à l'Église romaine.

Cette réponse fut rapportée aux habitants, et les Albigeois furent pressés d'accepter les conditions proposées; ainsi ils sauveraient eux-mêmes et les catholiques. C'était une pénible position pour les Albigeois, mais ils déclarèrent à leurs concitoyens qu'ils ne pouvaient renoncer à leur foi et qu'ils préféreraient mourir. Ils laissaient aux catholiques et à Roger de faire pour eux-mêmes les meilleures conditions qu'ils pourraient.

Voyant qu'ils ne pouvaient ébranler la résolution des Albigeois, les catholiques eurent recours à leur évêque qui était auprès du légat, L'évêque supplia celui-ci de les épargner, en lui représentant

qu'ils étaient toujours restés fidèles à l'Église, et qu'ils ne devaient pas être massacrés avec les Albigeois, et même que ceux-ci pourraient être gagnés par la bonté. La réponse du légat fut brève et sévère; la ville devait se rendre, et à moins que *tous* ne confessassent leur péché et ne revinssent à l'Église, tous partageraient le même sort. Les Albigeois persistèrent dans leur résolution de ne point abandonner une foi qui leur avait acquis le royaume de Dieu et sa justice. Les habitants catholiques eux-mêmes, comprenant qu'il n'y avait rien à espérer, même pour eux, déclarèrent qu'ils aimaient mieux mourir que de livrer leur ville à l'ennemi. Quand le légat apprit cette réponse, il s'écria avec fureur: «Qu'il ne reste donc pas pierre sur pierre de cette ville; que l'épée et le feu dévorent hommes, femmes et enfants!»

Après un siège de courte durée, la ville dut se rendre à discrétion, et la menace d'Arnoult fut exécutée de la manière la plus effroyable. On lui avait demandé comment distinguer les catholiques des Albigeois, afin d'épargner les premiers: «Tuez-les tous», répondit-il; «le Seigneur connaît ceux qui sont siens.» Le massacre commença sans distinction de rang, d'âge ou de sexe. Les prêtres même et les religieux, reconnaissables les uns et les autres à leur costume, ne furent pas épargnés. Des femmes et des enfants s'étaient réfugiés dans les églises, pensant trouver un asile dans ces enceintes sacrées, mais en vain; la main des serviteurs de la sainte Mère Église les y égorgeait. Personne n'échappa des 23 000 habitants de Béziers; puis la ville fut pillée et brûlée.

Roger s'était retiré dans Carcassonne, ville mieux fortifiée que Béziers. Les croisés l'y suivirent. Partout sur leur passage le pays restait dévasté, car frappés de terreur, les habitants de la campagne avaient fui abandonnant leurs maisons et leurs terres. Roger avait rassemblé les habitants de Carcassonne, catholiques et Albigeois. Il leur avait dit l'horrible massacre de Béziers qui avait eu lieu sans

distinction de religion, et leur avait montré que les croisés, sous un voile religieux, n'avaient en vue que le pillage. Il enflamma ainsi leur courage, et tous se préparèrent à défendre leur ville. Mains assauts furent livrés par l'ennemi et toujours repoussés. Les croisés avaient éprouvé de grandes pertes, soit dans les combats, soit par suite de maladies amenées par la chaleur brûlante, par le manque d'eau et l'air empesté par la multitude des cadavres laissés sans sépulture. La disette de vivres se faisait aussi sentir parmi eux. Le terme de quarante jours pour lesquels ils s'étaient engagés, expirait pour un grand nombre, ils avaient gagné le pardon de leurs péchés, et des milliers avec leurs chefs, ne voulant rester sous aucune condition, regagnèrent leurs foyers.

Le légat alarmé, voyant que la ville ne serait pas réduite si aisément qu'il le pensait, eut recours à une ruse diabolique. Il persuada à l'un des officiers de l'armée d'essayer d'attirer le comte Roger hors de la ville, promettant à cet officier, outre les récompenses terrestres, celles qui lui seraient réservées dans le ciel, s'il réussissait. Il ne réussit que trop bien. Sous le prétexte de négociations de paix, et sur la promesse et le serment solennel de ramener Roger sain et sauf dans la ville, celui-ci se rendit auprès du légat avec quelques-uns de ses chevaliers. À peine avait-il commencé à présenter quelques propositions au légat et à parler en faveur des habitants de la ville, qu'Arnoult se leva et déclara que les habitants feraient à leur bon plaisir, mais que Roger était prisonnier. En vain celui-ci protesta contre une telle perfidie; n'était-ce pas sur la foi d'un serment solennel qu'il était venu? Arnoult dit que l'on n'était pas tenu de garder la foi à un homme qui avait été infidèle à Dieu. En un clin d'œil Roger et ses compagnons furent chargés de chaînes, et bientôt on apprit que le noble comte était mort en prison, non sans de forts soupçons qu'il avait été empoisonné.

Les habitants de Carcassonne ayant appris le sort de leur jeune et courageux chef, perdirent tout espoir de défendre leur ville. Échapper semblait impossible, parce que l'ennemi les entourait de toutes parts. Le désespoir s'emparait d'eux, lorsque le bruit se répandit que quelques-uns des plus vieux habitants se souvenaient que quelque part dans la ville s'ouvrait un passage souterrain conduisant au château de Caberet, à une distance d'environ trois lieues; mais personne n'en connaissait l'entrée. Excepté les hommes qui défendaient les remparts, tous se mirent à chercher diligemment, et enfin on entendit répéter: «L'entrée est trouvée». Aussitôt on fit des préparatifs pour l'exode; on rassembla des vivres pour plusieurs jours, mais sauf les quelques objets qu'ils pouvaient emporter avec eux, tout le reste devait être laissé. Mais cela valait infiniment mieux que de, tomber entre les mains de meurtriers sans merci. Nous pouvons être sûrs que bien des actions de grâces montèrent à Dieu pour cette perspective de délivrance, et que bien des prières lui furent adressées pour que leur entreprise fût couronnée de succès.

Ce n'était pas moins très douloureux. «C'était une vue triste et affligeante», dit leur historien, «que ce départ accompagné de soupirs, de larmes et de lamentations, tandis qu'ils s'avançaient avec l'espoir incertain de sauver leurs vies par leur fuite; les parents conduisant leurs jeunes enfants, et les plus robustes soutenant les vieillards décrépits. Et surtout combien il était navrant d'entendre les gémissements des femmes!»

Dieu les protégea; le jour suivant ils atteignirent sains et saufs le château, d'où ils se dispersèrent partout où Dieu leur ouvrit une porte de refuge. Au matin, l'armée assiégeante fut étonnée de n'entendre aucun bruit dans la ville. On craignit quelque stratagème, mais les murailles ayant été escaladées, un cri se fit entendre: «Les Albigeois ont fui». Le butin, par l'ordre du légat, fut partagé entre les croi-

sés, et les prêtres se vengèrent de la fuite des Albigeois en faisant brûler quatre cents habitants qui avaient été faits prisonniers!

Simon de Montfort avec son armée continua à s'avancer dans le pays. Il assiégea le château de Minerve, près de Saint-Pons. On disait de cette place que depuis trente ans aucune messe n'y avait été dite, preuve de l'extension des doctrines vaudoises. Raymond, comte de Termes, défendait la place, mais le manque d'eau l'obligea à se rendre. Le légat avait décidé de laisser la vie sauve aux catholiques et à ceux qui se convertiraient. Les chevaliers se récrièrent disant qu'ils étaient venus pour exterminer les hérétiques et non pour les absoudre. Le légat les rassura en disant: «Je les connais; pas un ne se convertira». En effet, Raymond étant exhorté à revenir à la foi catholique, refusa et fut jeté en prison, où bientôt il mourut. Sa femme, sa sœur, sa fille et d'autres femmes de qualité, repoussèrent les efforts faits pour les convertir, et furent brûlées ensemble. Restaient les habitants. Sommés de reconnaître le pape et l'Église romaine, ils s'écrièrent tous ensemble: «Nous ne voulons pas renoncer à notre foi, et nous rejetons la vôtre. Vous travaillez pour le néant; ni mort, ni vie, ne nous fera abandonner notre croyance». Sur cette réponse, le comte Simon et le légat firent allumer un grand feu où furent jetés cent quarante hommes et femmes. Un historien qui rapporte ce fait dit que «ce fut une chose merveilleuse de les voir monter au bûcher avec allégresse, et comme de vrais martyrs de Jésus Christ».

En maints autres endroits, les Albigeois montrèrent la fermeté de leur foi, tandis que Montfort, son armée et les prêtres déployaient contre eux la cruauté la plus grande. Nous ne poursuivrons pas cette histoire de meurtre et de carnage. Qu'il suffise de dire que Montfort, ayant mis le siège devant Toulouse, y expia ses cruautés. Il fut frappé d'une pierre lancée par une machine, et mourut. Cela n'arrêta pas la persécution contre les Albigeois. Les inquisiteurs achevèrent l'œuvre de leur destruction. Il

périt, dit-on, un million de victimes dans les provinces méridionales de la France. Un grand nombre d'Albigéois se réfugièrent dans les forêts et les montagnes; d'autres passèrent dans les vallées des Alpes, en Italie et en Lombardie. Ainsi Rome établit sa domination sur les cadavres de ceux qui préférèrent mourir plutôt que de renier leur foi.

LES PRÉCURSEURS DE LA RÉFORMATION

Comme nous l'avons vu, la main impitoyable de l'Église de Rome — cette sainte Mère, comme elle se nommait — s'appesantissait partout et sur tous ceux qui ne pliaient pas le genou devant elle, et qui rejetaient sa suprématie usurpée, son culte idolâtre, ses cérémonies mensongères, et ses doctrines anti-chrétiennes. «Hors d'elle, point de salut», affirmait-elle; et ce salut n'était pas le salut par grâce, mais un salut acheté par des œuvres, dispensé par les prêtres, intermédiaires soi-disant entre Dieu et les hommes, dominant les consciences et assumant, pour maintenir leur prestige et leur autorité, la prétention blasphématoire de transformer, par des paroles consacrées, le pain et le vin de la Cène dans la personne de Christ, chair, sang, âme et divinité! À la tête de ce système d'iniquité, qui enlaçait les âmes et les maintenait dans les ténèbres, trônait le pape, homme souvent mondain, dissolu et incrédule, étendant sa domination non seulement sur le clergé, archevêques, évêques et prêtres, et sur les laïques, mais prétendant régenter les princes, les rois et les empereurs. La prison, le fer et le feu, avaient bientôt raison de ceux qui ne pliaient pas sous ce pouvoir redoutable, les *hérétiques*, comme Rome les nommait, et nomme tous ceux qui, s'attachant à la parole de Dieu, rejettent ses erreurs.

Toutefois, en dépit de toutes les rigueurs, de toutes les persécutions, il y eut toujours, comme nous l'avons vu, un témoignage pour la vérité, une lumière plus ou moins brillante au milieu des ténèbres, plus ou moins pure au sein de la corruption, des témoins fidèles, bravant tout pour Christ, et souffrant et mourant pour maintenir ce qu'ils avaient appris de cette parole de Dieu que le clergé cachait au peuple. C'était le petit résidu de Thyatire, protestant contre les abominations de Jésabel (Apocalypse 2:24).

Mais Dieu ne voulait pas que les ténèbres continuassent à peser sur le monde. Il allait susciter des hommes, ses serviteurs, qu'il soutiendrait par sa puissance contre Rome et les grands de la terre, qui remettraient en lumière pour tous sa Parole, la Bible, sur laquelle ils s'appuieraient, et qui annonceraient l'Évangile du salut par la foi en Jésus. Ainsi seraient battus en brèche Rome et ses erreurs, ainsi seraient délivrées les pauvres âmes courbées sous son joug. C'est le temps de cette œuvre puissante de l'Esprit de Dieu que l'on nomme la Réformation. Mais comme l'aube précède et annonce le jour, il y eut avant les grands réformateurs que Dieu suscita, tels que Luther, Calvin, et autres, les précurseurs qui préparèrent la voie. Parmi eux se trouvent surtout Wiclef en Angleterre et Jean Huss en Bohême. Nous dirons quelques mots de ce que Dieu opéra par leur moyen.

WICLEF

Nous avons vu comment l'église de Rome réussit à se soumettre peu à peu l'Angleterre. Elle y domina longtemps, non sans qu'il y eût des protestations contre son arrogance, et des efforts faits contre l'autorité qu'elle s'attribuait même sur les rois. Plus d'un conflit eut lieu entre le pouvoir royal et la papauté; le premier résistant à la prétention du pape d'être le suzerain du roi qui n'aurait été que son vassal; mais l'Église n'avait rien perdu de son ascendant sur le peuple.

Avant que Wiclef parût sur la scène, il y avait eu en Angleterre des évêques même qui s'élevèrent contre la tyrannie de Rome. Parmi eux un des plus remarquables fut un évêque de la ville de Lincoln, Robert Grosse-Teste, qui vivait dans la première moitié du XIII^e siècle. Il était un homme pieux et énergique; mais en même temps très humble. Il était savant et lisait les Écritures dans les langues originales. Il reconnaissait leur souveraine autorité et la mettait au-dessus de celle du pape. C'était dans le temps où le pape Innocent III venait de se proclamer «vicaire de Dieu sur la terre», que Grosse-Teste écrivait: «Suivre un pape rebelle à la volonté de Christ, c'est se séparer de Christ et de son corps, et s'il vient un temps où tous suivent un pontife égaré, ce sera la grande apostasie. Les vrais chrétiens refuseront alors d'obéir, et Rome sera la cause d'un grand schisme.» Ne semble-t-il pas annoncer la Réformation près de trois siècles à l'avance?

Grosse-Teste désirait sérieusement la réforme des abus qu'il voyait dans l'Église, mais la tâche était trop grande; pour réformer il aurait fallu se séparer, et le temps n'était pas venu. Deux grands ordres de moines mendiants venaient de se former, les Dominicains et les Franciscains. D'abord Grosse-Teste les avait favorisés, mais il vit bientôt quels abus il y avait parmi eux, et le besoin qu'ils avaient aussi de réformes. Il s'en occupa et les serra de près. Alors ils en appelèrent au pape. Celui-ci

qui était alors à Lyon, obligea l'évêque à se présenter devant lui. Mais le pape, gagné par l'argent que les moines lui avaient donné, décida en leur faveur contre Grosse-Teste. En vain l'évêque rappela-t-il au pape ses lettres et ses promesses; Innocent IV lui répondit: «Nous sommes disposés à les favoriser: ton œil est-il mauvais parce que je suis bon?»¹ Combien cette citation profane de l'Écriture dut choquer le pieux évêque! «O argent», dit-il en soupirant, «combien ton pouvoir est grand, surtout à la cour de Rome!» N'est-il pas étrange que cette scène n'ait pas ouvert complètement les yeux de l'évêque sur l'apostasie de Rome?

Peu de temps après, le pape envoya en Angleterre, pour remplir des places vacantes, des prêtres italiens qui ne savaient pas un mot d'anglais. En même temps il commanda à Grosse-Teste de donner à un jeune garçon, son neveu, un riche canonicat à la cathédrale de Lincoln. L'évêque refusa énergiquement, en disant: «Après le péché du diable, il n'y en a pas de plus opposé à l'Écriture que celui qui perd les âmes en leur donnant un ministère infidèle. Ce sont les mauvais pasteurs qui sont la cause de l'incrédulité, des hérésies et des désordres. Quand le premier des anges m'ordonnerait un tel péché, je devrais m'y refuser. Mon obéissance me défend d'obéir, c'est pourquoi je me rebelle.» Son obéissance à la parole de Dieu lui défendait d'obéir au pape. Ce fut le grand principe de la Réformation; c'est celui qui doit nous guider — obéir à la parole de Dieu.

Le pape fut indigné. «Quel est ce vieux radoteur», dit-il, «qui ose juger mes actions? Par saint Pierre et saint Paul, si ma générosité ne me retenait pas, je ferais de lui un exemple et un, spectacle à toute l'humanité. Le roi d'Angleterre n'est-il pas mon vassal et mon esclave? Et si je lui disais un mot,

1. Le pape s'applique le passage de Matthieu 20:15.

ne le jetterait-il pas en prison, chargé de honte et d'infamie?» Les cardinaux cherchèrent à l'apaiser. Ils lui firent remarquer que l'évêque était un *saint* homme et que sa lettre était *vraie*, et que le persécuter ferait appeler le mépris sur lui-même. Innocent ne les écouta pas, excommunia l'évêque et en nomma un autre à sa place. Mais comme les cardinaux le lui avaient dit, on ne tint nul compte de ses actes, et Grosse-Teste conserva son siège épiscopal jusqu'à sa mort en 1253.

Innocent voulut se venger sur les restes du pieux évêque et pensait à le faire exhumer, lorsqu'une nuit, raconte le chroniqueur Matthieu Pâris, Grosse-Teste lui apparut, s'approcha de son lit, le frappa de sa crosse, et lui dit d'une voix terrible et avec un regard menaçant: «Misérable! le Seigneur ne permet pas que tu aies quelque pouvoir sur moi. Malheur à toi!» Le pape poussa un cri et resta à demi-mort. Dès lors il n'eut plus une nuit tranquille, et mourut un an après Grosse-Teste, en faisant retentir son palais de ses gémissements.

Quel orgueil chez cet homme! Traiter le roi d'Angleterre comme étant son vassal et son esclave! Mais c'était depuis Grégoire VII la prétention des chefs de l'Église de Rome de dominer sur le pouvoir temporel. Quant à Grosse-Teste, sur son lit de mort, il déclarait encore qu'une «hérésie était une opinion conçue par des motifs charnels et *contraires à l'Écriture*, ouvertement enseignée et obstinément défendue», tandis que Rome traite d'hérésie tout ce qui est contraire à ses enseignements, quand bien même ceux-ci sont en opposition avec la parole de Dieu. Grosse-Teste fut une lumière dans ce temps de ténèbres. Son attachement à la parole de Dieu et son opposition à l'erreur furent remarquables; il était capable de montrer à d'autres le chemin du salut, et bien que nous ignorions jusqu'où s'étendit son influence, sa trace ne fut certainement pas perdue pour les siècles suivants.

Dans la première moitié du XIV^e siècle vécut en Angleterre un autre pieux prélat, nommé Bradwardine. C'était un homme savant dans les sciences, particulièrement dans les mathématiques, mais il était aussi versé dans les Écritures. Il avait d'abord enseigné comme docteur à l'université d'Oxford, puis avait accompagné comme chapelain le roi d'Angleterre Édouard III, dans les guerres de celui-ci contre la France. Très humble et simple dans ses manières et dans sa vie, il avait d'abord été orgueilleux de sa science, et par elle éloigné de la croix de Christ. Il se confiait dans sa raison pour connaître la vérité, et pensait que l'homme, par sa propre force, pouvait faire quelque chose pour son salut. C'est ce que Pélage¹ autrefois avait enseigné, et sa doctrine, d'abord combattue, s'était glissée et prévalait dans l'Église romaine. Un jour qu'à genoux dans l'église, il écoutait la lecture des saintes Écritures, il fut frappé par ce passage: «*Ce n'est pas de celui qui veut, ni de celui qui court, mais de Dieu qui fait miséricorde*» (Romains 9:16). Le salut ne vient ni de la volonté, ni des efforts de l'homme, mais de la miséricorde de Dieu, de sa pure et souveraine grâce. Il ne voulut pas d'abord se soumettre à cette vérité qui humilie l'orgueil de l'homme en lui montrant qu'il ne peut rien et qu'il n'est rien. Mais il ne put pas résister à la puissance de la parole de Dieu, et il fut converti à la grande et précieuse doctrine de la grâce qui seule sauve le pécheur. Il se mit aussitôt à enseigner ce qu'il avait reçu. Il s'occupait peu des traditions des hommes, mais il était pénétré de l'Écriture et s'affligeait de voir l'Église romaine mettre à la place de la pure grâce de Dieu pour le salut les efforts et les œuvres de l'homme.

1. Nous avons parlé de Pélage à propos d'Augustin. Il vivait à la fin du IV^e et au commencement du V^e siècle.

«Comme autrefois quatre cent cinquante prophètes de Baal s'élevaient contre un seul prophète de Dieu», disait-il, «qu'ils sont nombreux ceux qui, aujourd'hui, combattent avec Pélagé contre ta grâce gratuite! Ils prétendent non recevoir gratuitement la grâce, mais l'acheter. La volonté de l'homme doit précéder, disent-ils, et la tienne doit suivre. La leur est la maîtresse, et la tienne la servante. Le monde presque entier marche dans l'erreur de Pélagé. Lève-toi donc, Seigneur, et juge enfin ta cause!» On voit que Bradwardine avait compris les paroles de l'apôtre Paul: «Vous êtes sauvés par la grâce, par la foi, et cela ne vient pas de vous, c'est le don de Dieu» (Éphésiens 2:8) et encore: «Étant justifiés gratuitement par sa grâce, par la rédemption qui est dans le Christ Jésus» (Romains 3:24). Le Seigneur devait se lever, en suscitant d'abord Wiclef et ses disciples, et plus tard Luther et les autres réformateurs, dont la doctrine fondamentale serait, d'après les Écritures, le salut gratuit par la grâce et non acheté par des œuvres. Quant au pieux Bradwardine, qui avait combattu pour cette précieuse vérité, il venait d'être nommé archevêque de Canterbury, lorsqu'il mourut en 1349.

Occupons-nous maintenant de Wiclef. Il était né en 1324, dans un village du comté d'York, nommé Wycliffe. C'est de là qu'il tira son nom. Il était Jean de Wycliffe. Il étudia à Oxford au collège de Merton, et avait pu y entendre les enseignements de Bradwardine et en profiter. Pendant qu'il était encore étudiant en 1345, une peste terrible ravagea l'Asie, l'Europe, et sévit aussi fortement en Angleterre. Ce jugement de Dieu saisit profondément Wiclef. Effrayé à la pensée de l'éternité, troublé dans son âme à la vue de ses péchés et dans l'attente du jugement, il demandait à Dieu ce qu'il fallait faire, et Dieu lui répondit par sa sainte Parole. Il trouva la paix, et ce qu'il avait appris, il résolut de le faire connaître à d'autres, mais il commença avec prudence.

En 1361, ayant été choisi comme chef ou directeur du collège de Balliol, il se mit à exposer plus énergiquement la parole de Dieu et les doctrines de la foi. Dans la semaine, il les expliquait et les démontrait aux étudiants, et le dimanche il les prêchait au peuple dans un langage simple. Sa piété et sa droiture, aussi bien que sa science, donnaient un grand poids à sa parole. Il accusait le clergé d'avoir mis de côté les saintes Écritures, et demandait que l'autorité de la parole de Dieu fût rétablie dans l'Église.

À cette époque aussi, Wiclef s'élevait avec force contre les différents ordres de moines mendiants¹ et surtout contre les franciscains, tout dévoués au pape, et qui, par toutes sortes de fraudes pieuses, s'efforçaient d'accaparer les richesses du pays en dépouillant riches et pauvres. «Chaque année», disaient-ils, «saint François descend du ciel au purgatoire, et délivre les âmes de tous ceux qui ont été ensevelis sous l'habit de son ordre.» Évidemment pour obtenir une si grande faveur, il fallait payer.

1. Les deux principaux ordres de moines mendiants étaient les franciscains et les dominicains. Le premier fut fondé par saint François d'Assise, appelé ainsi du nom de sa ville natale. Après une jeunesse dissipée, il fut saisi un jour en entendant lire ces paroles de Jésus au jeune homme riche: «Va, vends ce que tu as et donne aux pauvres.» François se voua à la pauvreté; vêtu de haillons, mendiant pour vivre, il se mit à prêcher la pauvreté et la pénitence. Il avait de la piété, mais sans connaissance, et en même temps un esprit bizarre, rempli d'idées étranges. Il saluait les oiseaux et toutes les bêtes de la création comme des frères et des sœurs et leur adressait des discours. Son ascendant sur les foules était très grand, et ce qui l'augmentait encore, c'étaient les stigmates des cinq plaies de Jésus mort que l'on prétendait avoir été imprimées sur son corps par un séraphin. Tels sont les mensonges et les illusions dont Satan se sert pour séduire les âmes. Un grand nombre de disciples se rassemblèrent autour de François, et ils furent constituée en ordre par le pape Honorius III, en 1223. Ils devinrent la milice la plus dévouée aux papes. Mais ils ne gardèrent pas longtemps l'austérité recommandée par leur fondateur.

Nous avons parlé déjà de Dominique et des dominicains, agents principaux de l'inquisition.

Nous avons là un exemple des mensonges qui se débitaient pour abuser de la crédulité du peuple. Ces moines, franciscains et autres, enlevaient les enfants à leurs parents et les enfermaient dans leurs cloîtres. Ils faisaient semblant d'être pauvres, et, la besace sur l'épaule, s'en allaient mendiant d'un air piteux, auprès des grands et des petits. Mais, en même temps, ils vivaient dans des demeures somptueuses où ils amassaient des richesses, se vêtant d'habits précieux, et passant leur temps dans des festins. Remplis d'orgueil, les moindres d'entre eux se tenaient pour des seigneurs et, s'il y en avait de plus instruits, ils s'estimaient autant que des rois. Tandis qu'ils se divertissaient et s'enivraient à leurs tables richement servies, ils envoyaient des idiots prêcher à leur place des fables et des légendes pour amuser et dépouiller le peuple. Si quelque seigneur parlait de donner ses aumônes aux pauvres et non aux moines, ceux-ci poussaient des cris contre une telle impiété et menaçaient le pays de toutes sortes de calamités. C'est Wicléf qui trace ainsi le tableau de la vie de ces moines mendiants et de la tyrannie qu'ils exerçaient sur la nation. Quoi d'étonnant à ce qu'il les stigmatisât et déclarât hautement leurs vices et les abus qu'ils se permettaient! Ils entraînaient à leur perte les âmes que lui, éclairé par la parole de Dieu, désirait sauver.

En l'an 1365, Wicléf fut appelé à s'occuper d'un autre sujet. Le pape Urbain V réclama du roi Édouard III le paiement annuel de 1000 marcs que le roi Jean avait autrefois consenti à payer à Innocent III, comme tribut féodal, en se reconnaissant son vassal. Le pape sommait Édouard de le reconnaître comme souverain légitime de l'Angleterre, et, en cas de refus, le citerait à comparaître devant lui à Rome. Ces prétentions orgueilleuses soulevèrent une grande indignation en Angleterre.

Wicléf s'y opposa avec énergie et fit valoir tous les arguments qui militaient contre les exigences du pape. Il les fit connaître à plusieurs des membres du parlement qui s'était assemblé pour examiner

cette affaire. Le parlement refusa de se rendre aux demandes du pape, et déclara qu'aucun prince n'avait le droit d'aliéner la souveraineté du royaume sans le consentement du peuple. Le pape vit qu'il était inutile d'insister, et s'efforça de conserver au moins son autorité spirituelle sur l'Angleterre. Une conférence se réunit à Bruges dans ce but. Wicléf y fut envoyé avec d'autres commissaires. Nous ne nous arrêterons pas sur ce qui fut traité dans cette conférence; nous dirons seulement que ce séjour à l'étranger fut d'un grand profit à Wicléf. Ses yeux s'ouvrirent davantage à toute l'iniquité du système de la papauté, et il fut confirmé dans le jugement qu'il avait déjà porté sur elle.

À son retour en Angleterre, Wicléf fut nommé recteur de l'église de Lutterworth, et il se mit à prêcher avec hardiesse ses doctrines pour la réformation de l'Église. «L'Évangile», disait-il, «est l'unique source de la religion. Le pontife romain n'est qu'un coupeur de bourses. Loin d'avoir le droit de réprimander le monde entier, il peut être légitimement repris par ses inférieurs, et même par les laïques.» En appelant le pape un coupeur de bourses, il voulait dire qu'il cherchait à s'enrichir par toutes sortes de moyens, au détriment des princes et du peuple.

Le langage et les prédications de Wicléf alarmèrent le clergé et les partisans du pape. L'évêque de Londres, Courtenay, l'accusa d'hérésie, et Wicléf dut comparaître, en 1377, devant une assemblée du clergé, dans l'église de Saint-Paul. Un immense concours de peuple remplissait la cathédrale, foule composée en grande partie de fanatiques dévoués au pape. Wicléf s'avança entre le duc de Lancaster, régent du royaume et ami du réformateur, et Lord Percy, maréchal d'Angleterre. Ils eurent beaucoup de peine à se frayer un passage à travers cette foule animée de sentiments hostiles, et qui, si Wicléf eût été seul, lui aurait fait un mauvais parti. Enfin ils arrivèrent devant le clergé présidé par Courtenay. Celui-ci ne fut pas peu surpris de voir l'accusé se présenter sous la protection des deux plus puissants

seigneurs du royaume. Il y eut entre l'évêque et les deux lords un échange de paroles aigres, et le duc de Lancaster, dans un moment d'irritation, dit à quelqu'un de sa suite: «Plutôt que de me soumettre à ce prêtre, je le tirerai par les cheveux à bas de sa chaire». Mais ce propos fut entendu par d'autres, et un grand tumulte s'ensuivit. Les partisans de l'évêque se jetèrent sur les deux lords que leurs serviteurs et leurs amis défendirent; à grand'peine purent-ils s'échapper. Wiclef était demeuré calme: on le renvoya en lui défendant de prêcher ses doctrines.

Mais il ne pouvait se taire. Il continua à prêcher et à dénoncer le mal de la papauté. En ce moment il y avait deux papes qui prétendaient chacun être le véritable chef de l'Église. Wiclef disait que les deux formaient un seul Antichrist. Il fut de nouveau cité devant l'évêque; mais cette fois il vint seul, sans l'appui des grands seigneurs. On s'attendait à le voir dévoré, dit un historien, car il entra dans la fosse aux lions. Mais comme autrefois Daniel et Paul, il fut délivré de la gueule du lion¹. À peine l'évêque avait-il commencé de procéder contre Wiclef; que sir Clifford entra et, de la part de la reine mère qui aimait Wiclef, défendit de continuer. Le clergé fut confondu; il n'avait aucun pouvoir pour résister. Wiclef se retira en déposant une protestation: «J'ai le désir et l'intention», disait-il, «par la grâce de Dieu, d'être un vrai chrétien, et, aussi longtemps que je respirerai, de professer et de défendre la loi de Christ.»

Dès lors Wiclef ne s'occupa plus autant de la politique que devait suivre l'Angleterre à l'égard du pape. Il se livra plus entièrement à l'œuvre de l'évangélisation dont la valeur s'accrut à ses yeux. Il désirait que l'Évangile fût annoncé jusque dans les moindres hameaux. Les moines parcouraient bien

1. Daniel 6:20-22; 2 Timothée 4:17.

le pays en prêchant les absurdes légendes des saints, pourquoi ne répandrait-on pas partout l'Évangile? Il s'adressa à ses disciples et leur dit: «Allez et prêchez; c'est l'œuvre la plus sublime. Mais n'imites pas les prêtres que l'on voit après le sermon assis dans les cabarets, à la table de jeu, ou perdant leur temps à la chasse. Quant à vous, après avoir prêché, visitez les malades, les vieillards, les pauvres, les aveugles et les infirmes, et secourez-les selon votre pouvoir.»

Les évangélistes de Wiclef, les pauvres prêtres, comme on les nommait, s'en allèrent donc, le bâton à la main, pieds nus, vêtus d'une robe d'étoffe grossière, vivant d'aumônes, et prêchant l'Évangile dans les champs, au bord des routes, dans les cimetières, près des villages, partout où ils trouvaient des auditeurs. Wiclef leur avait enseigné que le salut ne vient ni des anges, ni des saints, mais qu'il est en Christ seul. «Un ange», disait-il, «n'aurait pu faire propitiation pour l'homme, car la nature qui a péché n'est pas celle des anges. Le Médiateur devait être un homme; mais tout homme étant redevable à Dieu de tout ce qu'il est capable de faire, il fallait que le Médiateur eût un mérite infini et fût en même temps Dieu.»

Le clergé régulier s'alarma et obtint une loi qui ordonnait à tout officier du roi de jeter en prison les prédicateurs. Aussi, dès que paraissait un pauvre prêtre pour prêcher, les moines qui se tenaient cachés pour l'épier, allaient chercher main-forte afin de l'arrêter. Mais souvent, aussitôt que les sergents s'approchaient, le peuple se serrait autour du prédicateur et formait une forte barrière pour empêcher qu'il fût molesté. Ainsi, par le moyen de ces prédicateurs dévoués, l'Évangile se répandait de plus en plus et atteignait jusqu'aux endroits les plus reculés du pays. Le jour à venir révélera seul les fruits de ces semilles de la parole de Dieu.

Outre son œuvre d'évangélisation, Wiclef s'acquittait à Oxford de ses fonctions de professeur. Mais il n'était pas d'une forte constitution; ses travaux et les luttes qu'il avait soutenues l'avaient affaibli, et, en 1379, il tomba dangereusement malade. On ne s'attendait pas à ce qu'il se relevât, et le parti du pape jubilait. Mais pour que son triomphe fût complet, il fallait obtenir de Wiclef la rétractation de ce qu'il avait enseigné. Quatre représentants des quatre ordres religieux accompagnés de quatre aldermen¹, se rendirent auprès du mourant. «Vous avez la mort sur les lèvres», lui dirent-ils, «repentez-vous de vos fautes, et rétractez en notre présence tout ce que vous avez dit contre nous, à notre préjudice.» Wiclef resta calme et serein, et se tut pendant un moment. Les religieux étaient pleins d'espoir et attendaient sa rétractation.

Il demanda à son serviteur de le soulever sur son lit. Alors, rassemblant ses forces et fixant sur ses ennemis un regard perçant, il dit: «*Je ne mourrai pas, mais le vivrai, et je déclarerai encore les turpitudes des moines.*» Désappointés et confus, ses adversaires se retirèrent. Wiclef se rétablit, et vécut pour accomplir une œuvre plus grande que tout ce qu'il avait fait jusqu'alors.

L'œuvre que Wiclef avait à cœur d'accomplir, c'était de donner aux Anglais la Bible dans leur propre langue. Il y avait bien eu, avant lui, quelques traductions, en langue vulgaire, de diverses portions des Écritures, mais ces volumes restaient cachés dans les bibliothèques des couvents. Il s'ensuivait que, sauf le clergé et peut-être quelques personnes qui pouvaient lire le latin, *personne ne possédait une Bible* et ne savait de son contenu que ce que les prêtres en disaient. Et cependant depuis des siècles l'Angleterre professait le christianisme. Il est vrai, comme nous l'avons vu, que défense était faite au

1. Charge qui répond à celle de conseillers municipaux.

peuple d'avoir et de lire les saints écrits en langue vulgaire. Mais le temps était venu où, malgré cette défense, la Bible allait être répandue parmi tous, savants et ignorants.

Wicléf ignorait le grec et l'hébreu; il fut donc obligé de faire sa traduction sur la version latine appelée la Vulgate, mais cela valait mieux que de n'avoir pas la Bible du tout. Il travailla laborieusement à cette œuvre durant dix années, aidé par quelques amis, et un an après la maladie dont nous avons parlé, en 1380, l'ouvrage fut terminé et publié sans notes, ni commentaires.

Quand nous disons publié, il faut comprendre que l'on en fit des copies pour les vendre. L'imprimerie n'avait pas encore été inventée, et l'on n'avait d'autre moyen d'avoir des exemplaires d'un ouvrage que le long et coûteux procédé de les écrire à la main. Les copistes se mirent diligemment à l'œuvre, et bientôt des portions du saint volume furent mises en vente. Elles furent rapidement écoulées, ainsi que des copies du volume entier. L'accueil que reçut l'œuvre de Wicléf dépassa son attente. C'était avec joie que nombre de personnes achetaient la parole de Dieu. Elles n'avaient jamais connu cette source de toute vérité, et maintenant elles pouvaient lire dans leur langue maternelle les merveilles de la révélation de Dieu donnée à l'homme. Une grande lumière, la lumière de Dieu, s'était levée dans les ténèbres de superstitions et d'erreurs qui couvraient le monde, et depuis lors, malgré les efforts de Satan et de ses agents pour l'éteindre, elle n'a pas cessé de briller dans ces contrées.

L'ennemi se montra bientôt. Dès que Wicléf eut publié sa traduction de la Bible, il fut assailli de tous côtés par les amis du pape. «C'est une hérésie», disaient les uns, «de faire parler la Sainte Écriture en anglais.» D'autres disaient: «Maître Wicléf, en traduisant l'Évangile en anglais, l'a rendu plus accessible et plus compréhensible aux laïques et même aux femmes qu'il ne l'avait été jusqu'ici aux

clercs intelligents et lettrés»; à quoi d'autres ajoutaient, en affectant de craindre que l'Évangile ne fût ainsi rendu méprisable: «La perle évangélique est foulée aux pieds par les pourceaux.» Quelques-uns se plaçaient sur un autre terrain et prétendaient mettre l'Église au-dessus des Écritures. «Puisque l'Église», disaient-ils, «a approuvé quatre évangiles, elle aurait pu tout aussi bien les rejeter et en admettre d'autres. L'Église sanctionne ou condamne ce qu'elle veut. Croyez l'Église plus que l'Évangile.» C'était là le grand point. L'Église de Rome voulait être l'autorité suprême. Mais ce n'est pas elle qui a donné les Écritures. C'est Dieu lui-même, et ce sont elles que nous devons croire.

Wicléf ne se laissait point émouvoir par les clameurs des prêtres et des moines. «Quand même le pape et tous les clercs disparaîtraient de la face de la terre», disait-il, «notre foi ne défaudrait pas, car elle est fondée sur Jésus seul, notre Maître et notre Dieu.» D'ailleurs il n'était pas sans encouragements. Une copie des évangiles avait pénétré jusque dans le palais, et Anne de Luxembourg, femme du roi Richard II, s'était mise à les lire diligemment. Elle les communiqua à Arondel, archevêque d'York, qui, frappé de voir une étrangère, une reine, lire des «livres aussi vertueux», il voulait dire excellents, se mit à les étudier, et blâma les prélats qui en négligeaient la lecture. À la chambre des lords, une motion fut faite par les partisans des prêtres de saisir tous les exemplaires des Écritures et de les détruire. Mais le duc de Lancaster s'écria: «Sommes-nous donc la lie du genre humain que nous ne puissions pas posséder la loi de notre religion dans notre propre langue?»

Cependant l'œuvre progressait. Wicléf lui-même fut amené à étudier plus profondément la Bible qu'il avait donnée au peuple. La doctrine de la messe, ce point fondamental de l'Église de Rome, attira son attention. C'était une des sources de gain pour le clergé et la base de son autorité sur le peuple. Faire descendre à sa parole Dieu du ciel dans l'hostie consacrée, à quelle hauteur cela élevait le prêtre!

Wiclef éclairé par la parole de Dieu, ne pouvait admettre qu'un homme eût le pouvoir de transformer un morceau de pain dans la chair, le sang et la divinité de Christ. «L'hostie consacrée que nous voyons sur l'autel», disait-il, «n'est pas Christ, ni une partie Christ, mais elle est son signe efficace.» — «Comment peux-tu, ô prêtre, qui n'es qu'un homme, créer ton Créateur?» ajoutait Wiclef. «Quoi! la plante qui croît dans les champs, cet épi que tu cueilles aujourd'hui, demain sera Dieu! Ne pouvant faire les œuvres de Jésus, tu veux faire Celui qui a accompli les œuvres!»

L'attaque de Wiclef contre la doctrine de la transsubstantiation effraya ses amis. Le duc de Lancaster qui jusqu'alors l'avait soutenu, cessa de le défendre, après, l'avoir exhorté, supplié, et même lui avoir ordonné de se taire sur ce sujet. Mais Wiclef ne pouvait cacher la lumière qu'il avait reçue de Dieu. Ses ennemis trouvèrent là une bonne occasion pour chercher à le perdre.

Courtenay avait été promu à l'archevêché de Canterbury. Il se hâta de convoquer un synode dans le but de condamner Wiclef. On se réunit en mai 1382, et l'on allait procéder à la condamnation de celui qu'on tenait pour hérétique, lorsqu'un violent tremblement de terre se fit sentir à Londres et dans une partie de l'Angleterre. Les prélats effrayés crurent voir dans ce phénomène une marque de la désapprobation de Dieu, et hésitaient à prononcer la sentence. Mais l'habile archevêque sut se faire de l'événement une arme en sa faveur. «Ne savez-vous pas», dit-il, «que les vapeurs nuisibles qui prennent feu dans le sein de la terre et produisent ces phénomènes qui vous effrayent, perdent leur force lorsqu'elles s'échappent? De la même manière, en rejetant l'hérétique de notre communion, nous mettrons fin aux convulsions de l'Église.» Rassurés, les évêques prononcèrent la condamnation de Wiclef, après avoir entendu la lecture de dix propositions qu'on disait être de lui et qui furent déclarées hérétiques.

L'archevêque pressa le roi d'approuver la décision du synode. «Si nous permettons à cet hérétique de faire continuellement appel aux passions du peuple»¹, dit-il au roi, «notre destruction est inévitable. Il faut réduire au silence ces lollards², ces chanteurs de psaumes.» Le roi donna des ordres pour que l'on jetât dans les prisons de l'état ceux qui soutiendraient les propositions condamnées. Un à un, ses amis les plus dévoués abandonnaient Wiclef mais il ne perdit pas courage. Il se consola en disant: «La doctrine de l'Évangile ne périra jamais.» Wiclef aurait dû en rester là, et continuer paisiblement son œuvre, mais il crut devoir en appeler à la Chambre des communes et présenta une pétition où il disait entre autres: «Puisque Jésus Christ a répandu son sang pour affranchir l'Église, je demande son affranchissement. Je demande que chacun puisse sortir de ces sombres murailles, où règne une loi tyrannique, et embrasser une vie simple et paisible sous la voûte du ciel. Je demande que les pauvres habitants de nos villes et de nos campagnes ne soient pas contraints de fournir à un prêtre mondain, souvent vicieux et hérétique, de quoi satisfaire son ostentation, sa gourmandise et son impudicité; de quoi acheter un beau cheval, des selles magnifiques, des brides avec des clochettes retentissantes, de riches vêtements, des fourrures précieuses, tandis, que le pauvre peuple voit ses veuves, ses femmes et ses enfants mourir de faim.» Nous voyons par ces lignes quels abus l'église de Rome tolérait, quel joug elle faisait peser sur le peuple. La Chambre des Communes vit que son autorité avait été mécon nue, puisque les ordres du roi n'avaient pas reçu son assentiment, et elle ordonna le rappel.

1. Il y avait eu à cette époque un soulèvement des paysans, et on l'attribuait à tort aux prédications de Wiclef.

2. Probablement de *lollen*, chanter. On donnait ce nom à ceux qui s'opposaient à Rome, et plus spécialement aux disciples de Wiclef.

Courtenay fut déconcerté, mais, déterminé à ne pas laisser échapper Wiclef, il se rendit à Oxford, rassembla les chefs de l'église, et somma Wiclef de paraître devant lui, en ayant soin de laisser les portes ouvertes aux laïques et aux étudiants, afin que l'humiliation du vieux champion de la vérité fût complète et publique. Wiclef était affaibli par l'âge et ses nombreux travaux; mais il avait une âme forte dans un corps chétif, et n'avait jamais craint de paraître devant un homme. Il se rendit à la sommation. Mais l'affaire se termina d'une manière à laquelle Courtenay était loin de s'attendre. Arrêtant sur l'archevêque ce regard perçant et assuré qui avait autrefois fait fuir les moines, il accusa le clergé catholique romain d'être semblable aux prêtres de Baal et lui reprocha de répandre l'erreur et de fermer les yeux au mal, afin de vendre ses messes et de remplir sa bourse. Puis en terminant, il s'écria: «La vérité vaincra», et il se retira sans qu'aucun de ses ennemis osât dire un mot ou l'arrêter. Il se retira à Lutterworth.

Wiclef n'était pas encore à l'abri des attaques de ses ennemis. Il vivait paisiblement au milieu de ses paroissiens et de ses livres, étudiant la vérité et l'annonçant autour de lui, lorsqu'il reçut du pape un bref¹ le sommant de paraître devant lui à Rome. Cette sommation lui serait sans doute arrivée plus tôt s'il n'y avait eu en ce temps-là deux papes rivaux, trop occupés à s'insulter et à se maudire l'un l'autre, pour avoir le temps de penser à un aussi chétif personnage que Wiclef. L'Écosse, la France et d'autres pays, reconnaissaient le pape Clément VII, tandis que l'Angleterre, l'Italie et d'autres États, tenaient pour le pape Urbain VI. Comme celui-ci avait en Angleterre un grand nombre de chauds par-

1. Nom donné aux communications papales.

tisans, ils insistaient, auprès de lui sur le danger que les doctrines de Wicléf faisaient courir à la cause de l'église romaine, de là le bref du pape.

Wicléf crut que ses infirmités croissantes suffisaient pour le justifier de ne pas se rendre à l'appel du pape, mais il résolut de lui écrire et de lui faire connaître quel est le véritable Chef de l'Église. Dans sa lettre, en premier lieu, il exalte l'Évangile, puis il déclare que le pape lui-même est tenu d'y obéir: «Je crois», dit-il, «que l'Évangile de Christ est le corps complet de la révélation de Dieu. Je crois que Christ qui nous l'a donné est Lui-même vrai Dieu et vrai homme, et qu'ainsi cette révélation est au-dessus de tout. Je crois que l'évêque de Rome est obligé plus que tout autre à s'y soumettre, car la grandeur parmi les disciples de Christ ne consiste pas en dignités et en honneurs mondains, mais à suivre de près et fidèlement le Christ dans sa vie et dans ses actes. De là je conclus que nul homme fidèle ne doit suivre le pape ni aucun des hommes saints, si ce n'est quand ils suivent Jésus Christ. Il faut qu'à l'exemple de Christ, le pape remette à l'État ses pouvoirs temporels, et engage son clergé à faire de même.»

Urbain VI était trop occupé de sa lutte avec Clément pour se mettre davantage en peine de Wicléf, de sorte que celui-ci put continuer ses travaux sans être molesté. C'est alors qu'il écrivit son «trialogue». Ce sont des entretiens entre trois personnages symboliques, la vérité, le mensonge et l'intelligence. Le premier propose des questions, le second fait des objections et le troisième établit la saine doctrine. Une des grandes vérités que Wicléf affirme est l'autorité suprême des Écritures. «L'Église est tombée», dit l'un des interlocuteurs, «parce qu'elle a abandonné l'Évangile et lui a préféré les lois du pape. Quand il y aurait cent papes à la fois dans le monde, et que tous les moines de la terre fussent

transformés en autant de cardinaux, il ne faudrait leur accorder aucune confiance en matière de foi, s'ils ne s'appuient pas sur les saintes Écritures.»

Voici encore quelques-unes des conclusions de Wicléf: «L'autorité des saintes Écritures, qui sont la loi du Christ, surpasse infiniment celle de toute autre écriture.»

«L'Écriture est la règle de la vérité, et doit être la règle de la réforme. Il faut rejeter toute doctrine et tout précepte qui ne reposent pas sur cette base.»

«Croire que l'homme peut quelque chose dans l'œuvre de la régénération est la grande hérésie de Rome, et de cette erreur est venue la ruine de l'Église.»

«La conversion procède de la grâce de Dieu seule le système qui l'attribue en partie à l'homme et en partie à Dieu est pire que celui de Pélagé.»

«Christ est tout dans le christianisme; quiconque abandonne cette source toujours prête à communiquer la vie, et se tourne vers les eaux troubles et croupissantes, est un insensé.»

«La foi est un don de Dieu; elle exclut tout mérite, et doit bannir de l'âme toute crainte.»

«La seule chose nécessaire dans la vie chrétienne et dans la cène, n'est pas un vain formalisme et des rites superstitieux, mais la communion avec Christ selon la puissance de la vie spirituelle.»

«Le peuple chrétien doit se soumettre non à la parole d'un prêtre, mais à la parole de Dieu.»

«La vraie Église est l'Assemblée des justes, pour lesquels Christ a répandu son sang.»

«Tant que Christ est dans le ciel, l'Église a en Lui le meilleur pape. Il est possible qu'un pape soit condamné au dernier jour pour ses péchés.»

Telles sont les vérités que Wicief, enseigné par le Saint Esprit, tira des Écritures. Il n'eut pas d'autre maître. Il passa tranquillement ses derniers jours. Menacé comme il l'était de toutes parts, il pouvait bien s'attendre à mourir comme martyr. «Annoncez», disait-il, «la parole de Christ à d'orgueilleux prélats, et le martyr ne vous manquera pas. Quoi! vivre et me taire? Jamais! Que le coup tombe, je l'attends.» Mais Dieu lui donna de mourir en paix. Le 29 décembre 1384, il était dans la chapelle de Lutterworth debout devant l'autel, au milieu de ses paroissiens. Au moment où il élevait le pain de la cène, il tomba frappé de paralysie. Transporté dans sa demeure, il vécut encore quarante-huit heures et rendit l'esprit le dernier jour de l'année.

Ainsi passa celui à qui Dieu avait permis d'accomplir une grande œuvre en Angleterre, celle de donner la Bible au peuple, d'envoyer prêcher l'Évangile et de dénoncer les erreurs de Rome. Depuis ce moment la lumière divine ne s'éteignit plus dans ce pays, et elle se répandit dans d'autres contrées. Ceux qui suivirent sa doctrine furent nommés Wicléfites, ou plus communément Lollards. Rome les poursuivait de sa haine, et plusieurs subirent le martyre. Être un disciple de Wicief, adhérer à ses enseignements, suffisait pour être déclaré hérétique et poursuivi comme tel par l'Église de Rome. Celle-ci manifesta combien elle avait senti l'attaque dirigée contre elle par l'œuvre de Wicief. N'ayant pu atteindre le réformateur durant sa vie, elle se vengea sur lui après sa mort. Le concile de Constance tenu en 1415, ordonna que ses restes fussent brûlés. La sentence fut exécutée en 1428, et les cendres furent jetées dans un ruisseau voisin. Mais la vérité que Wicief avait mise en lumière ne pouvait être brûlée. Elle était semée dans les cœurs et portait du fruit pour la vie éternelle.

Peu avant sa fin, Wicléf prononça ces paroles remarquables: «Quelques frères (des moines) que Dieu daignera enseigner, ayant abandonné leur infidélité, reviendront librement à la primitive religion du Christ, et alors édifieront l'Église comme Paul.» Ne semble-t-il pas avoir annoncé d'avance le réformateur Luther?

LES LOLLARDS

La mort de Wicléf n'arrêta pas le zèle de ses disciples. La puissance de la doctrine qu'il avait enseignée se montra dans le nombre de ceux qui la reçurent. L'Angleterre, à un certain moment, sembla tout entière gagnée aux vues du réformateur. On trouvait partout des «Lollards», comme on les appelait; dans les chaumières des paysans, comme dans les châteaux des nobles. Ils se sentaient tellement appuyés par le sentiment presque général de la nation qu'en l'année 1395, ils adressèrent une requête au parlement demandant qu'on abolît le célibat des prêtres, la transsubstantiation, les prières pour les morts, les offrandes faites aux images, la confession et plusieurs abus de l'église romaine. Ils affichèrent leurs conclusions aux portes de Saint-Paul et de Westminster.

Le clergé romain s'émut de cette hardiesse. Arondel, archevêque d'York, et Braybrocke, évêque de Londres, demandèrent au roi Richard II d'intervenir. Celui-ci défendit au Parlement de discuter la requête des Wicléfites, et menaça de mort les principaux d'entre eux, s'ils persistaient à soutenir ces détestables doctrines. Peu de temps après, Richard fut détrôné par son cousin le duc de Lancaster et mourut en prison. Le duc de Lancaster monta sur le trône sous le nom de Henri IV. C'est lui dont le père avait été l'ami et le protecteur de Wicléf, et les Lollards espérèrent que le nouveau roi leur serait favorable. Ils furent cruellement déçus. Arondel, qui avait aidé Henri IV à s'emparer du trône, lui avait dit en le couronnant: «Pour consolider votre trône, gagnez le clergé et abandonnez les Lollards.» Le roi répondit: «Je serai le protecteur de l'Église.» Il le fit bientôt voir.

Jusqu'au commencement du quinzième siècle, il n'y avait eu en Angleterre aucune loi qui condamnat les hérétiques à être brûlés. Partout ailleurs le pouvoir civil avait abandonné sur ce point son droit au pouvoir spirituel, c'est-à-dire au clergé. Afin de prouver à l'archevêque sa sincérité, le roi rendit un

édit ordonnant que tout hérétique impénitent serait brûlé vif pour épouvanter les autres. En même temps, les prêtres firent courir et répandirent partout des bruits de complots et de desseins dangereux formés par les Lollards. Le Parlement confirma l'édit en l'an 1400. Brûler les hérétiques devint ainsi chose légale en Angleterre. L'édit portait que la sentence serait exécutée «publiquement, en un lieu élevé, aux yeux du peuple». Dès que le primat¹ et les évêques eurent ainsi liberté d'agir, ils se mirent activement à poursuivre leur œuvre de ténèbres.

Leur première victime fut un ministre pieux de Londres. Il enseignait ouvertement les doctrines prêchées par Wicléf, et avait osé dire: «Au lieu d'adorer la croix sur laquelle Christ a souffert, j'adore Christ qui a souffert sur elle.» Il avait comparu à Newbury. Là, par crainte des souffrances qu'il aurait à endurer, il s'était d'abord rétracté. Mis en liberté, il était retourné à Londres. Peu après il reprit courage, une nouvelle force lui fut donnée, et il se remit à annoncer ouvertement l'Évangile, et à protester contre les erreurs de Rome. Il fut de nouveau saisi, jeté en prison, et condamné au bûcher comme hérétique relaps. On le traîna à Saint-Paul; là il fut dégradé de la prêtrise, puis l'archevêque le remit à la *bonté* du grand maréchal du royaume, car il est défendu à l'Église de verser le sang. La bonté du grand maréchal ne lui manqua pas; il fut brûlé, et glorifia Christ dans sa mort. Quelle hypocrisie de la part de la soi-disant Église! Vraiment elle s'est «enivrée du sang des saints» (Apocalypse 17:6), en le faisant répandre par la main de ceux qu'elle s'assujettissait.

Le second martyr était un simple artisan, nommé John Badby. Il était accusé d'avoir nié la transsubstantiation. Il fut conduit à Londres pour y être jugé. Outre les deux archevêques d'York et de Can-

1. L'archevêque d'York était le premier et au-dessus de tous les prélats du royaume. De là son titre de primat.

terbury, il y avait comme juges plusieurs évêques et le duc d'York, chancelier du royaume. Arondel se donna beaucoup de peine pour convaincre Badby que le pain consacré devenait véritablement le corps de Christ. Les réponses de l'accusé furent claires et simples, et montrèrent un grand courage et une fermeté inébranlable. «Si réellement», dit-il «chaque hostie, après que le prêtre l'a consacrée, est le corps du Seigneur, il y a donc plus de 20,000 dieux en Angleterre. Je crois en un seul Dieu tout-puissant.»

Badby ne voulant pas se rétracter, fut condamné à être brûlé. Au moment où le bourreau mettait le feu au bûcher, le prince de Galles, héritier de la couronne, vint à passer. Peut-être n'était-ce pas sans l'intention de voir ce spectacle extraordinaire. Quoi qu'il en soit, il fut frappé de voir le martyr paisible et tout à fait impassible, attaché au poteau, tandis que le bourreau attisait le feu. Les flammes s'approchaient du prétendu hérétique, déjà elles avaient atteint ses pieds, et l'on entendit le mot «grâce» sortir de ses lèvres. Le prince, supposant qu'il implorait la grâce de la part de son juge, ordonna d'écartier le feu. «Veux-tu abandonner ton hérésie», demanda-t-il, «et te soumettre à la foi de la sainte mère Église? Si tu le fais, tu auras une pension annuelle sur la cassette royale.» Mais Badby resta inébranlable. Il n'avait pas fait appel à la grâce des hommes, mais s'était recommandé à la grâce de Dieu. Irrité par la constance de ce chrétien, le prince commanda qu'il fût rejeté dans les flammes, et le courageux martyr y trouva bientôt la fin de ses souffrances.

Encouragé par l'appui que le roi lui prêtait, le clergé rédigea une suite d'articles que l'on nomme la constitution d'Arondel. Ils défendaient, sous les peines les plus sévères, la lecture de la Bible et des livres de Wiclef, et appelaient le pape non un simple homme, mais un vrai Dieu sur la terre. La persécution sévit alors dans toute l'Angleterre. Il y avait dans le palais archiépiscopal une prison que l'on

nommait la tour des lollards. Elle fut bientôt remplie de prétendus hérétiques. Un grand nombre de ces martyrs souffrirent la torture destinée à leur faire abjurer leur foi, avant d'être livrés à une mort cruelle. Plusieurs gravèrent sur les murailles de leur prison l'expression de leurs douleurs et de l'espérance qui les soutenait. On y lit encore ces mots tracés par l'un d'eux: «Jesus, amor meus» (Jésus, mon amour); témoignage touchant de la foi qui l'animait, rendu à l'objet suprême de ses affections.

Le roi Henri V avait succédé à son père. C'est lui qui avait été témoin du supplice de Badby, mais la constance jusqu'à la mort du martyr n'avait eu aucun effet sur son cœur. La persécution continua à sévir contre les Lollards. Ce ne fut pas seulement contre les petits, mais des personnes d'un rang élevé furent aussi frappées. Parmi elles, l'une des plus illustres fut sir John Oldcastle qui, par son mariage avec Lady Cobham, était devenu Lord Cobham. Il avait été un vaillant guerrier, s'était distingué dans maints combats, et avait été un favori du roi Henri IV. Il avait aussi suivi le prince de Galles dans sa vie de dissipation et de péché. Mais la grâce de Dieu l'avait saisi, nous ignorons à quelle époque de sa vie. Nous savons seulement qu'il devint l'ami et le disciple de Wiclef, et fut zélé pour répandre les doctrines que celui-ci enseignait. Après la mort de Wiclef, il resta dévoué aux Lollards. De même qu'il avait servi son roi par son courage dans les combats, de même il se montra plein de hardiesse pour le service de Christ et de ses disciples. Comme Lord Cobham, il avait un siège au Parlement. Là il ne cacha point sa foi et son opposition à Rome; il alla même jusqu'à dire: «Il serait bon pour l'Angleterre que la juridiction du pape s'arrêtât à Calais, et ne passât pas la mer.» Paroles bien hardies à prononcer dans un tel lieu et dans un tel temps.

Cobham faisait faire de nombreuses copies des écrits de Wiclef, et les remettait aux «pauvres prêtres» qu'il recevait dans son château, afin qu'ils les répandissent partout où ils iraient prêcher l'Évan-

gile. Lui-même assistait à leurs prédications, revêtu de son armure, la main sur son épée, et prêt à les défendre contre quiconque viendrait les troubler. Tant que le roi Henri IV vécut, il ne permit pas aux prélats de s'attaquer à son ancien favori. Il en fut autrement après sa mort.

Henri V, qui, avant d'être roi, avait mené une folle vie de dissipation et de péché, devint, en montant sur le trône, zélé pour l'Église. Arondel et les évêques auraient bien voulu emprisonner ou brûler tous les prédicateurs, mais ils pensèrent qu'ils arriveraient plus aisément à leurs fins en faisant taire ou jeter en prison, sinon mettre à mort, leur courageux protecteur, lord Cobham. Ils crurent que le moment propice était venu à l'avènement du nouveau roi. Ils accusèrent Cobham de tenir et de répandre plusieurs hérésies, et demandèrent au roi de le faire comparaître devant lui. Le roi leur répondit qu'il essaierait de persuader Cobham de renoncer à ses nouvelles opinions. Il le fit donc venir et l'exhorta à se soumettre à la sainte Mère l'Église. Cobham répondit: «Je suis toujours prêt, très excellent prince, à vous obéir, d'autant plus que je vous reconnais pour un roi chrétien et un ministre de Dieu. Après Dieu, je vous dois une entière obéissance et je m'y sou mets. Mais pour ce qui est du pape et de son clergé, je ne leur dois en vérité ni hommage, ni service, parce que je sais par les Écritures que le pape est le grand Antichrist, l'adversaire déclaré de Dieu, et l'abomination placée dans le lieu saint.»

Ce discours hardi déplut au roi; il ne voulut plus intervenir en faveur de son ancien ami, et les évêques purent agir à leur guise. Arondel somma Cobham de comparaître devant lui le 2 septembre, afin de répondre aux accusations d'hérésie portées contre lui. Agissant d'après sa déclaration qu'il ne devait ni hommage, ni service, au pape et à ses subordonnés, il ne tint aucun compte de la citation de l'orgueilleux prélat. Arondel la fit afficher aux portes du château de Cowling qu'habitait Cobham, et à celles de la cathédrale de Rochester. Les amis et les vassaux de Cobham les déchirèrent aussitôt.

Arondel avait une autre arme; il excommunia le courageux gentilhomme. Ceux qui savaient ce que comportait la grande excommunication pouvaient bien être effrayés de l'acte audacieux du fier champion de Rome.

Sans se laisser abattre, ni décourager, lord Cobham écrivit une confession de sa foi sur le modèle de ce que l'on nomme le symbole des apôtres, mais exprimée essentiellement en paroles de l'Écriture sainte. Il la porta au roi, le suppliant de l'examiner. Henri ne voulut pas même la regarder. «Je ne recevrai pas cet écrit», dit-il, «remettez-le à vos juges.» Ces juges, c'étaient l'archevêque et ceux qui l'assistaient. Le roi, poussé par eux, envoya un de ses officiers pour se saisir du vieux guerrier. Si c'eût été un envoyé du clergé la question se serait décidée par les armes, selon la coutume de ces temps; mais la sommation venait du roi, à qui Cobham se sentait tenu d'obéir. Il suivit l'officier et fut incarcéré à la Tour de Londres. Le 23 septembre, il fut amené dans l'église de Saint-Paul devant l'archevêque et les évêques de Londres et de Winchester, et d'autres ecclésiastiques. L'archevêque lui offrit l'absolution, s'il voulait se soumettre et confesser ses erreurs. Cobham répliqua en lisant un exposé de sa foi dont il présenta une copie à Arondel. Mais celui-ci avec irritation s'écria «Il faut croire ce que la sainte Église de Rome enseigne, sans exiger l'autorité de Christ.» — «Croyez, croyez!» lui criaient les prêtres.» — «Je suis prêt», dit Cobham, «à croire tout ce que Dieu veut que je croie; mais je ne croirai jamais que le pape ait le droit d'enseigner ce qui est en opposition avec les Saintes Écritures.»

Il fut reconduit à la Tour, et la cour s'ajourna au lundi suivant. Cette fois, elle se réunit dans le couvent des Dominicains. Une foule de prêtres, de moines, de chanoines, d'ecclésiastiques, de vendeurs d'indulgences, s'y trouvait rassemblée et accueillit le prisonnier par un torrent d'injures. On lui offrit de nouveau l'absolution, à condition qu'il s'humiliât et confessât ses hérésies. «Non, vraiment», répon-

dit-il; «car je ne vous ai jamais offensés.» Puis accusant avec véhémence le pape et les princes de l'Église, il s'écria: «Votre domination est le poison de l'Église!» — «Qu'entendez-vous par ce poison?» demanda Arondel. — «Vos possessions et vos honneurs... Considérez ceci, vous tous qui êtes présents ici. Christ était doux et miséricordieux; le pape est un tyran et un orgueilleux. Rome est le nid de l'Antichrist, et de ce nid sortent ses enfants.»

Alors eut lieu une scène étrange et des plus touchantes. Cobham ayant recouvré son calme, se jeta à genoux sur les dalles, et levant ses mains vers le ciel, il dit: «Je me confesse à Toi, ô mon Dieu, Dieu vivant et éternel! Je reconnais que, dans ma fragile jeunesse, je t'ai très gravement offensé par l'orgueil, la colère, l'intempérance et l'impureté. Dans ma colère, j'ai blessé plusieurs hommes, et j'ai commis beaucoup d'horribles péchés. C'est pourquoi, ô Seigneur! j'implore ta miséricorde.» Puis se relevant, le visage baigné de larmes, il se tourna vers les assistants et dit: «Ainsi, bonnes gens, pour avoir violé la loi de Dieu, ces hommes ne m'ont jamais maudit; mais maintenant à cause de leurs propres lois et de leurs traditions, ils me traitent, et d'autres avec moi, de la manière la plus cruelle.»

Lorsque la cour se fut remise de l'émotion causée par cette scène, elle examina le noble témoin de Christ touchant sa foi et sur les quatre points qui formaient le fond de l'accusation portée contre lui. Le premier concernait la présence réelle de Christ dans l'eucharistie. Cobham s'en tint aux Écritures, tandis que ses adversaires en appelaient aux décisions de l'Église.

«Que pensez-vous de la sainte Église?» lui demanda Arondel.

«La sainte Église», répliqua Cobham, «est l'ensemble de tous ceux qui seront sauvés et dont Christ est le Chef.»

«Que dites-vous du pape?» demanda un des docteurs.

«Lui et vous tous ensemble», répondit Cobham, «vous composez le grand Antichrist. Le pape est la tête; vous, les évêques, les prêtres et les prélats et les moines, vous formez le corps, et les moines mendians sont la queue, car ils cachent par leurs sophismes la méchanceté de tous.»

L'évêque de Londres dit: «Vous savez bien que Christ est mort sur une croix matérielle.»

«Oui», dit Cobham, «et je sais aussi que notre salut n'est pas venu par cette croix matérielle, mais par Celui-là seul qui est mort sur cette croix. Et je sais que le bienheureux saint Paul ne se glorifiait en aucune autre croix que dans les souffrances et la mort de Christ.»

L'habile primat espérait encore arriver à convaincre par ses sophismes et ceux des prêtres le vieux chevalier; mais tous ses efforts furent vains. «Je ne puis croire autrement que ce que j'ai dit; faites de moi ce que vous voudrez», dit Cobham.

Comme la nuit approchait, l'archevêque se leva et dit que l'accusé devait se soumettre à l'Église, ou que la loi aurait son cours. Le visage tout en larmes, Cobham dit encore: «Je ne puis autrement. Je ne désire pas votre absolution. C'est du pardon de Dieu que j'ai besoin.»

Alors tous se levèrent et se découvrirent, et le primat lut à haute voix la sentence de mort. Lorsqu'il eut terminé, le courageux chevalier dit: «C'est bien; vous pouvez tuer mon corps, mais vous n'avez aucun pouvoir sur mon âme. J'en appelle à la grâce de mon Dieu éternel.» Il s'agenouilla encore une fois et pria pour ses ennemis. Il fut condamné à être brûlé comme hérétique, et ramené à la Tour. Cinquante jours de délai furent accordés avant l'exécution du jugement. Dans l'intervalle ses ennemis ne

restèrent pas inactifs. Les lois iniques de l'Église et de l'État avaient mis leurs victimes entre leurs mains, que pouvaient-ils désirer de plus? Ils tenaient à leur faire abjurer leurs soi-disant erreurs. Mais comme Cobham ne le voulait ni ne le pouvait, ils le firent pour lui, et par une fausseté aussi méchante qu'abominable, ils prétendirent qu'il avait rétracté ses hérésies et rendu hommage à Jean XXIII, l'un des trois papes rivaux, et un homme exécrationnel s'il en fût. Mais peu de personnes crurent à leur mensonge.

Cependant, avec l'aide de quelques amis et la connivence du gouverneur de la Tour, Cobham réussit à s'échapper et se réfugia dans le pays de Galles. Les Lollards n'avaient nullement été découragés par la captivité de Cobham. Ils avaient continué à répandre leurs doctrines avec le Plus grand zèle. Mais les prêtres exaspérés, voulant arrêter leurs progrès et mettre un terme à «la contagion de leur enseignement», comme ils disaient, firent courir le bruit de complots et d'un soulèvement général des Lollards. «Lord Cobham», disaient-ils, «est leur chef, et leur but est de détrôner le roi, de tuer la famille royale, de renverser le gouvernement de détruire toutes les cathédrales et de confisquer les biens de l'Église.»

Le roi s'émut à la pensée du danger prétendu qu'il courait, et rendit des lois encore plus sévères contre les malheureux confesseurs de Christ. Une grande réunion de prédication devait avoir lieu hors des portes de Londres. On la signala au roi comme un commencement d'exécution du complot. Il sortit en personne à la tête d'une armée contre cette foule désarmée d'hommes, de femmes et d'enfants, qui n'offrirent aucune résistance. Plusieurs furent taillés en pièces, d'autres furent faits prisonniers; parmi eux sir Roger Ashton, un des fidèles compagnons de Wiclef, et vingt-huit autres qui furent exécutés comme traîtres. Quant à Cobham, on offrit mille marcs de récompense à qui le livrerait, vivant ou

mort. Mais il était si grandement estimé que personne, durant les quatre années qu'il erra de lieu en lieu, ne mit les mains sur lui. À la fin, il fut trahi par Lord Pewis qui obtint le prix du sang du noble martyr.

On le ramena à la Tour, et il fut appelé à comparaître devant les Lords qui le condamnèrent à une mort cruelle comme coupable de trahison et d'hérésie. Il devait être brûlé à petit feu.

Le jour de l'exécution arriva. On le fit sortir de prison les mains liées derrière le dos. Une sainte joie brillait sur son visage. La sentence fut exécutée, accompagnée de toutes les marques possibles d'ignominie. On plaça sur une claie l'ancien favori du roi Henri IV, et on le traîna à travers les rues jusqu'à Saint-Gilles. Beaucoup de personnes de qualité se trouvaient là comme spectateurs, ainsi qu'une foule du peuple. Arrivé au lieu du supplice, Cobham s'agenouilla et pria encore pour ses persécuteurs. Puis il se tourna vers la foule et l'exhorta sérieusement à suivre les enseignements de la sainte parole de Dieu, et à se garder de ces faux docteurs dont la vie et la conduite étaient en si complète opposition avec Christ et son esprit.

Comme on lui offrait l'assistance d'un prêtre, il la refusa en disant: «C'est à Dieu seul, qui est présent maintenant comme toujours, que je veux confesser mes péchés; c'est à Lui que je veux en demander le pardon.» Beaucoup des assistants fondaient en larmes, et prièrent avec lui et pour lui. En vain les prêtres affirmaient qu'il souffrait comme hérétique et ennemi de Dieu. Le peuple croyait Cobham plus que les prêtres.

Par un raffinement de cruauté, on l'avait suspendu par des chaînes attachées autour de son corps, au-dessus d'un feu qui brûlait lentement, afin que le supplice durât plus longtemps. «Rendez grâces à

Dieu», furent les dernières paroles que l'on pût entendre sortir de la bouche du martyr dans ses souffrances indicibles. Enfin la mort y mit un terme, et l'esprit bienheureux du fidèle témoin alla près du Seigneur, en attendant le moment de la glorieuse résurrection.

«Ainsi», dit un chroniqueur, «est allé reposer le vaillant chevalier sir John Oldcastle, sous l'autel de Dieu, qui est Jésus Christ, avec la sainte compagnie de ceux qui, dans le royaume de patience, ont souffert une grande tribulation et la mort pour sa parole et son témoignage. Ils attendent auprès de Lui que leur nombre soit complet et la pleine rédemption des élus.»

Depuis ce temps les prisons de Londres regorgèrent de Wicléfites, qui furent livrés sans défense à la haine de leurs ennemis. «Qu'ils soient pendus pour offense au roi, et brûlés pour offense à Dieu», disaient les prêtres de Rome. Ceux qui échappaient à la prison et à la mort, étaient forcés de se réunir en secret. Mais Dieu se servit de cette victoire apparente de l'ennemi pour affaiblir dans les esprits d'un grand nombre la puissance et l'influence de la papauté, et pour frayer ainsi la voie à la Réformation dans le siècle suivant. La piété, la patience et la fermeté inébranlable des témoins de Jésus, faisaient une impression profonde sur les cœurs de plusieurs, tandis que la rage de persécution et la soif de sang des prêtres y semaient le mécontentement et le doute.

Henri Chicheley qui succéda à Arondel comme archevêque de Canterbury, le dépassa en zèle pour l'extermination des Lollards. Arondel semble avoir été frappé par un jugement de Dieu. Peu de temps après avoir prononcé la sentence de mort de Lord Cobham, il fut atteint d'une maladie incurable de la gorge qui le conduisit en peu de temps au tombeau.

Nous verrons plus loin comment d'autres témoins de Christ en Angleterre souffrirent pour son nom.

JEAN HUSS

C'est en Bohême que fut suscité, après la mort de Wiclef, celui qui, avec ce dernier, fut un des principaux précurseurs de la Réformation. La Bohême est en grande partie habitée par une population de race slave. Le christianisme y fut introduit dans le XI^e siècle, à l'époque des guerres de Charlemagne. C'est vers les années 820 à 826, que le moine Uolf évangélisa la partie est de la Bohême, nommée Moravie, et qui, à cette époque, était un royaume gouverné par ses propres princes, mais plus ou moins sous l'influence des princes allemands voisins. L'Église romaine y prédominait alors; le culte se célébrait, en langue latine, et la religion ne consistait guère qu'en formes et en cérémonies qui laissaient le peuple dans l'ignorance des vérités de l'Écriture. En 863, les princes moraves Rastislav, Svatopluk et Kotzel, voulant à la fois s'affranchir de la tutelle des princes allemands et du joug de Rome, envoyèrent à l'empereur grec de Constantinople des messagers pour lui dire. «Notre peuple est baptisé, mais nous n'avons pas de docteurs pour nous instruire et pour traduire les Saintes Écritures dans notre langue. Envoyez-nous quelqu'un qui nous explique les Écritures.»

Il y avait alors deux frères, nés dans le premier quart du IX^e siècle, nommés Méthodius et Constantin. Ce dernier, à la fin de sa vie, prit le nom de Cyrille. Ils étaient fils d'un homme riche et considéré, peut-être d'origine slave. Il leur avait fait donner une éducation soignée, et ils avaient acquis la connaissance de plusieurs langues, entre autres de la langue slave. Constantin, le plus jeune, remarquable par sa science, se voua à l'état ecclésiastique. Méthodius fut d'abord un homme du monde. Il avait servi dans l'armée, et l'empereur lui avait confié l'administration d'une principauté slave. Mais après quelques années, Méthodius abandonna le monde, se fit moine et se retira dans un couvent où son frère vint le rejoindre. Mais ce n'était pas pour rester inactifs. Les missionnaires de ces temps-là,

soit dans l'église latine, soit dans l'église grecque, sortaient tous des couvents, et portaient le christianisme chez les nations encore païennes du nord et de l'est de l'Europe. Constantin avait commencé une mission chez les Bulgares, et vers l'an 860, les deux frères furent envoyés par l'empereur grec Michel, sur la demande du prince des Khazares, vers ce peuple qui habitait la Crimée et les bords du Don, pour l'instruire et le convertir.

C'est après cette mission que, pour répondre au désir des princes moraves, l'empereur leur envoya Méthodius et Constantin. Les deux frères furent bien accueillis par le prince et son peuple à Velegrad, maintenant Olmütz, capitale de la Moravie. Dès qu'ils furent arrivés, ils se mirent à prêcher l'Évangile dans la langue slave commune à la Bohême et à la Moravie, et à instruire la jeunesse. Le culte divin fut aussi célébré dans la langue vulgaire. Le zèle et la piété des missionnaires amenèrent, par la grâce de Dieu, beaucoup de conversions; des églises et des écoles s'élevèrent de toutes parts. Méthodius et Constantin perfectionnèrent l'alphabet et l'écriture slaves, et complétèrent la version de la Bible dont ils avaient déjà traduit quelques portions longtemps auparavant.

Ils poursuivirent leurs travaux en Moravie et dans le reste de la Bohême, malgré l'opposition des prêtres romains. Ceux-ci, chose étrange à dire, n'admettaient pas qu'on pût louer Dieu en d'autres langues que l'hébreu, le grec et le latin. Or Méthodius et Constantin, sans se détacher de l'Église romaine qui, alors, était encore unie à l'Église orientale grecque, étaient avant tout préoccupés du désir d'amener des âmes à Christ. Ils croyaient avec raison que le peuple ne pouvait être édifié et consolé que dans sa langue maternelle, et à cause de cela, ils tenaient à se servir, dans le culte, de la liturgie en langue slave.

Leurs différends avec les prêtres romains les amenèrent à entreprendre un voyage à Rome pour exposer leurs vues au pape Adrien II. Celui-ci les reçut avec cordialité et les approuva. Il rétablit même en faveur de Méthodius, l'évêché de Pannonie dont le siège était à Blatno, maintenant Mosaburg, près du lac Balaton. De là, Méthodius évangélisa jusqu'en Croatie où la liturgie slave s'est conservée jusqu'à ce jour. Quant à Constantin, épuisé par ses travaux, il mourut à Rome en 869, dans un couvent où il s'était retiré, et où il avait pris le nom, de Cyrille.

Méthodius ne jouit pas en paix de la position et des privilèges que le pape lui avait accordés. Il fut accusé par les archevêques et les prêtres allemands d'avoir porté atteinte aux droits de l'évêque de Salzbourg sur la Pannonie, et subit un emprisonnement de trois années. Mais la Moravie étant tombée sous la domination de Svatopluk, il put se rendre de nouveau à Rome en 881, se justifia devant le pape, et reçut de celui-ci plein pouvoir pour continuer ses travaux. Il mourut à Olmütz en 885, après une vie consacrée d'une manière infatigable au service de Dieu.

Après sa mort, le parti allemand reprit le dessus et chassa les prêtres slaves. Le rituel latin s'introduisit de nouveau graduellement, et les deux pays, la Bohême et la Moravie, tombèrent de plus en plus sous la domination du pontife romain. En 967, le pape Jean XIII y rétablit la hiérarchie romaine et tous les abus de son église. En 1079, le pape Grégoire VII défendit l'usage de la liturgie orientale, c'est-à-dire de l'Église grecque, définitivement séparée de l'Église romaine, et la célébration du culte en langue vulgaire. Depuis ce temps, le Romanisme prévalut, et tout ce qui ressemblait à une religion vitale et scripturaire disparut à peu près. On ne peut cependant douter qu'au milieu de beaucoup de ténèbres, d'erreurs et de superstitions, Dieu n'eût dans ces pays un résidu fidèle qui recevait la vérité et retenait la foi de l'Évangile. Cela doit avoir été le cas, car en quelques endroits la langue vulgaire

ne cessa pas d'être employée dans le culte public, et la Cène d'être donnée sous les deux espèces. Quelques-uns des puissants seigneurs étaient aussi favorables à l'Évangile et protégeaient leurs frères pauvres, comme aussi les Vaudois qui, exilés de leurs vallées natales, s'étaient réfugiés en Bohême, et contribuaient à y répandre la précieuse semence de la parole de Dieu.

Ce que nous venons d'exposer nous aidera à comprendre l'histoire de Huss.

Nous avons déjà fait allusion au triste état dans lequel se trouvait la chrétienté en Occident à la fin du XIVe et au commencement du XVe siècle. Nous en dirons encore quelques mots avant de nous occuper de Jean Huss qui vécut à cette époque.

Au commencement du XVe siècle, l'Église catholique romaine, en dépit de l'unité dont elle se vante, avait à sa tête deux papes opposés l'un à l'autre. Benoît XIII avait sa résidence à Avignon, et Grégoire XII, à Rome. Cet état de choses durait depuis l'époque où Philippe le Bel, roi de France, après avoir humilié la papauté dans la personne de Boniface VIII, avait obligé le pape Clément V à transférer à Avignon le siège pontifical, afin que les papes demeurassent sous la puissance des rois de France. Mais un certain temps après, sous l'influence de l'empereur allemand, les Romains élirent un autre pape, celui d'Avignon refusant de retourner à Rome. Soit le pape d'Avignon, soit celui de Rome, prétendaient être les vicaires de Christ sur la terre, et s'accusaient l'un l'autre devant le monde entier d'hypocrisie, de parjures, et des desseins secrets les plus honteux. Ces princes de l'Église, Benoît XIII et Grégoire XII, bien qu'étant des vieillards d'environ soixante-dix ans, avaient une conduite telle que l'Europe entière en était scandalisée. Que faire pour guérir les plaies de l'Église et rétablir l'unité bri-

sée? Les deux papes promettaient bien et juraient même d'abdiquer leur dignité, si les intérêts de l'Église le réclamaient; mais ils trouvaient bientôt un prétexte pour manquer à leur parole.

Alors les cardinaux des deux partis se réunirent à Livourne, afin de se consulter sur les moyens de mettre un terme à ce schisme affligeant. Ils arrivèrent à la conclusion que, dans les circonstances présentes, ils avaient le droit de convoquer un concile qui déciderait entre les deux prétendants au siège de Pierre et rétablirait ainsi l'unité de l'Église. La ville de Pise en Italie fut choisie pour le lieu où le concile se réunirait. Bien que ce fût une chose inusitée qu'un concile fût convoqué sans l'approbation du pape ou de l'empereur, toute l'Église approuva la mesure que les cardinaux avaient prise. Les papes furent ainsi privés de leur plus haut privilège, et appelés à répondre devant un nouveau tribunal; mais ils avaient tellement perdu l'estime de la chrétienté, que tout le monde applaudit à la résolution des cardinaux.

Le concile s'ouvrit le 25 mars 1409 et fut un des plus remarquables que mentionne l'histoire de la chrétienté, soit par le nombre, soit par la qualité de ceux qui y assistèrent. On y comptait vingt-deux cardinaux, quatre patriarches latins, douze archevêques et quatorze représentants d'archevêques, quatre-vingts évêques et cent deux représentants, quatre-vingt-sept abbés et deux cents représentants, un grand nombre de prieurs, le grand maître des chevaliers de Rhodes et seize commandeurs du même ordre, des députations de toutes les universités, plus de trois cents docteurs en théologie, et des envoyés des rois et princes de l'Europe. Que ne devait pas accomplir une assemblée si respectable? Les séances durèrent du mois de mars jusqu'à la fin du mois d'août. Après beaucoup de délibérations, les deux papes furent jugés à l'unanimité. Le 5 juin, la sentence fut rendue. Tous deux furent déclarés hérétiques, parjures, opiniâtres, incapables d'exercer l'autorité suprême et illimitée du pouvoir papal,

et même indignes d'occuper aucune dignité. Le siège de Pierre fut déclaré vacant, et il s'agit alors de choisir un nouveau pape, chose plus difficile que de déposer les deux autres. Les vingt-quatre cardinaux chargés de faire ce choix, portèrent leurs suffrages sur Pierre de Candia, cardinal de Milan, qui fut élu sous le nom d'Alexandre V. Mais les deux papes d'Avignon et de Rome rejetèrent la décision du concile et continuèrent à exercer leurs fonctions comme papes légitimes, lançant l'un et l'autre leurs malédictions et leurs excommunications contre le concile et le nouveau pape leur rival. Il y eut donc trois papes. Le concile, loin de guérir le schisme, l'avait agrandi. Où était l'unité de l'Église romaine? Où la succession apostolique, fondement de cette unité? Alexandre V ne vécut qu'un an après son élection. À sa place on nomma Jean XXIII, homme, de l'aveu des écrivains les plus sérieux, sans principes, sans mœurs, et sans aucune crainte de Dieu.

Les difficultés furent plus grandes que jamais. Qu'y avait-il à faire? pouvait-on encore se demander. La papauté semblait en danger de sombrer. Le pape lui-même était insuffisant pour rétablir la paix dans l'Église. L'empereur allemand Sigismond résolut d'intervenir, montrant ainsi pour le bien de l'Église plus d'intérêt que les papes. D'accord avec le roi de France et d'autres souverains, il engagea Jean XXIII à convoquer un concile général de toute l'Église, afin de mettre un terme aux luttes funestes qui l'agitaient.

La ville impériale de Constance fut choisie pour recevoir dans ses murs l'auguste assemblée. L'afflux de personnes de toutes conditions, attirées dans la ville pour cette occasion, était si grand, qu'on compte que le nombre de chevaux qui amenèrent les assistants était de trente mille. Outre les nombreux dignitaires de l'Église, plus de cent princes, cent huit comtes, deux cents barons et vingt-sept chevaliers s'étaient rendus à l'invitation du pape. Des tournois, des fêtes, des plaisirs de toutes

sortes se succédaient pour délasser les membres du concile de leurs occupations spirituelles. Cinq cents chanteurs avaient été rassemblés, prêts à charmer les heures de loisir des saints prélats et des gentilshommes, et à restaurer leurs esprits. Tous ces princes de l'Église, tous ces ecclésiastiques et ces grands de la terre étaient réunis afin de se consulter pour la guérison de la plaie mortelle de l'Antichrist, mais à part quelques exceptions, l'histoire nous rapporte quelle fut la conduite abominable, l'impiété, la honteuse hypocrisie de ces soi-disant saints prêtres, et les faits scandaleux dont la ville de Constance fut témoin durant les trois ans et demi que dura le concile commencé le 5 novembre 1414, sans parler de l'impie mise à mort des deux témoins de Christ, Jean Huss et Jérôme de Prague.

Le but du concile de Constance était double: en premier lieu, il s'agissait de mettre un terme au schisme, et secondement, de réprimer ce que l'on nommait les hérésies de Wicléf et de Huss. On se proposait bien aussi de réformer certains abus dans l'Église, mais il semble qu'à cet égard les choses restèrent dans le même état. Quant au premier point, après avoir établi qu'un pape est assujéti au jugement d'un concile général de l'Église, le pape Jean XXIII fut déposé à cause de sa vie immorale et de son parjure vis-à-vis de l'empereur. Grégoire et Benoît subirent le même sort et s'y résignèrent. À leur place, on élut Othon di Colonna, sous le nom de Martin V. Nous avons donné ces détails pour montrer ce qu'était alors celle qui s'appelle la sainte Église catholique.

Pour ce qui regarde les soi-disant hérésies abhorrées de Wicléf et de Huss, nous verrons comment le concile agit pour les réprimer.

Remarquons seulement ici combien, au point de vue de l'Église romaine, le danger était grand. Les précieuses vérités de l'Évangile, en dépit des tortures et des bûchers de Rome, avaient jeté de profon-

des racines dans des milliers et des centaines de milliers de cœurs, et s'étaient répandues dans presque tous les pays de l'Europe. En l'an 1416, à ce même concile de Constance, un an avant le martyre de Cobham et trente-six ans après que Wiclef eut traduit la Bible, l'archevêque de Lodi déclarait que les hérésies de Wiclef et de Huss avaient trouvé de zélés partisans presque partout en Angleterre, en France, en Italie, en Hongrie, en Russie, en Lithuanie, en Pologne, en Allemagne, et dans toute la Bohême. Ainsi, un ennemi déclaré rendait, sans le savoir ou sans y penser, témoignage à la puissance merveilleuse de la parole de Dieu. L'homme ne peut rien contre la vérité.

Indépendamment des semences de vérité qui étaient restées cachées en Bohême, comme nous l'avons fait remarquer, une circonstance spéciale contribua à réveiller les esprits et à préparer la voie à la réception de l'Évangile. En 1382, deux ans avant la mort de Wiclef, la princesse Anne de Bohême, devint l'épouse de Richard II, roi d'Angleterre. Anne était une femme pieuse qui aimait et sondait les Écritures. Son mariage établit entre les deux pays des relations étroites dans un temps où les enseignements de Wiclef se répandaient avec une rapidité extraordinaire. Des hommes savants de Bohême, entre autres Jérôme de Prague, allèrent à l'Université d'Oxford, et à leur retour dans leur pays y rapportèrent plusieurs des écrits de Wiclef que l'on traduisit en latin et en langue bohême. Ce qui valait davantage, plusieurs avaient reçu dans leur cœur les vérités enseignées par le réformateur. D'un autre côté, des étudiants anglais se rendirent aussi à l'Université de Prague et apportèrent avec eux les livres de Wiclef. La reine Anne elle-même favorisait ce mouvement religieux. Après sa mort, qui eut lieu en 1384, plusieurs des personnes qui l'avaient suivie revinrent en Bohême, et contribuèrent aussi à répandre les doctrines évangéliques. Elles pénétrèrent ainsi jusque parmi les membres de l'Université

qui se mirent à lire et à examiner les livres qui les renfermaient. Du nombre de ces docteurs se trouvait Jean Huss, dont nous allons maintenant nous occuper.

Jean Huss naquit le 6 juillet 1369 (d'autres disent en 1373), dans la petite ville de Hussinetz, d'où il tira son nom, située au sud de la Bohême près des frontières de la Bavière. Ses parents étaient d'humble extraction, comme le furent ceux de Luther. Ils purent cependant l'envoyer faire ses études à l'Université de Prague. On raconte que lorsque sa mère le conduisait à l'Université (son père étant déjà mort), elle apportait au recteur un présent qu'elle perdit dans le voyage. Très affligée de cette perte, elle se mit à genoux à côté de son fils, le recommanda au Tout-Puissant et invoqua sur lui sa bénédiction. Sa prière fut exaucée, mais elle ne vécut pas assez longtemps pour voir combien richement Dieu lui répondit.

La carrière universitaire de Huss fut brillante. Il se distingua de bonne heure par une grande intelligence et en même temps par sa modestie, sa fermeté et sa conduite irréprochable. Il était d'un abord doux et affable et gagnait les cœurs de tous ceux qui s'approchaient de lui. Pendant ses années d'étude, il se montra très attaché à la papauté; il était un fils dévoué de l'Église de Rome et avait une foi entière dans la vertu des sacrements. Ainsi à l'époque du jubilé de Prague en 1393, il donna ses dernières pièces de monnaie au confesseur de l'église de Saint-Pierre. Comme les écrits de Wiclef étaient déjà répandus en Bohême, Huss, comme nous l'avons dit, en eut connaissance; mais il ne lut d'abord que ses œuvres philosophiques qu'il étudia soigneusement.

Huss était entré dans les ordres, et se fit distinguer bientôt par ses remarquables capacités. Il fut revêtu successivement des grades universitaires: maître es arts, professeur à l'Université et enfin

doyen de la faculté de philosophie. Sa renommée étant parvenue jusqu'à la cour du roi Wenceslas, la reine Sophie de Bavière le choisit pour son chapelain.

Jusqu'alors rien n'annonçait en Huss un réformateur, bien que sans doute il vît les abus de l'Église romaine et la corruption, non seulement des nobles et du peuple, mais aussi du clergé. Mais en 1402, il fut nommé prédicateur de la chapelle de Bethléem. C'était un édifice pouvant contenir 3000 personnes, élevé en 1392 par un riche citoyen de Prague, agréé par le roi et l'archevêque, et destiné uniquement par le fondateur à la prédication en langue bohême. Il disait: «Lorsque Christ apparut à ses disciples après sa résurrection, il leur donna commission de prêcher la parole de Dieu, de manière à conserver constamment sa mémoire vivante dans le monde.» Dès le moment où Huss commença à prêcher dans la chapelle de Bethléem, et qu'il eut à sonder davantage la parole de Dieu, un grand changement semble s'être opéré en lui, graduellement toutefois. On peut dire qu'il fut alors converti à Dieu. En même temps, Dieu appliquait la vérité à l'âme de ses auditeurs.

Selon un écrivain contemporain, la condition morale des habitants de Prague à cette époque, était la plus basse possible. «Le roi», dit-il, «les nobles, les prélats, le clergé, les citoyens, s'abandonnaient sans contrainte à l'avarice, à l'orgueil, à l'ivrognerie, à la débauche et à tous les vices. Au milieu de cette corruption Huss se leva, réveillant les consciences par sa parole. C'était tantôt contre les prélats, tantôt contre les nobles, puis contre le clergé inférieur, qu'il dirigeait ses coups.» Ainsi Dieu s'était suscité un champion pour combattre le mal et l'erreur. C'est alors aussi que Huss lut les écrits théologiques de Wiclef et qu'il les étudia sérieusement, admirant la piété de l'auteur et d'accord avec lui dans les réformes que celui-ci demandait. «Je suis attiré par ses écrits», disait-il, «car il s'y efforce avec

énergie à ramener tous les hommes à la loi du Christ, et spécialement le clergé, invitant ce dernier à renoncer à la pompe mondaine et à vivre comme les apôtres et selon l'exemple de Christ.»

Huss était appelé à prêcher fréquemment dans la chapelle de Bethléem. Aux nombreux jours de fête de l'Église, il le faisait souvent deux fois dans la même journée, et toujours en langue vulgaire. Il devait ainsi étudier de plus près la parole de Dieu et creuser toujours plus profondément dans la mine inépuisable des vérités qu'elle renferme; de cette manière il en acquérait une conception de plus en plus claire et croissait rapidement dans la connaissance des choses divines, en s'imprégnant de l'esprit de la Parole infaillible. Ce qu'il recevait ainsi intérieurement par la Parole et l'Esprit de Dieu, il le répandait au-dehors dans ses prédications qui exerçaient une puissante action sur ses auditeurs. Plusieurs étaient saisis par la vérité, d'autres s'y opposaient, ainsi qu'à celui qui l'annonçait. Mais Huss trouva dans l'archevêque et dans la reine des protecteurs, de sorte qu'en dépit de l'opposition de ses ennemis, il put continuer à prêcher, proclamant les vérités de la Sainte Écriture, et en appelant constamment à elle pour justifier ce qu'il disait. Autour de lui se formait et s'accroissait toute une communauté d'âmes pieuses qui avaient soif des eaux vives de la grâce et faim du pain de vie, qui est Christ. Huss était un vrai pasteur d'âmes, surtout pour les gens des classes les plus humbles qui venaient à lui avec une conscience troublée que l'absolution du prêtre ne soulageait pas. Il n'avait pas conscience du mouvement qui commençait par son moyen, et ignorait où il serait conduit. Il était entré, sans en avoir l'idée, dans la voie de la Réformation que Dieu opéra plus tard.

Un événement vint, vers ce temps-là, jeter dans les esprits à Prague des pensées propres à ébranler la foi en l'autorité du pape. Dans cette ville arrivèrent deux gradués d'Oxford, disciples de Wicléf, nommés James et Conrad de Canterbury. Ils tinrent des disputes publiques sur la doctrine de la pri-

mauté du pape. Les choses n'étaient guère mûres pour une tentative aussi hardie, et les autorités de la ville leur enjoignirent le silence. Mais ils savaient peindre aussi bien que parler, et leurs pinceaux se montrèrent pleins d'éloquence. Avec l'assentiment de leur hôte, ils peignirent dans le vestibule de la maison, d'un côté l'entrée du Seigneur à Jérusalem, «débonnaire et monté sur le poulain d'une ânesse», et de l'autre la magnificence plus que royale d'un cortège pontifical. On y voyait le pape portant la triple couronne, couvert de vêtements resplendissants d'or et brillants de pierres précieuses, monté sur un cheval richement caparaçonné, précédé de trompettes proclamant sa venue, et suivi d'un cortège nombreux de cardinaux et d'évêques splendidement vêtus.

Ces peintures parlaient aussi haut que des discours, et le contraste qu'elles présentaient frappait chaque spectateur. Toute la ville fut émue; une grande excitation fut produite, et les visiteurs anglais trouvèrent prudent de s'éloigner. Mais ils avaient fait naître des pensées qu'aucune autorité n'avait le pouvoir d'étouffer. On peut cependant se demander si les consciences et les cœurs étaient atteints par de semblables attaques contre l'erreur et les abus, et si la prédication pure et simple de la vérité comme elle est en Jésus, n'était pas bien préférable pour atteindre ce but et détacher les âmes d'un système antichrétien en les amenant à jouir du salut et de la paix.

Huss fut un de ceux qui vinrent voir les peintures des deux Anglais. Il s'en retourna tranquillement et se mit à étudier de plus près les écrits de Wiclef. Il fut d'abord effrayé des choses hardies qui étaient présentées contre les superstitions, les abus et les mensonges de l'Église de Rome, mais il fut enfin convaincu.

Dieu avait donné à Huss pour le soutenir au milieu des luttes que bientôt il eut à rencontrer, un ami fidèle dans la personne de Jérôme de Faulfisch, plus connu sous le nom de Jérôme de Prague. Il était, comme nous l'avons dit, un des étudiants de Bohême qui étaient allés à Oxford, et là il avait été converti aux vérités de l'Évangile exposées par Wiclef. De retour dans son pays natal, il avait répandu les écrits du réformateur anglais, et, dans des discussions publiques, il avait soutenu les doctrines de la foi selon l'Écriture. Bientôt l'université de Prague fut partagée en deux camps; les uns tenant pour les principes de Wiclef, les autres s'y opposant. L'attention des chefs de l'université fut éveillée, et en mai 1403, une réunion eut lieu pour examiner quarante-cinq propositions tirées, disait-on, des écrits de Wiclef. L'université était partagée en nations — Bohême, Bavière, Saxe et Pologne — chacune ayant une voix quand on votait sur quelque sujet. La Bavière, la Saxe et la moitié de la Pologne étant de langue allemande, pouvaient toujours avoir la majorité sur les Bohémiens. Dans le cas présent, le parti allemand l'emporta pour condamner les propositions de Wiclef, auxquelles plusieurs de ceux de Bohême étaient favorables. Il fut défendu sous peine du feu de les répandre et de les professer. Huss se contenta de nier que ces propositions se trouvassent dans Wiclef. Jusqu'alors Huss avait surtout attaqué dans ses prédications les désordres dans les mœurs de la cour, du peuple et du clergé, et insisté sur une réforme nécessaire à cet égard, en prêchant en même temps toujours plus clairement le salut gratuit par Jésus Christ.

Ce qui contribua surtout à ouvrir les yeux de Huss sur les impostures de Rome, fut le soi-disant miracle de Wilsnack. Dans cet endroit, situé en Prusse, dans la province de Brandebourg, se trouvaient les restes d'un ancien autel faisant partie d'une église détruite autrefois, sans doute dans quelque guerre. Vers l'an 1403, dans cet autel on découvrit trois des hosties qui servent à célébrer l'eucharistie

dans l'Église romaine. Quand on les trouva elles étaient d'une couleur rougeâtre. Or nous savons que les catholiques romains disent que quand les hosties ont été consacrées par le prêtre, elles sont changées dans le corps et le sang du Seigneur, et qu'ainsi le corps et le sang du Seigneur sont dans l'hostie. Quand donc on vit ces hosties rouges, on crut que le sang de Christ était devenu visible, que les hosties étaient teintes du même sang qui coulait dans les veines du Seigneur quand il était sur la terre. Le bruit de ce fait se répandit. On dit que c'était un miracle que chacun pouvait venir contempler, et les foules accoururent. Le clergé de l'endroit encouragea la croyance à ce soi-disant miracle. Il y trouvait son profit, car Wilsnack devint un «lieu saint», où de toutes parts, de la Suède, de Norvège, de Hongrie, de Pologne et de toute la Bohême, on venait en pèlerinage avec de riches offrandes. Des miracles, disait-on, s'accomplissaient près de l'autel par la vertu des saintes hosties. Un fait montrera jusqu'où allait l'imposture des prêtres. Un citoyen de Prague qui avait une main estropiée, s'était fait faire une main en argent et l'avait suspendue dans l'église comme offrande votive en l'honneur des hosties sanglantes, ainsi qu'on les appelait. Il était resté quelques jours dans l'endroit, très probablement inconnu des prêtres, et en réalité pour mettre à l'épreuve leur honnêteté. Mais un jour il fut surpris d'apprendre que l'un d'entre eux avait déclaré publiquement que cette main en argent avait été offerte comme mémorial de la guérison miraculeuse de la main malade du donateur. Le pauvre homme ne put supporter cette fausseté; il étendit devant tous sa main aussi malade que jamais, au grand déshonneur du prêtre, mais par là éclairé lui-même ainsi que plusieurs autres.

Les foules ne cessaient cependant pas d'accourir et de se prosterner autour des hosties sanglantes. L'archevêque de Prague Zbynek, qui au moins était un honnête homme, avait des doutes quant aux hosties et aux miracles qui s'opéraient dans ce lieu. Il nomma, pour examiner l'affaire, trois commis-

saires dont l'un était Huss. Après une minutieuse investigation, ils rapportèrent que les miracles n'avaient rien de réel, et que les hosties n'étaient pas teintes de sang. Elles ne devaient leur apparence rougeâtre qu'à la moisissure provenant de l'humidité où elles avaient été exposées. L'archevêque défendit dans tout son diocèse les pèlerinages à Wilsnack.

Jusqu'alors l'archevêque et Huss avaient été en bons termes, mais cette entente ne dura pas. Bien que Zbynek eût déclaré en 1405, qu'il n'y avait point d'hérésie en Bohême, quelques membres du clergé avaient été accusés d'être favorables aux principes de Wiclef, et l'archevêque les avait sommés de répondre à l'accusation. L'un d'entre eux, Nicolas de Welenowitz, fut jeté en prison, puis, ayant été relâché, il fut banni du diocèse. Huss prit en mains sa cause et écrivit à l'archevêque une lettre où il blâmait sa conduite. «Comment!» disait-il, «des hommes souillés de sang, coupables de toutes sortes de crimes, marchent dans les rues avec impunité, tandis que d'humbles prêtres, qui font tous leurs efforts pour combattre et détruire le péché, qui accomplissent leurs devoirs sous votre direction ecclésiastique, qui, pleins de bonté, fuyant l'avarice, s'adonnent gratuitement au service de Dieu et à la proclamation de sa Parole, sont jetés dans les cachots comme hérétiques, et doivent subir l'exil pour avoir prêché l'Évangile!» Un langage aussi courageux ne pouvait manquer de faire de l'archevêque Zbynek un ennemi de Huss et fournissait un prétexte pour accuser celui-ci d'être un partisan de Wiclef.

La lutte entre les partis qui existaient dans l'université de Prague n'avait point cessé. Le roi Wenceslas l'aggrava en rendant un édit qui donnait trois votes aux Bohémiens et un seul aux étrangers. Les Allemands résolurent, si le roi maintenait son édit, de quitter Prague. Le roi refusant de revenir sur ce qu'il avait décidé, un grand nombre de professeurs et d'étudiants se retirèrent. Cela amena la fondation de l'université de Leipzig. Huss qui avait approuvé la décision du roi, fut nommé recteur de l'univer-

sité de Prague. Ce fut un grief de plus contre lui de la part de l'archevêque qui, par le départ des Allemands, voyait se fortifier le parti de la réforme. D'un autre Côté, ceux qui avaient quitté Prague répandaient partout que Huss était entaché d'hérésie.

Comme nous l'avons vu, le concile de Pise avait déposé les deux papes Grégoire XII et Benoît XIII, et avait élu Alexandre V. L'archevêque de Prague qui d'abord avait tenu pour Grégoire XII, reconnut le nouveau pape et obtint de lui une bulle contre tous ceux qui, en Bohême, soutenaient les doctrines de Wiclef. De plus, la bulle défendait toute prédication dans les chapelles privées et condamnait au feu les écrits de Wiclef. C'était évidemment contre Huss que le coup était dirigé. Sur ces entrefaites, Alexandre V mourut, empoisonné, dit-on, par son ami Balthasar Cossa, qui lui succéda sous le nom de Jean XXIII. Huss fit vainement appel au nouveau pape, et l'archevêque résolut d'en finir et de mettre à exécution la bulle d'Alexandre V.

Il commença par ordonner que tous les écrits de Wiclef lui fussent livrés dans un délai de six jours pour être examinés. Mais sans l'avoir fait, il déclara son intention de les brûler et, le 16 juillet 1410, malgré l'opposition de l'université et sous prétexte que le roi n'avait pas défendu leur destruction, il fit brûler devant son palais environ deux cents volumes des écrits de Wiclef et d'autres réformateurs. C'étaient des manuscrits de prix, ornés de belles enluminures, et avec des couvertures très riches. Cette exécution causa une grande indignation, et plusieurs en prirent l'occasion pour tourner l'archevêque en ridicule. Il était fort ignorant et dut apprendre à lire, dit-on, lorsqu'il entra en charge. On fit des chansons qui couraient dans les rues de Prague

Notre archevêque doit apprendre

Son A, B, C,

Afin qu'il puisse au moins comprendre

Ce qu'il a brûlé.

Le roi défendit sous peine de mort de les chanter. Huss n'était pour rien en cela; il se contenta de dire: «C'est une pauvre chose de brûler des livres. Cela n'a jamais ôté un seul péché du cœur des hommes. Si celui qui a condamné ces livres ne peut rien prouver contre eux, il a seulement détruit quelques vérités, plusieurs belles pensées, et cela n'a servi qu'à multiplier parmi le peuple les troubles, les inimitiés, les soupçons et les meurtres.» En effet, chose triste à dire, le sang avait coulé dans ces dissensions.

Quant à la défense de prêcher dans la chapelle de Bethléem, Huss ne pensait pas devoir obéir. Il estimait qu'il était protégé par l'acte de fondation de la chapelle, mais surtout il pensait qu'il devait obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes. Il disait: «Quelle autorité se trouve-t-il dans les saints écrits, ou sur quel fondement raisonnable peut-on se baser, pour défendre de prêcher dans un lieu si public et si convenable dans ce but, au milieu de la grande ville de Prague? Au fond de tout cela il n'y a autre chose que la jalousie de l'Antichrist.» Huss comprenait et affirmait que l'appel divin à prêcher l'Évangile avait une autorité supérieure à n'importe quel appel de la part de l'homme. «Où est l'Esprit du Seigneur, là est la liberté.» Il continua donc ses prédications en laissant à Dieu les résultats.

Huss aurait désiré réformer les abus de l'Église de Rome à laquelle il était attaché et dont il ne se sépara jamais ouvertement; mais comment faire au milieu de la confusion et des luttes qui régnaient

dans l'Église? Il avait à peser tout en présence de Dieu, et devait arriver, fortifié par Dieu, à prendre une résolution quant à ce qu'il avait à faire. Obéirait-il à Dieu pour autant qu'il avait compris sa volonté, et irait-il contre le courant, ou bien se laisserait-il aller avec le courant en évitant le mal autant qu'il le pourrait?

Écoutons la conclusion à laquelle il arriva: «Afin de ne pas me rendre coupable par mon silence, abandonnant la vérité pour un morceau de pain ou par crainte des hommes, je déclare que mon dessein est de défendre même jusqu'à la mort la vérité que Dieu m'a rendu capable de connaître, et spécialement la vérité des saintes Écritures, puisque je sais que la vérité demeure, qu'elle est puissante à jamais, qu'elle subsiste éternellement, et qu'avec elle il n'y a point d'acceptation de personnes.» Noble résolution! Au milieu des ténèbres qui alors couvraient l'Église, être déterminé à rester du côté de la lumière qui l'amènerait en collision avec les ténèbres et les puissances des ténèbres, c'était un vrai courage. Dieu seul pouvait l'inspirer à son fidèle témoin.

Nous avons vu que Huss en avait appelé au pape; l'archevêque avait fait de même et fut écouté par le pape qui nomma le cardinal Othon di Colonna pour examiner le cas de Huss. Le cardinal somma Huss de comparître à Bologne où se trouvait alors le pape. Là, le réformateur ne pouvait s'attendre qu'à une condamnation. La reine Sophie prit en main la cause de son confesseur, et le roi écrivit au pape et au cardinal en faveur de Huss, exprimant aussi sa volonté «que la chapelle de Bethléem à qui, disait-il, pour la gloire de Dieu et le salut du peuple, nous avons accordé des franchises pour la prédication de l'Évangile, *subsiste*, et soit confirmée dans ses privilèges... et que notre loyal, dévoué et bien-aimé Huss soit établi sur cette chapelle, et prêche en paix la parole de Dieu.» Le roi demanda aussi que Huss fût excusé de ne pas se rendre à Bologne.

Sur ces entrefaites, Colonna avait prononcé l'excommunication contre Huss pour n'avoir pas obéi à sa sommation, mais le pape, se rendant à la lettre du roi, ôta l'affaire à Colonna et nomma un autre commissaire. Cependant l'archevêque fit tous ses efforts pour persuader au pape de faire comparaître Huss devant lui, et lui envoya, ainsi qu'aux cardinaux, de riches présents. Le pape nomma alors le cardinal Brancas qui, sans l'avoir entendu, déclara Huss hérésiarque, c'est-à-dire chef d'hérétiques, et plaça sous l'interdit la ville de Prague où Huss résidait. L'archevêque triomphait, et, par ses ordres, le clergé se mit à fermer les églises¹. Mais ici encore le roi intervint et confisqua les biens du clergé qui voulait maintenir l'interdit. Le peuple aussi se souleva contre les prêtres.

Huss cependant, profitant de ce conflit, continua tranquillement son œuvre, laissant le roi s'arranger avec l'archevêque et le cardinal. Combien tout cela est remarquable et comme l'on peut y voir la main de Dieu qui s'étendait sur son serviteur pour le garder en se servant des passions des hommes. Car le roi au fond ne se souciait pas de la vérité, et était en réalité un très méchant homme, que ses sujets emprisonnèrent deux fois pour ses crimes. Le roi et l'archevêque en vinrent à un compromis. L'archevêque leva l'interdit et écrivit au pape qu'il n'y avait *point d'hérésie en Bohême*, et de son côté, le roi fit relâcher les ecclésiastiques qu'il gardait en prison et leur rendit leurs biens. La paix fut ainsi rétablie en quelque mesure. L'archevêque Zbynek quitta la Bohême en septembre 1411, et mourut peu de temps après.

Le pape Jean XXIII avait envoyé en Bohême un légat pour recruter des partisans contre ses adversaires. Le légat demanda au nouvel archevêque Albic de faire comparaître Huss devant lui. Il demanda

1. Dans toute ville placée sous l'interdit aucun service religieux ne pouvait être célébré.

tout d'abord au réformateur s'il voulait obéir aux commandements apostoliques. «Certainement», dit Huss, «et de tout mon cœur.» Le légat, se tournant vers l'archevêque, lui dit: «Vous le voyez: le maître est tout prêt à obéir aux commandements apostoliques.» Mais Huss s'apercevant qu'on l'avait mal compris, dit: «Entendez-moi bien, monseigneur. J'ai dit que j'étais prêt à obéir de tout mon cœur aux commandements apostoliques; mais j'appelle ainsi les doctrines des apôtres de Christ, et pour autant que les commandements du pape s'accordent avec elles, je m'y soumettrai très volontiers. Mais si je vois en eux quelque chose qui s'écarte de l'enseignement des apôtres, je ne leur obéirai pas, dussé-je voir le bûcher dressé devant moi.» Le légat n'insista pas; il avait d'autres affaires et Huss échappa pour le moment.

LES INDULGENCES EN BOHÊME

Nous avons dit que le légat auquel Huss avait fait une réponse si hardie et si sincère, avait d'autres affaires que de poursuivre le réformateur. En effet, il était chargé de procurer de l'argent à son maître, le pape Jean XXIII. Dans ce but, il était porteur d'une bulle papale qui accordait des indulgences à ceux qui aideraient le pape contre ses ennemis, en particulier contre Ladislas, roi de Naples. Ces indulgences étaient promises à ceux qui s'enrôleraient comme soldats et à ceux qui, en les achetant, soutiendraient de leur argent la cause du pape. Les prêtres se mirent donc à vendre publiquement les indulgences, en vantant au pauvre peuple leur efficacité pour effacer les péchés et abréger les peines du purgatoire. Huss s'opposa énergiquement à ce honteux trafic. À cause de cela, plusieurs de ses amis à l'université se séparèrent de lui, entre autres Étienne Paletz, doyen de la faculté de théologie, qui devint dès lors un de ses plus grands ennemis.

Huss déclarait que, «par les indulgences, le riche dans sa folie est leurré par une fausse espérance; la loi de Dieu est mise à néant; le simple peuple s'abandonne plus librement au péché; des péchés sont estimés comme de peu d'importance, et d'une manière générale, les gens sont dépouillés de leur avoir. Par conséquent, ajoutait Huss, que les fidèles n'aient rien à faire avec les indulgences.»

Jérôme de Prague parla aussi contre les indulgences et fit à ce sujet un discours si véhément que les étudiants, enflammés par ses paroles, lui firent le soir une ovation. Ils ne se bornèrent pas à cela. Ils formèrent une procession, attachèrent les bulles papales au cou de quelques femmes placées sur un char, et parcoururent ainsi les principales rues de la ville. Puis ayant amassé une pile de fagots, ils brûlèrent publiquement les bulles, comme précédemment l'archevêque avait brûlé les livres de Wiclef.

Il est certain que Huss, ni Jérôme de Prague, n'étaient pour rien dans cet acte que nous ne saurions approuver. C'est par d'autres moyens que la vérité combat l'erreur. Il fut prouvé plus tard que la chose avait été faite à l'instigation d'un des favoris du roi.

L'affaire cependant déplut au roi, qui donna des ordres sévères pour que les prêtres ne fussent pas molestés quand ils publieraient les bulles et vendraient les indulgences. Ainsi encouragés, les prêtres continuèrent leur impie négoce. Mais un jour qu'ils exhortaient le peuple et le pressaient d'acheter leur marchandise, trois jeunes gens, de simples artisans, s'adressèrent à l'un des vendeurs, en disant: «Tu mens! Maître Huss nous a enseigné mieux que cela. Nous savons que tout cela n'est que fausseté.» Un tumulte s'ensuivit; les prêtres réussirent à se saisir d'eux et les amenèrent devant le sénat qui les fit enfermer. Le jour suivant, s'étant réuni, il les condamna à mort, suivant l'édit du roi. Huss apprit cette décision et se hâta de se rendre auprès du sénat; deux mille étudiants l'accompagnaient. Il déclara qu'il regardait la faute de ces jeunes gens comme la sienne, et que plus qu'eux, il méritait la mort. Le sénat promit de ne point verser le sang. Huss, comptant sur cette promesse, quitta la salle du sénat, et le tumulte s'apaisa.

Mais le sénat n'avait pas l'intention de tenir sa parole. Quelques heures après, une troupe de soldats conduisit les prisonniers vers le lieu d'exécution. Le bruit s'en répandit bientôt, quelques personnes suivirent les soldats, et comme la foule s'augmentait à chaque instant, les autorités craignant des désordres, donnèrent l'ordre aux soldats de s'arrêter, et à l'exécuteur de décapiter les trois prisonniers. Celui-ci ayant achevé son œuvre, s'écria: «Que celui qui agira comme ceux-ci, éprouve le même sort!» Nombre de voix répondirent: «Nous sommes tous prêts à faire comme eux et à mourir comme eux.» Plusieurs femmes, et surtout des béguines¹, trempèrent leurs mouchoirs dans le sang des victimes et

les gardèrent comme des reliques. Une femme offrit un drap pour couvrir leurs corps, et une troupe d'étudiants attachés à Huss les portèrent à la chapelle de Bethléem. On les enterra avec une grande solennité, au milieu des chants et des hymnes de la congrégation. Ces trois hommes furent naturellement considérés comme des martyrs, et quelques personnes donnèrent à la chapelle de Bethléem le nom de «chapelle des trois saints». En effet, Huss avait prêché la vérité ces trois jeunes hommes l'avaient apprise de lui ils l'avaient reçue, et ils avaient été mis à mort pour, le témoignage qu'ils avaient rendu à cette vérité; n'étaient-ils donc pas des martyrs? N'était-ce pas un horrible péché de vendre pour de l'argent un soi-disant pardon des péchés, qu'on donne à cette prétention le nom d'indulgence, ou tel autre que l'on voudra?

La mort de ces trois jeunes hommes fut loin d'abattre le courage des amis de la vérité. Au contraire, ils se sentirent fortifiés, et s'attachèrent d'autant plus aux doctrines que Huss enseignait dans la chapelle de Bethléem. Mais le pape avait appris ce qui se passait à Prague et comment Huss condamnait la vente des indulgences. Il remit l'affaire aux mains du cardinal Pierre de San Angelo, avec l'ordre d'user de la plus grande sévérité envers les hérétiques. Huss fut sommé de se rendre à Rome pour répondre aux accusations portées contre lui. Mais, sur l'avis de quelques-uns de ses amis, il refusa et en appela solennellement du pape à Jésus Christ. Le cardinal prononça contre lui la sentence d'excommunication et mit l'interdit sur la ville de Prague. Toutes les églises furent fermées, les cierges des autels furent éteints, et les morts privés de la sépulture ecclésiastique. Un ordre du pape enjoignait de se saisir immédiatement de Huss, de le jeter en prison, de le condamner et de le brûler; mais le temps

1. Femmes pieuses, qui se vouaient à des œuvres de charité.

de son martyre n'était pas encore venu. De plus la chapelle de Bethléem devait être détruite jusqu'en ses fondements. Les sénateurs résolurent d'exécuter les ordres du pape. Le 2 octobre, ils voulurent disperser par la force la congrégation de Bethléem et saisir Huss; ils rencontrèrent une si forte résistance qu'ils furent obligés d'abandonner leur projet. Ils entreprirent alors de renverser la chapelle, mais quand leur dessein fut connu, il y eut dans la ville un si grand trouble qu'ils durent aussi y renoncer.

On conseilla alors à Huss de quitter pour un temps la ville de Prague. Il y consentit et se retira dans sa ville natale. Le seigneur qui la possédait était un de ses amis.

Mais les pensées de Huss se tournaient toujours vers son cher troupeau de Bethléem. «Je me suis retiré», lui écrivait-il, «non pour renier la vérité, car je suis prêt à mourir pour elle, mais parce que des prêtres impies m'empêchent de la proclamer.» Il ne restait cependant pas oisif. À l'exemple de son divin Maître, il parcourait la contrée, prêchant dans les villes et dans les villages. Les foules étaient suspendues à ses lèvres, ravies de sa douceur, de son courage et de son éloquence. «L'Église», disait-on, «a déclaré que cet homme est un hérétique et un démon, et cependant sa vie est sainte, et sa doctrine pure et sublime.» En même temps, Huss étudiait diligemment les Écritures, et à cette époque, il écrivit un traité sur l'Église. Il s'appuyait sur ce passage: «Là où deux ou trois sont assemblés en mon nom, je suis là au milieu d'eux.» «C'est donc là», disait-il, «que serait une véritable église particulière. Christ seul est la Tête pleinement suffisante de l'Église.» Puis se tournant vers ce qui se nommait elle-même l'Église, il ajoutait: «On peut bien s'étonner en voyant ceux qui sont le plus dévoués au monde, qui mènent la vie la plus abominable, la plus opposée à la marche avec Christ, et qui sont les plus stériles quant à l'accomplissement des conseils et des commandements du Seigneur, affirmer avec

effronterie et sans pudeur qu'ils sont la tête ou les membres éminents de l'Église qui est l'Épouse de Christ.»

C'était en effet à cette époque que Jean XXIII prétendait comme pape être la tête de l'Église, lui, un des hommes les plus abominables qui aient existé.

Le calme s'étant un peu rétabli dans la ville de Prague, Huss revint à son cher troupeau de Bethléem, exposant la vérité selon les Écritures et continuant à s'élever contre la corruption du clergé et les abus de l'Église de Rome. Mais bientôt les troubles recommencèrent; l'interdit fut de nouveau mis sur cette ville par l'archevêque qui jusqu'alors avait soutenu Huss, mais qui maintenant l'invita à quitter Prague, pensant qu'une fois qu'il serait loin le calme renaîtrait. Mais comment cela pouvait-il se faire? La vérité et l'erreur, la parole de Dieu et les commandements des hommes, l'esprit de la Réformation et l'esprit de l'Antichrist, étaient en conflit, et il n'était pas au pouvoir de Huss, ni d'aucun homme, d'arrêter la lutte, et Huss, s'il l'eût pu, ne l'aurait pas voulu. Cependant, craignant que sa présence à Prague ne devînt un danger pour ses amis, il se retira de nouveau à Hussinetz.

De là il écrivait à ses amis des lettres où respire une âme pleine de calme, de courage et d'une foi ferme. C'est dans l'une que se trouvent ces paroles pour ainsi dire prophétiques qu'il répéta plus d'une fois: «Les méchants ont commencé par préparer à l'oie (Huss veut dire oie en langue bohême) de perfides filets. Si l'oie, qui n'est qu'un oiseau domestique, paisible, et que son vol ne porte pas haut dans les airs, a pourtant rompu leurs lacs, il viendra d'autres oiseaux, dont le vol s'élèvera hardiment vers les cieux et qui les rompront avec bien plus de force. Au lieu d'une oie débile, la vérité enverra des

aigles et des faucons au regard perçant.» Les réformateurs accomplirent cette prédiction, semblable à celle de Wicléf.

Huss aurait beaucoup désiré prêcher encore dans la chapelle de Bethléem. Ce désir devint si grand qu'en 1413, il brava tous les dangers et fit de courtes visites à Prague, passant quelques heures d'entretiens intimes avec ses amis, et se retirant dès qu'il voyait que sa présence était soupçonnée. Pour être plus près de Prague, il vint résider dans un château du voisinage. Là il prêcha aussi et des foules s'assemblaient de toutes parts pour l'entendre.

HUSS DEVANT LE CONCILE DE CONSTANCE

Bien que Huss n'eût guère que 40 ans, il avait accompli la plus longue partie de sa remarquable carrière. Une plus courte, mais plus grande, était devant lui. Dans la tranquillité de son lieu de naissance, il avait creusé plus profondément les Écritures et s'était affermi dans les vérités qu'il y avait puisées; en même temps, dans la communion avec son Dieu et son Sauveur, il s'était fortifié en esprit pour le prochain combat. Quant à lui-même, il semble bien n'avoir eu aucun doute sur ce qu'était Rome. Il avait été émancipé intérieurement de son esclavage et des ténèbres de ses enseignements, mais il ne s'en était point séparé extérieurement. Ce que Dieu lui avait enseigné et avait fait pour lui, il désirait y faire participer son pays qu'il aimait. Il avait préparé le terrain et répandu la bonne semence; quelques fruits se montraient, mais le temps de la moisson n'était pas encore venu. Il fallait attendre le jour de la Réformation. Il avait rendu témoignage à la vérité dans la chaire de Bethléem et par ses écrits; il allait maintenant monter sur une autre scène devant un auditoire bien différent, et sceller par sa mort son témoignage. Presque toute la Bohême, d'ailleurs, était avec lui, surtout dans son opposition à la domination des prêtres.

Nous avons vu que pour mettre un terme au schisme qui déchirait l'Église, l'empereur Sigismond avait décidé le pape Jean XXIII à convoquer un concile à Constance. Comme le concile devait s'occuper aussi de juger et de réprimer les hérésies de Wiclef et de Huss, l'empereur demanda à son frère Wenceslas, roi de Bohême, d'envoyer Huss à Constance pour paraître devant le concile. Il promit de lui donner un sauf-conduit pour le protéger. Huss continuait à s'occuper avec bonheur et bénédiction de la prédication de l'Évangile, lorsqu'il reçut l'ordre de partir pour Constance. Il n'avait pas besoin d'être pressé d'obéir. Depuis longtemps il désirait d'avoir l'occasion de se laver publiquement de

l'accusation d'hérésie et d'exposer sa foi et son enseignement, et en même temps il avait à cœur de rendre témoignage contre les corruptions de l'Église. Il écrivit à l'empereur: «Sous le sauf-conduit de votre protection, avec la permission du Très-Haut, je partirai au prochain concile de Constance.»

Plusieurs de ses amis à Prague, où il était retourné, craignaient pour sa sûreté, mais rien ne put ébranler sa résolution. Il remettait sa cause à Dieu. «Si ma mort», disait-il «peut glorifier son nom, qu'Il veuille la hâter, et m'accorder la grâce d'endurer avec courage tout le mal qui peut m'arriver. Mais s'il vaut mieux pour moi que je revienne vers vous, alors supplions Dieu que ce soit sans aucun mal, je veux dire sans que sa vérité ait souffert, de sorte que nous soyons désormais capables d'arriver à une plus pure connaissance de la vérité, pour détruire les doctrines de l'Antichrist et laisser un bon exemple à nos frères.»

Le sauf-conduit de l'empereur était ainsi conçu: «A tous les princes séculiers et ecclésiastiques... et à tous nos sujets... Nous vous recommandons avec une entière affection, à tous en général et à chacun en particulier, l'honorable maître Jean Huss, bachelier en théologie, maître ès arts, porteur de ces présentes, se rendant au concile de Constance et que nous avons pris sous notre protection et sauvegarde.» Huss avait de plus une déclaration d'orthodoxie signée par le nouvel archevêque de Prague, et une recommandation du roi.

Le 11 octobre 1414, Huss quitta Prague; le roi lui avait donné pour l'accompagner les chevaliers Wenzel de Duba et Jean de Chlum. Partout, dans le cours de son voyage, qui dura plusieurs jours, on lui témoigna un grand intérêt; les foules accouraient sur son passage pour le voir, et il en profitait pour rendre raison de l'espérance qui était en lui et pour annoncer ce que l'Écriture lui avait enseigné. Le 3

novembre, il entra dans Constance. L'empereur n'y était pas encore, mais le pape Jean XXIII s'y trouvait déjà, et Huss lui fit connaître son arrivée. Durant quatre semaines on le laissa tranquille, mais ses ennemis personnels, Paletz avec eux, étant arrivés, ils mirent tout en œuvre contre lui.

Le 28 novembre, Huss était dans son logement avec le chevalier de Chlum, lorsqu'on annonça des visiteurs. C'étaient les évêques d'Augsbourg et de Trente avec deux autres. Ils venaient l'assigner à paraître devant le pape. Huss protesta; c'était dans le concile qu'il voulait être entendu. Le chevalier de Chlum protesta aussi, mais les évêques lui donnèrent l'assurance que l'on n'avait aucune mauvaise intention contre Huss. Ils partirent donc. Au bas de l'escalier, ils rencontrèrent la maîtresse de la maison qui prit congé de Huss avec larmes. Il lui donna sa bénédiction.

Arrivé devant le pape, ses ennemis produisirent contre lui une longue liste d'accusations. Ils se réjouissaient de l'avoir entre leurs mains et disaient ouvertement: «Maintenant que nous te tenons, nous ne te lâcherons pas jusqu'à ce que tu aies payé le dernier quadrain.» Des soldats avaient été placés dans les rues adjacentes pour prévenir tout trouble. Vers le soir on ordonna à de Chlum de se retirer; Huss devait rester. Le chevalier vit alors le piège qu'on leur avait tendu et, rempli d'indignation, il se rendit auprès du pape et lui reprocha sa trahison. Le pape déclara que ce n'était pas de son fait, mais de celui des cardinaux. Ce pouvait être vrai, car il était à leur merci. Huss refusant de se rétracter, fut mis en prison sous la garde du greffier de la cathédrale, et, huit jours après, il fut transféré dans la prison du couvent des dominicains, au bord du Rhin.

Le chevalier de Chlum se hâta d'informer l'empereur de la violation de son sauf-conduit. Dans toute la Bohême l'indignation fut grande, et les seigneurs de ce pays demandèrent à Sigismond qu'il fît met-

tre Huss en liberté. L'empereur, au premier moment, fut rempli de colère et donna l'ordre de relâcher le prisonnier, menaçant de briser les portes de la prison si on ne le faisait pas. Mais lorsqu'il fut arrivé à Constance, les prêtres lui persuadèrent que l'on n'était pas *tenu de garder la foi à des hérétiques*, et Huss resta en prison. Rien ne peut excuser le manque de foi de l'empereur, mais combien plus grand est le crime du pape, et des princes de l'Église qui, pour ne pas laisser échapper leur proie, l'ont poussé à ce parjure!

Avant de juger Huss, le concile avait à s'occuper de mettre fin au schisme. Dès la première séance, il fut décidé que les trois papes rivaux devaient renoncer à leur dignité avant que l'on pût nommer un nouveau chef suprême de l'Église. Jean XXIII, seul des trois présent au concile, promit, pour l'amour de la paix dans l'Église, d'abdiquer publiquement le lendemain. Mais qu'étaient les promesses, l'honneur et la conscience pour un tel homme! Aidé par quelques amis, il s'enfuit de Constance sous un déguisement, afin que son absence empêchât le concile de prendre aucune décision. L'empereur, irrité, le fit poursuivre. Jean fut saisi à Fribourg, ramené à Constance, et forcé de déposer les insignes de son pouvoir spirituel, le sceau et l'anneau du pècheur. L'archevêque de Salisbury déclara qu'un pape qui, comme Jean, s'était souillé de crimes de toutes sortes, méritait d'être brûlé. On l'enferma dans le château de Gottleben, le même où Jean Huss était tenu dans une étroite captivité. L'ex-pape resta là durant quatre ans jusqu'à la fin du concile. Après qu'il se fut humilié devant le pape régnant, il fut mis en liberté et élevé au cardinalat. On n'usa pas d'une telle douceur envers l'intègre et innocent réformateur, comme nous le verrons.

À propos de la condamnation du pape, Huss écrivait à un ami: «Quand l'hiver viendra, ils sauront ce qu'ils ont fait en été. Considérez qu'ils ont jugé leur chef, le pape, comme digne de mort à cause de

ses horribles forfaits. Répondez à cela, vous docteurs qui prêchez que le pape est un Dieu sur la terre; qu'il peut vendre et gaspiller les choses saintes comme il lui plaît; qu'il est la tête de tout le corps de l'Église; qu'il est le cœur de l'Église et la gouverne spirituellement; qu'il est la source jaillissante de toute vertu et de toute bonté; qu'il est le soleil de l'Église et le sûr refuge pour tout chrétien. Oui, contemplez maintenant cette tête pour ainsi dire séparée par l'épée, ses péchés manifestés, cette source inépuisable tarie, ce divin soleil obscurci, ce cœur arraché et flétri par la réprobation, de sorte que nul ne peut y chercher un refuge.» La condamnation de Jean XXIII était en effet la justification de tout ce que Huss avait dit contre la puissance de Rome.

Quant au réformateur, bien qu'il sentît ce qu'avait de honteux le manque de foi de l'empereur, sa confiance ne reposait pas sur ce sauf-conduit. «Je me confie entièrement», écrivait-il, «dans le Dieu tout-puissant, mon Sauveur. Il m'accordera son Esprit pour me fortifier dans sa vérité, de sorte que je puisse faire face avec courage aux tentations, à la prison, et, s'il le faut, à une mort cruelle.»

Le cachot dans lequel Huss avait été enfermé était près de l'égout du couvent, de sorte qu'un air pestilentiel le remplissait. Le prisonnier tomba dangereusement malade. Le pape lui envoya son propre médecin, car, ainsi que le disait quelqu'un, «on ne désirait pas qu'il mourût de mort naturelle.» Par l'intercession de ses amis, il fut transféré dans une prison plus saine du couvent des franciscains, et quelques jours après au château de Gottleben, où il fut enchaîné, les mains attachées la nuit par un cadenas au mur contre lequel était appuyé son lit. Là il attendit le moment d'être appelé devant le concile.

Le concile était bien résolu à mettre Huss hors d'état de propager ses enseignements, et il aurait voulu éviter le bruit d'un interrogatoire public. Différents passages que l'on avait tirés de ses écrits, étaient jugés suffisants pour passer outre à sa condamnation. D'un autre côté, plusieurs personnes venaient visiter le prisonnier dans sa cellule solitaire et le pressaient de reconnaître et d'abjurer ses erreurs. Sur son refus, il était souvent insulté et maltraité. Il protesta contre cette manière d'agir secrète et inquisitoriale, et insista pour être traduit devant le concile afin de pouvoir se défendre publiquement. Son fidèle ami, le chevalier de Chlum, se rendit, avec quelques autres gentilshommes de Bohême, auprès de l'empereur, et le pria de prendre lui-même l'affaire en main. Leur demande fut favorablement accueillie, et l'on fixa un jour pour la comparution de Huss. Le dessein des prêtres fut ainsi déjoué.

Le 5 juillet 1415, Huss fut amené devant le concile. Sauf deux ou trois gentilshommes de Bohême qui lui restaient fidèles, il était seul devant cette grande assemblée d'ecclésiastiques, de princes et de seigneurs. Son corps était affaibli par sa longue détention et la maladie dont il se remettait à peine, mais son esprit était fort dans le Seigneur; il était prisonnier, mais libre dans son âme. Il se reconnut comme l'auteur des livres qui lui furent présentés. Puis on lut les passages incriminés qui devaient motiver sa condamnation. Les uns étaient des citations exactes de ses écrits, d'autres étaient dénaturées, il y en avait enfin d'entièrement fausses. Mais dès qu'il eut commencé à défendre ses doctrines en se fondant sur l'autorité des Écritures et sur le témoignage des Pères de l'Église, sa voix fut couverte par des cris violents et tumultueux. Le bruit et l'agitation devinrent tels que le concile se vit obligé d'ajourner la séance.

Deux jours après, les débats continuèrent. L'empereur était présent pour maintenir l'ordre. Une éclipse de soleil presque totale remplit de terreur l'assemblée et les habitants de la ville. Une obscurité à peu près complète couvrait la cité, le lac et les campagnes environnantes. On pensait que le jour du jugement était arrivé. Enfin la lumière reparut graduellement et Huss fut introduit. Ses accusateurs étaient là aussi nombreux, mais plus calmes. Le concile avait préparé une formule d'abjuration qu'il fut invité à signer. Huss répondit avec une dignité tranquille: «Je ne rétracterai rien de ce que j'ai dit ou écrit, à moins que l'on ne me prouve que mes paroles sont en opposition avec la parole de Dieu.» Et comme on l'accusait d'avoir soutenu et répandu les enseignements de Wiclef, il convint d'avoir dit: «Wiclef était un vrai croyant; son âme est maintenant dans le ciel, et je ne puis souhaiter pour la mienne une plus grande sécurité que celle que Wiclef possédait». Les moqueries et les rires accueillirent cette confession simple et sincère. Après plusieurs heures de discussion, Huss fut reconduit dans sa prison, et les membres du concile se dispersèrent pour se reposer dans les jouissances et les plaisirs que la ville leur offrait.

Le jour suivant, Huss comparut pour la troisième fois. On lui lut trente-neuf articles renfermant les erreurs qu'on l'accusait d'avoir enseignées dans ses écrits, ses prédications et ses conversations privées.

Comme la plupart des réformateurs, Huss insistait surtout sur la doctrine du salut par la foi, sans les œuvres. En outre il affirmait que personne, de quelque charge ou dignité qu'il fût revêtu, fût-il pape ou cardinal, ne pouvait être un membre de la vraie Église de Christ, s'il menait une vie profane. «La vraie foi à la parole de Dieu», disait-il, «est le fondement de toutes les vertus.» A l'appui de ses assertions, il en appelait au nom vénéré d'Augustin. Celui-ci soutenait que la possession des vertus apos-

toliques donnait seule à un pape ou à des prélats un droit à la succession apostolique. «Le pape», disait-il, «qui n'imité pas Pierre dans sa vie, n'est pas un représentant de Christ, mais un précurseur de l'Antichrist.» Là-dessus Huss citait ce passage de saint Bernard: «Un esclave de l'avarice n'est pas un successeur de saint Pierre, mais de Judas Iscariote.» Devant ces citations le concile se trouvait très embarrassé, personne n'osant contredire des déclarations de docteurs aussi respectés.

Ainsi il y avait deux chefs principaux d'accusation contre Huss: il mettait en question la doctrine de l'Église romaine, et il condamnait le faux système de la papauté. Mais son affirmation hardie que nulle dignité royale ou sacerdotale n'avait de valeur devant Dieu, si ceux qui la possédaient vivaient dans des péchés mortels, fut surtout ce qui semble avoir emporté sa condamnation. Le cardinal de Cambrai ayant taxé d'impiété cette déclaration, Huss affirma encore plus fortement qu'un roi qui vit en état de péché mortel, n'est pas un roi devant Dieu. Peut-être allait-il trop loin, car l'Écriture nous dit que toute puissance temporelle est établie de Dieu, mais peut-être aussi voulait-il dire que la dignité royale ne constituait pas un titre à faire valoir devant Dieu, et qu'elle n'excuse pas le péché. Quoi qu'il en soit, ces paroles décidèrent de son sort. L'empereur indigné s'écria: «Jamais il n'y eut sur la terre un hérétique plus dangereux», à quoi le cardinal de Cambrai ajouta: «Comment! il ne te suffit pas d'abaisser la puissance spirituelle, tu veux aussi précipiter les rois de leur trône!» — «Un homme», avança un autre cardinal, «peut être un vrai pape, un vrai prélat, ou un vrai roi, alors même qu'il ne serait pas un vrai chrétien.» — «Pourquoi donc», répondit Huss sans être effrayé, «avez-vous dépouillé Jean XXIII de sa dignité?» — «À cause de ses iniquités manifestes», répartit l'empereur.

Les débats continuèrent. On pressa Huss de toutes manières de rétracter ses erreurs et de reconnaître que les accusations portées contre lui étaient bien fondées. On lui demanda de se soumettre impli-

citement aux décisions du concile. Mais ni promesses, ni menaces n'eurent d'effet sur lui. «Abjurer», dit-il, «signifie reconnaître et abandonner une erreur que l'on aurait tenue. Or quant aux opinions et aux doctrines que l'on m'attribue faussement, je ne puis naturellement pas les rétracter; quant à celles que je reconnais et soutiens, je suis prêt, et de tout mon cœur, à les abandonner dès que le concile m'en aura enseigné de meilleures.» La réponse fut: «Ce n'est point l'affaire du concile d'enseigner, mais de conclure, et d'attendre de toi l'obéissance pure et simple à sa décision. Si tu refuses, les peines résultant de ton obstination te seront appliquées.» Et là-dessus ceux qui auraient dû être de débonnaires pasteurs du troupeau de Christ exigèrent hautement et unanimement, ou une rétractation complète, ou la mort sur le bûcher. L'empereur, à qui sa conscience pouvait bien lui reprocher son manque de foi, eut, dit-on, un entretien particulier avec Huss; les plus habiles et les plus savants docteurs en philosophie et en théologie s'efforcèrent de l'ébranler et de l'amener à céder. Tout fut inutile; Huss, avec modestie et fermeté, répliqua qu'il ne pouvait rétracter aucune de ses doctrines, à moins qu'on ne lui en eût montré la fausseté par l'Écriture. On le ramena dans sa prison. Son fidèle ami, le chevalier de Chlum, l'y suivit afin de le consoler par des paroles de sympathie. «Quel rafraîchissement», dit Huss une fois, «de voir ce vrai gentilhomme n'estimer pas au-dessous de sa dignité d'étendre sa main vers un pauvre hérétique dans les fers, et qui est abandonné de tout le monde!»

C'est à ce véritable ami que Huss dans son cachot racontait un songe qu'il avait eu. Une nuit, il crut voir le pape et les évêques effacer les images de Jésus Christ qu'il avait fait peindre sur les murs de la chapelle de Bethléem. Ce songe l'afflige, mais le lendemain il voit plusieurs peintres occupés à rétablir les images en plus grand nombre et avec plus d'éclat. Ce travail achevé, les peintres, entourés d'un grand peuple, s'écrient: «Que maintenant viennent papes et évêques, ils ne les effaceront plus jamais».

— «Et plusieurs peuples se réjouissaient dans Bethléem, et moi avec eux», ajoutait Huss. — «Occupez-vous de votre défense plutôt que de rêves», lui dit le chevalier de Chlum. — «Je ne suis point un rêveur», répondit Huss, «mais je tiens pour certain que l'image de Christ ne sera jamais effacée. Ils ont voulu la détruire; mais elle sera peinte de nouveau dans les cœurs par des prédicateurs qui vaudront mieux que moi.» Ainsi ce qui occupait par-dessus tout ce prisonnier pour la vérité, c'était Christ et son triomphe. Dieu lui donnait la sainte confiance que les ennemis de Christ ne prévaudraient pas contre Lui.

Lorsqu'on eut emmené Huss, l'empereur se leva et dit: «J'ai entendu les accusations portées contre Huss. Il en a reconnu quelques-unes comme vraies; d'autres ont été soutenues contre lui par des témoins dignes de foi. Pour les unes comme pour les autres, il mérite la mort. S'il n'abjure pas toutes ses erreurs, il doit être brûlé. Il faut que le mal soit extirpé radicalement. S'il se trouve à Constance quelques-uns de ses partisans, on doit sévir contre eux avec la plus extrême rigueur, et avant tout contre son disciple, Jérôme de Prague.» Ce jugement impérial ayant été rapporté au martyr, il dit simplement. «J'avais été averti de ne pas me fier à son sauf-conduit. Je me suis fait une grande et douloureuse illusion; il m'a même jugé avant mes ennemis.»

Après cette scène, Huss fut laissé en prison durant un mois. De nouveaux efforts furent faits, même par des personnes du plus haut rang, pour l'engager à se rétracter. On espérait que cette pression incessante jointe à la faiblesse croissante de son corps, finirait par vaincre ce que l'on nommait son opiniâtreté. Ce fut en vain. Celui qui l'avait rendu capable de rendre sans trembler témoignage pour Christ devant ses ennemis, le fortifia aussi contre ces derniers assauts de Satan. Il resta inébranlable, cepen-

dant toujours prêt, disait-il, à abandonner toute doctrine qui lui serait démontrée fausse d'après les Écritures.

JEAN HUSS, SA CONDAMNATION ET SA MORT

L'empereur Sigismond avait donné son avis, le concile n'avait plus qu'à confirmer la condamnation de Huss. Il se réunit le 6 juillet 1415 dans la cathédrale. Comme hérétique, le prisonnier dut rester dehors pendant la célébration de la grand-messe. Ensuite l'archevêque de Lodi prêcha sur ce texte: «Afin que le corps du péché fût annulé» (Romains 6:6). Évidemment il entendait par là que l'hérétique devait être brûlé. Cette perversion du sens de la parole de Dieu répondait bien au dessein du concile. La prédication de l'archevêque ne renfermait autre chose que de violentes sorties contre toutes les hérésies et les erreurs jugées telles par l'Église romaine. Il dirigea surtout ses coups contre Huss qu'il montra comme un hérétique aussi dangereux qu'Arius, et comme un faux docteur pire que Sabellius. Il termina par des louanges à l'adresse de l'empereur. «C'est ta charge glorieuse», lui dit-il entre autres, «de punir l'hérésie et de mettre fin aux schismes, et avant tout de châtier cet hérétique obstiné», et il indiquait Huss qui, à genoux, priait avec ferveur.

On lut contre lui environ trente chefs d'accusation. Huss tenta à plusieurs reprises de parler pour sa défense, mais on ne le lui permit pas. La sentence fut prononcée à peu près en ces termes: «Comme Jean Huss, durant de longues années, a perverti le peuple en répandant des doctrines notoirement hérétiques et comme telles condamnées par l'Église, en particulier les doctrines de Wiclef, et qu'ainsi il a donné lieu à un scandale public; comme il a avec opiniâtreté foulé aux pieds les clés (le pouvoir) de l'Église ainsi que les peines ecclésiastiques¹, et que, méprisant les juges ordinaires de la terre, il en a appelé à Jésus Christ comme Juge souverain, appel qui est insultant pour l'autorité spirituelle et tend

1. L'interdit qui avait été prononcé, et malgré lequel Huss avait continué à prêcher.

à la faire mépriser; comme de plus il a persisté dans ses erreurs jusqu'au dernier moment, et les a maintenues devant le concile; en raison de cela nous décidons que, comme un hérétique obstiné et incorrigible, il soit dépouillé de ses saintes dignités¹ et en soit déclaré indigne.»

Après la lecture de ce jugement, Huss commença à prier à haute voix pour ses ennemis, ce qui fut accueilli par un rire moqueur de la part de quelques membres du concile. Mais Huss élevant ses mains en haut, s'écria: «Vois, ô Sauveur miséricordieux, comment ce concile juge comme erreur ce que tu as enseigné et pratiqué. Toi, Jésus, accablé par tes ennemis, tu as remis à ton Dieu et Père ce qui te concernait. Tu nous as ainsi laissé ton exemple, afin qu'opprimés aussi, nous ayons notre recours au jugement de Dieu.» Il déclara encore une fois solennellement qu'il n'avait conscience d'aucune hérésie, et ne pouvait abjurer ce qu'il n'avait pas enseigné. Puis jetant un regard perçant sur Sigismond, il ajouta: «Je suis venu dans ce concile en me confiant au sauf-conduit de l'empereur.» Sigismond baissa les yeux, confus au souvenir de son manque de foi.

La veille du jour fixé pour l'exécution du saint martyr, il reçut la dernière visite de son fidèle ami, le chevalier de Chlum. «Mon cher maître», lui dit celui-ci, «je suis un homme ignorant et, par conséquent, absolument impropre à donner un conseil à un homme aussi éclairé que vous. Malgré cela, je vous prie instamment que si dans votre for intérieur vous avez conscience de quelque une des erreurs dont on vous accuse, vous n'ayez pas honte de la rétracter et de l'abandonner. Mais si vous êtes persuadé de votre innocence, je suis si éloigné de vous conseiller de dire quelque chose contre votre conscience, que je vous exhorterai plutôt à souffrir toute espèce de torture plutôt que de rétracter ce que

1. De son caractère de prêtre.

vous tenez pour vrai.» Huss, profondément touché, répondit avec larmes. «Dieu m'est témoin que j'ai toujours été et que je suis encore prêt à rétracter de tout mon cœur et avec serment quelque erreur que ce soit qui m'aura été montrée telle par les Écritures».

Selon le jugement du concile, Huss fut dégradé de son caractère de prêtre. L'archevêque de Milan assisté de six évêques procéda à cette triste cérémonie. Huss fut revêtu des vêtements sacerdotaux, on plaça dans sa main le calice ou coupe de la Cène, et il fut conduit devant le maître-autel comme pour célébrer la messe.

Il se laissa faire tranquillement et fit seulement la remarque que «son Sauveur aussi avait été livré aux moqueries revêtu d'un habit royal». On lui ôta le calice des mains, on le dépouilla des vêtements consacrés, et on effaça de sa tête les traces de la tonsure. En lui retirant le calice, les prêtres dirent: «O Judas maudit, qui as abandonné le conseil de paix et as pris part à celui des Juifs, nous te retirons le saint calice rempli du sang de Jésus Christ». — «Je me confie», répondit Huss, «en la miséricorde de Dieu, et je boirai de sa coupe aujourd'hui dans son royaume.» — «Nous livrons ton âme aux diables de l'enfer», s'écrièrent les évêques. — «Mais moi», dit le martyr, «je remets mon esprit entre tes mains, Seigneur Jésus Christ; je te recommande mon âme que tu as sauvée.»

Rome, la fausse église, repousse l'accusation de verser le sang. Le concile déclara donc que l'hérétique Huss était retranché du corps de l'Église et placé hors de son domaine, et elle le livra comme laïque au jugement du pouvoir séculier. C'était la sentence de mort. L'empereur ordonna l'immédiate exécution du condamné. L'électeur Louis de Bavière, maréchal de l'empire, accompagné de huit cents chevaliers et d'une grande foule de peuple, conduisit Huss au lieu du supplice dans une prairie hors

de la ville. Le cortège s'arrêta un instant devant le palais épiscopal. Là on brûla une quantité des livres du réformateur. Huss sourit à la vue de cet acte de mesquine vengeance. Il essaya de dire quelques mots à la garde impériale et au peuple, mais l'électeur ne le permit pas, et donna l'ordre de continuer la marche. Rien ne pouvait troubler la paix du courageux témoin de la vérité: Dieu était avec lui. En s'avançant vers le lieu où le bûcher se dressait, il chantait à haute voix des Psaumes et priait avec tant de ferveur que le peuple disait: «Nous ne savons pas ce que cet homme a fait, mais nous l'entendons adresser à Dieu des prières magnifiques».

Arrivé près du bûcher, Huss s'agenouilla, pria pour que Dieu pardonnât à ses ennemis, et recommanda son âme à Christ. Le poteau où il fut attaché était planté profondément en terre. Des piles de fagots furent entassés sous ses pieds. On l'attacha fortement au poteau, puis on empila autour de lui du bois jusqu'à son menton. Avant de donner l'ordre d'allumer le feu, le maréchal de l'empire lui demanda si, dans ce dernier moment, il ne voulait pas abjurer ses erreurs et sauver son âme et sa vie. «Quelles erreurs?» répondit Huss. «Je ne me sens coupable d'aucune. J'appelle Dieu à témoin que tout ce que j'ai écrit et prêché l'a été en vue de sauver les âmes du péché et de la perdition; et ce que j'ai écrit et prêché, je le scelle aujourd'hui volontiers de mon sang.»

Le feu fut mis au bûcher, et comme les flammes l'entouraient, Huss commença à chanter à haute voix: «Jésus, fils de David, aie pitié de moi!» Ses souffrances furent de courte durée. Comme d'une voix affaiblie il répétait pour la troisième fois ces paroles, l'épaisse fumée et la flamme poussées par le vent contre son visage, l'étouffèrent avant que son corps fut consumé. Jésus avait eu pitié de lui, et son esprit bienheureux était allé près de son Sauveur dont il avait été un fidèle témoin. On alluma le bûcher une seconde et une troisième fois, afin qu'il ne restât que des cendres de sa personne et de ses

vêtements, et ses cendres mêmes, recueillies avec la terre sur laquelle elles étaient répandues, furent jetées dans le Rhin.

Un écrivain dit: «Huss semble avoir pénétré plus avant que ses devanciers dans l'essence de la vérité chrétienne. Il demandait à Christ de lui faire la grâce de ne se glorifier que dans la croix et dans l'opprobre inappréciable de ses souffrances. Il fut, si l'on peut ainsi dire, le Jean-Baptiste de la Réformation. Les flammes de son bûcher allumèrent dans l'Église un feu qui répandit au milieu des ténèbres un éclat immense, et dont les lueurs ne devaient pas si promptement s'éteindre.»

JÉRÔME DE PRAGUE

Malgré les avertissements de Huss déjà prisonnier, Jérôme de Prague s'était rendu à Constance, mais n'ayant pu obtenir de sauf-conduit, il quitta la ville pour retourner en Bohême. Ses ennemis cependant réussirent à s'emparer de lui, et, chargé de chaînes, il fut ramené à Constance. C'était en mai 1415. Aussitôt après son arrivée, il dut paraître devant le concile. Là un grand nombre d'accusations furent portées contre lui, il fut accablé d'injures, et même le célèbre Gerson qui l'avait connu à Paris, le traita avec dureté. Jérôme déclara qu'il donnerait sa vie pour la défense de l'Évangile qu'il avait annoncé. Le concile le remit, jusqu'à ce que l'affaire de Huss fût terminée, entre les mains de l'archevêque de Rigo qui le traita avec la plus grande cruauté, plus que s'il eût été le pire des malfaiteurs. Il fut attaché, mains et pieds liés, à une poutre élevée, de manière à ce qu'il ne pût ni s'asseoir, ni lever la tête. Il resta ferme pendant plusieurs mois, en dépit des tortures que lui infligeait son impitoyable bourreau. Mais enfin il céda sous l'effet de ses intolérables souffrances. Loin de toute consolation humaine, enchaîné dans une sombre cellule et dans une position des plus pénibles, ayant à peine les aliments nécessaires pour apaiser sa faim et sa soif, le courage lui manqua. Épuisé et désespéré, il se laissa aller à rétracter entièrement tous les enseignements contraires à la doctrine de l'Église romaine, et surtout ceux de Wicléf et de Huss. On rédigea pour lui sa rétractation, et il la lut devant le concile le 23 septembre. Non seulement il abjurait toutes les hérésies dont il était accusé et celles de Wicléf et de Huss, mais il déclarait qu'il approuvait la sentence portée contre eux.

Pauvre Jérôme! Pour prix de sa rétractation, il ne fut pas même mis en liberté. Tout ce qu'il obtint fut de ne plus être enchaîné. On soupçonnait sa sincérité, et l'on craignait qu'étant libre, il ne retournât en Bohême pour soutenir l'hérésie. Mais ce traitement injuste lui ouvrit les yeux, et Dieu l'employa

pour son relèvement. Il regretta amèrement sa rétractation et reconnut avec repentance sa faute devant Dieu. De nouvelles accusations avaient été portées contre lui; on le questionna dans sa prison, mais il refusa de répondre à ces interrogatoires privés, et demanda d'être entendu par le concile. Il parut donc une seconde fois devant ses juges qui s'attendaient à une nouvelle rétractation. Ils furent bien déçus et surpris, lorsqu'il déclara solennellement qu'en condamnant les doctrines de Wiclef et de Huss et en approuvant la sentence prononcée contre le saint confesseur de la vérité, il avait commis un péché dont il se repentait profondément. Il commença son discours en demandant à Dieu d'incliner son cœur par sa grâce, afin que ses lèvres ne proférassent que ce qui pouvait servir au bien de son âme. «Je n'ignore pas», s'écria-t-il, «que beaucoup d'hommes illustres ont succombé sous les accusations de faux témoins et ont été injustement condamnés.» Et il cita la longue liste de ceux que mentionne la Bible et qui souffrirent ainsi, en commençant par Joseph, Daniel et les prophètes, et continuant par Jean le Baptiseur, le Seigneur de gloire lui-même, les apôtres et Étienne. Enfin il rappela tous les grands hommes de l'antiquité qui étaient tombés victimes de faux témoignages et avaient laissé leur vie pour l'amour de la vérité.

L'éloquence brûlante du prisonnier frappa d'étonnement ses ennemis. Après avoir passé 340 jours dans un misérable cachot, ils le voyaient calme et intrépide, parlant avec puissance. Il reconnaissait sans détour qu'aucun acte de sa vie ne l'avait autant affligé que sa rétractation. «Cette coupable rétractation», disait-il hautement, «je la rétracte maintenant pleinement, et je suis résolu à tenir jusqu'à la mort pour les vraies doctrines de Wiclef et de Huss, parce que je crois que ce sont les purs enseignements de l'Évangile, de même que je crois que leur vie a été sans blâme et sainte.»

Il n'était pas besoin de plus de preuves de son hérésie. Il fut condamné à mort comme hérétique et relaps. L'évêque de Lodi fut de nouveau chargé de prononcer le discours que l'on peut appeler l'oraison funèbre de l'accusé. Il prit pour texte: «Il leur reprocha leur incrédulité et leur dureté de cœur» (Marc 16:14), paroles qu'il appliqua à l'hérétique qui se trouvait devant lui. En réponse à ce discours, Jérôme s'adressant au concile dit: «Vous m'avez condamné sans m'avoir convaincu d'aucun crime. Une épine demeurera dans vos consciences, un ver qui ne mourra point. J'en appelle au Souverain Juge, devant lequel vous paraîtrez avec moi, et à qui vous aurez à répondre au sujet de ce jour.» Poggius, historien catholique qui était présent à cette scène, dit: «Les oreilles de tous étaient captivées, et les cœurs étaient émus. La séance fut très agitée et bruyante.» Comme autrefois Paul devant Agrippa, Jérôme était sans nul doute l'homme le plus heureux de toute cette nombreuse assemblée. Il jouissait de la présence et de l'approbation de son bien-aimé Maître. Il pouvait dire comme le bienheureux apôtre: «Dans ma première défense, personne n'a été avec moi, mais tous m'ont abandonné... Mais le Seigneur s'est tenu près de moi et m'a fortifié.» (2 Timothée 4:16-17.)

Le 30 mai 1416, Jérôme fut remis au bras séculier. Æneas Sylvius, qui plus tard devint pape sous le nom de Pie II, et qui était membre du concile, écrivait à un ami: «Jérôme est allé au bûcher comme à une joyeuse fête. Comme le bourreau s'appêtait à allumer les fagots derrière son dos, il dit — «Apporte le feu ici, devant moi. Si je l'avais craint, j'aurais pu y échapper.» Telle fut la fin d'un homme d'une excellence peu ordinaire. J'ai été témoin de cette catastrophe, et j'en ai vu chaque détail.» Tel est le témoignage d'un écrivain catholique qui faisait partie de l'assemblée qui condamna Jérôme. Lui et Poggius témoignent de l'injustice de tous ces prélats, et de la fermeté héroïque de Huss et de Jérôme. Ce dernier, après qu'on l'eut lié au poteau, ne cessa de chanter d'une voix forte et ferme des cantiques

à la louange de son Sauveur. Du milieu des flammes, on put l'entendre distinctement chanter l'hymne latine en usage à la fête de Pâques dans les églises romaines, et qui commence par ces mots:

«Salve, festa dies, toto venerabilis aevo,

Qua Deus infernum vicit, et astra tenens.»

c'est-à-dire: «Salut, ô jour de fête, à jamais digne d'être célébré, jour auquel Dieu, qui régit les cieux, a vaincu l'enfer.»

Jérôme n'expira qu'après un quart d'heure entier de souffrance dans les flammes. Peu d'instant avant sa mort, il s'écria «O Dieu— aie pitié de moi! aie pitié de moi.» Et aussitôt après — «Tu sais, Seigneur, combien j'ai aimé ta vérité.» Puis: «Entre tes mains, je remets mon esprit.» Ce furent les dernières paroles distinctes qui sortirent de la bouche du martyr. «Absent du corps», son esprit bienheureux alla auprès du Seigneur, où il attend avec tant d'autres la glorieuse résurrection de vie.

Il est digne de remarquer que la mort de ces deux hérauts de la Réformation ne fut pas le résultat d'une condamnation prononcée par le pape ou par la cour romaine, mais que ce fut un concile général de l'Église qui rendit la sentence. Il représentait l'Église romaine tout entière, toute la puissance temporelle et spirituelle du monde romain. Elle est tout entière responsable de ce crime ajouté à tant d'autres, qui appelleront sur elle le jugement de Dieu.

LES HUSSITES

Les travaux de Huss et de Jérôme de Prague en Bohême n'avaient pas été stériles. Un grand nombre de personnes avaient reçu dans leur cœur les vérités scripturaires que ces deux serviteurs de Dieu avaient prêchées, et elles y restaient attachées. La mort de ces fidèles témoins n'avait fait que confirmer dans leur foi leurs adhérents, de sorte qu'un an après leur supplice, l'archevêque de Lodi, dans un discours prononcé devant le concile, disait que le supplice du feu avait été trop doux pour ces deux hérétiques dont les doctrines abominables avaient infesté l'Angleterre, la France, l'Italie, la Hongrie, la Pologne, l'Allemagne et toute la Bohême. Ces doctrines étaient aussi celles que professaient les Vaudois répandues dans tous ces pays, ainsi que les Wicléfites en Angleterre. Les prédications de Huss et de Jérôme leur avaient comme donné une vie nouvelle. La vérité de Dieu ne peut mourir malgré les efforts de Satan; la lumière de l'Évangile ne pouvait plus être éteinte, en dépit de toutes les persécutions.

Le supplice de Huss et de Jérôme souleva une vive indignation dans toute la Bohême. Plus de quatre cents chevaliers et gentilshommes de Bohême et de Moravie écrivirent au concile pour protester contre ses procédés et contre l'outrage fait à la foi orthodoxe des Bohémiens en brûlant leurs deux plus éminents docteurs. Le concile se refusa à prêter l'oreille à ces représentations. Au contraire, en l'an 1418, peu avant la clôture du concile, le pape Martin V fit annoncer une croisade contre les partisans de Huss qui furent dès lors nommés *Hussites*. Le cardinal de Raguse fut envoyé en Bohême comme légat du pape. C'était un homme violent qui annonça son intention de ramener le pays à l'obéissance à l'Église romaine par le feu et l'épée. Il mit à exécution ses menaces. Après que de sévères édits eurent été rendus contre les Hussites, il en fit torturer et brûler vifs plusieurs qui résistaient. On les empri-

sonnait, on confisquait leurs biens, on traquait comme des bêtes féroces ceux qui s'enfuyaient, et ceux qui étaient pris étaient vendus comme esclaves. Plus de 1600 furent jetés vivants dans les fosses des mines de Kuttenberg. Un prêtre hussite ayant été arrêté, on lui perça les mains avec une épée; puis il fut lié à un arbre par des cordes passées à travers ses blessures, et enfin brûlé. Tels étaient les traitements que l'on faisait subir à de fidèles serviteurs de Dieu.

LA GUERRE DES TABORITES

Poussés à bout par leurs ennemis, les Hussites prirent les armes pour se défendre. Ils oublièrent, comme d'autres l'ont fait après eux, que le Seigneur devant Pilate a dit: «Mon royaume n'est pas de ce monde. Si mon royaume était de ce monde, mes serviteurs auraient combattu, afin que je ne fusse pas livré aux Juifs.» (Jean 18:36.)

On avait interdit les églises aux ecclésiastiques qui adhéraient aux doctrines de Huss. Ils se réunissaient donc en dehors avec les fidèles. Un des points sur lequel les Hussites insistaient, était que la coupe de la Cène fût distribuée à tous les communiants, et non pas réservée aux prêtres seuls, comme l'Église romaine l'enseigne. En effet, le Seigneur a dit à ses disciples: «Buvez-en tous» (Matthieu 26:27), et l'apôtre Paul, en rappelant l'institution de la Cène, dit aux Corinthiens: «Toutes les fois que vous mangez ce pain et que vous buvez la coupe» (1 Corinthiens 11:26), ce qui s'adressait à tous sans exception. Mais l'Église romaine, de son chef, comme nous l'avons vu, avait retranché la coupe aux laïques, pour la donner au clergé seul. Or en l'an 1416, une troupe de prêtres de l'Église de Rome se jetèrent sur les assemblées de ceux qui communiaient sous les deux espèces, c'est-à-dire avec le pain et le vin, et les dispersèrent de vive force. Alors les prêtres des Hussites rassemblèrent leur peuple et se retirèrent avec lui sur une haute colline située au sud et à quelque distance de la ville de Prague. Une tente y fut élevée pour y célébrer le service divin et y prendre la Cène. Un grand nombre de fidèles se joignirent à eux. Ils se partageaient en différentes sections pour écouter les prédications et pour communier. Un jour, trois cents tables y avaient été dressées, et l'on y compta plus de 42,000 communiants. Une agape suivit où les riches partagèrent avec les pauvres. Les jeux, les danses, les boissons fortes étaient interdits, et le peuple demeurait là sous des tentes comme dans un camp. De là vint le

nom de Tabor, c'est-à-dire camp en langue tchèque, que l'on donna à cette colline, et de là aussi le nom de Taborites donné à ceux qui s'y étaient réfugiés et plus tard à tous ceux qui se joignirent à eux.

Bientôt les Taborites eurent un chef en la personne d'un noble Bohémien, Jean de Trocznow, surnommé Ziska, ou le Borgne, parce qu'il avait perdu un œil dans une bataille. Il était attaché à la cour, et l'on avait remarqué que depuis la mort de Huss, il était toujours sombre et pensif. Un jour le roi lui en demanda la cause. «Ils ont brûlé Jean Huss», répondit Ziska, «et nous ne l'avons pas encore vengé.» «Je n'y puis rien», dit le roi, «voyez vous-même ce que vous pouvez faire.» Le roi n'avait pas parlé sérieusement, mais Ziska l'entendit autrement et se mit à la tête des Hussites. Il les exhorta à mettre fin à la vie dissolue et à l'orgueil des prêtres de Rome, et à travailler efficacement à la réformation de l'Église.

Le roi Wenceslas, terrifié à la pensée d'une rébellion, ordonna aux bourgeois d'apporter leurs armes à son palais. Ils obéirent, mais non comme il l'attendait, car ils vinrent complètement armés et prêts au combat. «Nous voici», dit Ziska, «contre quels ennemis faut-il marcher?» Le roi était impuissant pour résister, et les Hussites entrèrent dans la ville de Prague et en prirent possession. Le lendemain, comme ils traversaient la ville, ayant à leur tête un prêtre portant le calice (la coupe de communion) en signe qu'ils demandaient la coupe pour tous aussi bien que le pain de la Cène, une pierre partie de l'hôtel de ville devant lequel ils passaient, vint frapper le prêtre. Aussitôt un grand nombre de Hussites brisèrent les portes, pénétrèrent dans la salle où le sénat était en séance, et se saisirent de quelques-uns des sénateurs qu'ils jetèrent par les fenêtres. La guerre avait commencé.

En l'année 1419, le roi Wenceslas mourut. L'empereur Sigismond, son frère, lui succéda comme roi de Bohême. Les Hussites s'adressèrent à lui et à la reine Sophie pour obtenir un compromis qui leur permît d'agir selon leurs consciences; mais Sigismond insulta leurs messagers et jura de régler l'affaire dans le sang. Les Hussites savaient qu'ils n'avaient aucune pitié à attendre de l'homme qui avait violé le sauf-conduit donné à Huss, et ils se préparèrent à se défendre jusqu'à la dernière extrémité. Ziska appela aux armes tous les partisans de Huss, jusqu'au plus faible, capable seulement de jeter une pierre. Était-ce selon Dieu? Nous ne pouvons le penser. Comme nous l'avons fait remarquer, le Seigneur a dit: «Si mon royaume était de ce monde, mes serviteurs auraient combattu, ... mais maintenant mon royaume n'est pas d'ici.» (Jean 18:36.) Le temps viendra où le Seigneur lui-même apparaîtra du ciel pour combattre et balayer de dessus la terre les impies et délivrer son peuple opprimé. (Apocalypse 19:11-21.) En attendant, les croyants ont à souffrir avec patience (Apocalypse 1:9; 14:12), si Dieu permet qu'ils soient persécutés.

Les Hussites se retranchèrent sur le Tabor, dont le sommet est hérissé de rochers, et Ziska en fit une forteresse capable de soutenir les plus rudes assauts. La plupart des Hussites, venus de la campagne, n'étaient d'abord armés que de fléaux, de faux, de fourches et d'autres instruments aratoires, mais ils inspiraient à leurs ennemis une terreur indescriptible. Le nom seul de Ziska jetait l'épouvante dans leurs rangs. L'empereur Sigismond, secondé par Frédéric d'Autriche, ayant rassemblé une armée de 100,000 hommes, à la suite d'une croisade prêchée contre les Hussites, marcha d'abord sur Prague dont il s'empara et où il mit à mort ceux des sectaires qu'il put y trouver. Ensuite il attaqua le Tabor, mais après une lutte longue et acharnée, l'armée allemande fut mise en fuite, laissant son camp aux mains de Ziska. Une nouvelle armée de 150,000 hommes fut envoyée contre lui. Elle ravagea cruel-

lement le pays, brûlant les prisonniers qu'elle faisait, qu'ils fussent Hussites ou non: il suffisait d'être Bohémien pour être déclaré hérétique.

Nous citerons seulement un fait qui montre d'un côté la cruauté des soldats de Sigismond, partisans de Rome, et de l'autre la fermeté de ceux qui, ne prenant point de part au combat, souffraient pour la vérité. Un détachement de l'armée allemande prit par trahison le pasteur d'Arndostewiez, nommé Wenceslas, homme pieux et généralement aimé. On l'amena à l'armée, avec son vicaire, sous prétexte qu'ils étaient Hussites. Ils furent envoyés à l'évêque qui les renvoya au général. Après les avoir accablés de mauvais traitements, on les somma d'abjurer leur hérésie, sous peine d'être brûlés. Wenceslas répondit: «L'Évangile veut que le peuple boive à la coupe du Seigneur. La primitive Église l'a fait, et notre missel¹ le prescrit. Effacez donc l'Écriture; anéantissez l'Évangile...» A ces mots, un soldat le frappa au visage avec son gantelet de fer, si violemment que le sang jaillit. Le lendemain on le conduisit au bûcher avec son vicaire, trois paysans âgés, et quatre enfants de 7 à 11 ans qui avaient confessé leur foi avec une grande fermeté. On les sollicita encore une fois d'avoir pitié d'eux-mêmes et d'abjurer leur erreur afin de sauver leur vie. Wenceslas répondit: «A Dieu ne plaise que nous cédions à vos paroles. Nous sommes prêts à souffrir une telle mort, non pas une fois, mais cent fois, s'il était possible, plutôt que de renier la vérité de l'Évangile, qui est plus claire que le soleil.» On mit le feu au bûcher; Wenceslas prit les enfants dans ses bras, comme un berger porte ses tendres agneaux, les serra contre lui et chanta avec eux un cantique au milieu des flammes. Les enfants furent bientôt étouffés,

1. Livre de messe, renfermant le rituel à suivre, les prières à dire, les portions de l'Écriture à lire et les cérémonies à accomplir aux différents temps de l'année.

et Wenceslas après eux rendit l'esprit, s'étant montré fidèle jusqu'à la mort, et prêt à recevoir la couronne de vie promise par le Seigneur à ses fidèles témoins (Apocalypse 2:10).

Ziska et les Taborites avaient pris l'offensive. Ceux-ci se déclaraient les élus de Dieu et prétendaient que tout leur appartenait, qu'ils avaient le droit de s'emparer des biens de leurs ennemis, qu'ils comparaient aux Moabites et aux Ammonites, et qu'ils pouvaient les mettre à mort. Guerre affreuse où l'on ne faisait pas de quartier! Chose horrible que l'on prît le nom du Seigneur pour justifier de telles choses. Les Taborites vainqueurs parcouraient le pays, brûlant les églises et les monastères, tuant les prêtres et les moines, détruisant tout ce qui portait la marque de l'Église romaine. Un prêtre avait séduit la sœur favorite de Ziska, et il ne pouvait oublier cet outrage. Les Taborites se rendirent ainsi maîtres de toute la Bohême et pénétrèrent même jusqu'en Autriche et en Allemagne.

Le pape Martin V fit prêcher une nouvelle croisade contre eux. Des milliers d'hommes accoururent dans l'espoir de gagner les indulgences promises. Quatre armées commandées par le cardinal Julien, envahirent en même temps la Bohême. Mais la victoire suivait partout Ziska, qui, bien qu'il eût perdu son second œil au siège de la ville de Raby, n'en continuait pas moins à conduire ses soldats avec succès contre leurs ennemis. On ne comprenait pas qu'avec des forces comparativement faibles, les Bohémiens pussent tenir tête à des armées composées de l'élite de l'Allemagne, les battre et les mettre en fuite. «Les Bohémiens ont fait preuve d'une admirable valeur», dit un écrivain papiste; «car l'empereur Sigismond n'a pas pu les réduire, bien qu'il ait mis sous les armes la moitié de l'Europe.» Deux fois le cardinal Julien fut témoin de la terreur qui saisissait même les princes et les généraux les plus braves, lorsqu'ils voyaient les Bohémiens s'approcher, bien qu'en beaucoup plus petit nombre que leurs troupes. Une fois, dès qu'ils parurent, les croisés, pris d'une frayeur panique, jetèrent leurs armes

et s'enfuirent. En vain Julien, le crucifix à la main, voulut-il les arrêter, les suppliant de faire volte-face. Lui-même fut entraîné dans la déroute et obligé de fuir sous le costume d'un simple soldat. Son chapeau et ses vêtements de cardinal, ainsi que la bulle du pape, tombèrent entre les mains des vainqueurs. Julien, les yeux baignés de larmes, s'écria: «Ah! ce ne sont pas les ennemis, mais nos péchés, qui nous font fuir ainsi.» Le concile de Bâle lui-même reconnut que la défaite des troupes impériales était l'effet d'un jugement de Dieu. Mais, comme nous l'avons déjà fait remarquer, rien ne justifie les Hussites du fait d'avoir pris les armes pour se défendre ou pour soutenir leurs droits, même sous le prétexte de maintenir la vérité. «Les armes de notre guerre ne sont pas charnelles», dit l'apôtre Paul (2 Corinthiens 10:4). Dieu appelle les siens à souffrir patiemment la persécution, en se remettant à Celui qui juge justement, comme l'a fait Christ, notre divin Modèle (1 Pierre 2:21-23). Le temps viendra où Dieu lui-même vengera le sang de ses fidèles témoins (Apocalypse 6:10). Le résultat final de cette terrible guerre montre bien qu'elle ne pouvait être approuvée de Dieu. Mais Dieu tiendra compte de ceux qui comme Huss, Jérôme et d'autres, ont donné leur vie en témoignage à la vérité, au lieu de verser le sang de leurs adversaires.

L'empereur Sigismond voyant ses armées toujours battues par Ziska, finit par l'agréer comme viceroy de Bohême, avec un pouvoir absolu sur ce royaume. Ziska allait lui prêter serment lorsqu'il mourut de la peste en 1424. Deux frères, Procope le grand et Procope le petit, prirent le commandement des Hussites, et n'eurent au commencement pas moins de succès que Ziska. Mais des dissensions se manifestèrent parmi les Hussites. Les uns, que l'on nomma Calixtins, du mot *calix*, coupe, ne demandaient que l'usage de la coupe de la Cène pour tout le peuple et la liberté de lire les Écritures. Les autres, auxquels on conserva le nom de Taborites, allaient plus loin. Ils tenaient à tous les enseignements de

Huss et réclamaient une entière réforme de l'Église. Ils en appelaient aux Écritures, rejetaient les ordres monastiques, la messe, le purgatoire, la confession, l'invocation des saints, le culte des reliques, le mérite des œuvres, etc. Rome profita habilement de ces dissentiments. Le concile de Bâle, tenu de 1431 à 1433, accorda, sous l'influence de Rokyzan, qui était un chef calixtin, l'usage de la coupe aux Hussites. Quatre articles nommés les *compactata* furent acceptés de part et d'autre. C'étaient: 1° la Cène sous les deux espèces; 2° la libre prédication de la parole de Dieu par des ecclésiastiques régulièrement nommés; 3° l'administration, mais non la possession, des biens de l'église par le clergé; 4° l'établissement d'une discipline rigoureuse tant pour les ecclésiastiques que pour le troupeau. Les Calixtins se montrèrent satisfaits, et un grand nombre d'entre eux abandonnèrent l'armée des Procope. Ainsi affaiblie, elle perdit une bataille contre les troupes de l'empereur, et ses deux chefs furent tués. Sigismond put rentrer à Prague et chercha à rétablir la paix en faisant des promesses aux Hussites. Mais il recommença bientôt à les persécuter, à les priver de leurs églises, et l'on pouvait craindre de nouveaux troubles, lorsqu'il mourut en 1437.

L'UNITÉ DES FRÈRES

Un certain nombre des Taborites, qui n'avaient pas accepté les *compactata* restèrent en armes. Après de longues luttes, ils furent vaincus par le roi Podiebrad qui s'empara de leur forteresse en 1453 et la détruisit. La plupart périrent misérablement; le reste se joignit à ceux qui n'avaient plus voulu prendre les armes, comprenant que c'est par la foi, la prière, la patience et les bonnes œuvres, qu'il faut combattre. Ceux-ci étaient maintenant persécutés par les Calixtins aussi bien que par les catholiques. Mais les Calixtins se virent bientôt enlever ce qui leur avait été accordé, de sorte qu'un certain nombre d'entre eux revinrent vers leurs frères.

En 1436, Rokyzan fut élu archevêque de Prague. Il avait été un des principaux Calixtins et, comme nous l'avons dit, c'est grâce à lui que les *compactata* avaient été obtenus. Une fois nommé archevêque, il chercha à persuader aux Calixtins d'abandonner l'usage de la coupe, bien que restant toujours lui-même plus ou moins hostile à la papauté. Cependant à la fin, comme nous le verrons, il se déclara tout à fait contre les Taborites. On voit en lui le triste exemple d'un apostat, au moins ses actes tendent à le montrer tel. Il avait été persuadé de la vérité des doctrines que maintenaient les Hussites, au point qu'il exhortait les vrais fidèles à se réunir en particulier, et qu'il les aidait en leur fournissant des livres. «Je sais que vos sentiments sont selon la vérité», leur disait-il; mais si je soutenais votre cause, j'encourrais le même opprobre que vous.» Ainsi il reconnaissait ouvertement qu'il n'estimait pas «l'opprobre de Christ comme un plus grand trésor» que sa place d'archevêque. Il était bien loin de ressembler à Moïse qui choisissait d'être affligé avec le peuple de Dieu (Hébreux 11:25-26). Quelle leçon pour nous! Le Seigneur a dit: «Quiconque ne porte pas sa croix, et ne vient pas après moi, ne peut être

mon disciple.» (Luc 14:27.) Il demande qu'on le confesse sans crainte devant les hommes, si l'on veut être reconnu de Lui (Matthieu 10:32).

Cependant Rokyzan obtint des États de Bohême que les Taborites pussent se retirer à Lititz sur les frontières de la Moravie et de la Bohême, pour y fonder une colonie où ils célébreraient leur propre culte et exerceraient leur propre discipline d'église. C'est en 1451 qu'eut lieu le premier exode des Taborites en Moravie. Beaucoup de bourgeois de Prague, et parmi eux des nobles et des savants, et aussi un certain nombre de Calixtins, se joignirent aux pèlerins. En Bohême même, le roi Georges Podiebrad accorda aux Hussites le libre exercice de leur culte. Ils jouirent en paix de cette liberté durant trois années.

Jusqu'alors les frères de Bohême n'avaient pas cru devoir se séparer officiellement de l'Église de Rome, dont ils condamnaient cependant les abus, les superstitions et les erreurs. Ils espéraient toujours une réforme de l'Église, mais cette réforme n'arrivait pas. Que devaient-ils faire? Ils avaient sollicité Rokyzan de rompre avec ce qu'il savait être contraire à la foi et de se séparer de celui que lui-même avait nommé l'Antichrist, mais il refusa, «aimant la gloire qui vient des hommes plutôt que la gloire de Dieu», comme ces chefs des Juifs qui avaient cru en Jésus, mais qui ne le confessaient pas, de peur d'être exclus de la synagogue (Jean 12:42-43). Ce qui portait les frères à s'adresser ainsi à l'archevêque, c'est qu'ils pensaient que quelque doué de Dieu que soit un homme pour édifier ou évangéliser, il ne pouvait être un ministre du Seigneur, prêcher, baptiser et donner la cène, que s'il était régulièrement ordonné, c'est-à-dire consacré au ministère par un autre ou d'autres déjà consacrés, et cela en remontant par succession régulière jusqu'aux apôtres; c'est ce que l'on nomme la succession apostolique. Or nous ne trouvons rien de semblable dans l'Écriture. C'est le Seigneur Jésus qui donne

à son Église les évangélistes, les pasteurs et les docteurs pour l'œuvre du ministère et l'édification des chrétiens (Éphésiens 4:11-12); mais nulle part la parole de Dieu ne dit que d'autres hommes doivent les consacrer. C'est le Seigneur qui les appelle, et ils vont où il les envoie. Paul ne fut pas consacré par les autres apôtres, et il ne consacra personne pour lui succéder quand il ne serait plus là. Quand il parle aux anciens de l'assemblée d'Éphèse des dangers qui menaceraient l'Église après son départ, il ne leur dit pas d'avoir soin d'établir d'autres anciens et de les consacrer pour veiller après eux sur l'Église; il se contente de les recommander à Dieu et à la parole de sa grâce (Actes 20:28-32).

Qu'auraient dû faire les frères de Bohême? S'attendre simplement à Dieu qui leur aurait donné des hommes capables de les diriger et de les édifier, sans qu'ils eussent besoin de les faire consacrer, par des ministres déjà ordonnés. Mais ils étaient encore des chrétiens faibles, non quant à la foi, mais quant aux lumières, et ils crurent devoir s'organiser en Église et avoir des conducteurs établis par les hommes. Ils furent encouragés dans leur pensée par Martin Lupatius, collègue de Rokyzan. Celui-ci, comme nous l'avons déjà dit, avait rejeté ces projets. Lupatius les engagea à établir entre eux de l'ordre et un gouvernement régulier, en prenant pour modèle, disait-il, la primitive Église quant à la doctrine et à la discipline, et à tirer d'eux-mêmes des ministres auxquels on chercherait plus tard à donner une ordination régulière.

Les frères, avant de prendre cette résolution, se rassemblèrent pour prier le Seigneur, Lui demandant si c'était sa volonté de se séparer de l'Église de Rome pour former une Église selon son cœur. Leur pensée à cet égard n'était pas juste. Se rassembler autour de Jésus selon sa promesse d'être au milieu des deux ou trois réunis en son nom (Matthieu 18:20), aurait été conforme à l'Écriture, car l'homme ne peut pas former une Église. L'Église ou l'Assemblée, dont Christ dit qu'il la bâtirait (Mat-

thieu 16:18), existe depuis la Pentecôte, lorsque le Saint Esprit descendit sur les disciples rassemblés (Actes 2:1-4). Quant à sa forme extérieure, elle est en ruines et rien ne peut la rétablir dans son état primitif, mais ce que Christ bâtit demeure, et Satan ne peut y toucher. Les frères de Bohême, ces fidèles chrétiens, qui faisaient partie de la vraie Église, avaient bien raison de se séparer de Rome, qui usurpe faussement le nom d'Église, mais ils se trompaient en voulant former une Église. Quoiqu'il en soit, ils crurent voir la volonté de Dieu, et en toute sincérité, selon la lumière qu'ils avaient, ils élurent trois anciens provisoires. L'un d'eux était Grégoire de Razerherz, neveu de Rokyzan, homme d'une grande piété, de beaucoup de sagesse et de dévouement, et versé dans la connaissance des choses divines. Cela se passait en 1457, et c'est alors que les frères prirent le nom d'Unité des frères, ou de frères de l'Unité.

Nous avons dit qu'ils jouirent de quelques années de paix. Le zèle missionnaire, qui a toujours caractérisé les frères de Bohême, se manifesta dès lors. Leur nombre s'accrut; par la prédication de l'Évangile, beaucoup d'âmes furent converties et en plusieurs parties du pays se formèrent des communautés plus ou moins nombreuses. Grégoire déploya dans ce but une grande activité. Ils choisirent des inspecteurs pour les surveiller, et assemblèrent des synodes généraux afin d'examiner de quelle manière ils pourraient conformer plus exactement leur doctrine, leur culte, leur discipline et leur vie à la parole de Dieu. Quelle différence avec les temps précédents où la guerre ravageait leur pays! Maintenant ils avaient pris leur vraie position comme chrétiens: «Vivant en paix avec tous les hommes», et «ne se vengeant pas eux-mêmes» (Romains 12:18-19).

Mais leur prospérité et surtout le fait de s'être séparé de Rome et d'avoir constitué leur Église, souleva de nouveau la haine et l'inimitié des prêtres de Rome auxquels se joignirent les Calixtins. Ils

répandirent contre eux de fausses accusations. On prétendait que les frères voulaient susciter une nouvelle guerre et que c'était dans ce but qu'ils rassemblaient de grandes multitudes. Le roi crut à ces insinuations des prêtres, et Rokyzan lui-même, craignant de perdre sa charge, se tourna contre ceux dont il connaissait cependant la fidélité, et il incita le roi à sévir contre eux. La persécution fut terrible et s'étendit partout en Bohême et en Moravie. Mais les successeurs des anciens Hussites résolurent de ne faire aucun usage des armes charnelles pour se défendre. Le courage invincible qu'avaient déployé leurs prédécesseurs sur les champs de bataille, ils le montrèrent en supportant patiemment les souffrances pour l'amour de Christ. Sous les plus grandes épreuves ils restèrent fermes dans leur foi. On les accusait d'être des sujets insoumis, et on prenait leurs biens, on les chassait de leurs demeures au cœur de l'hiver, et on les obligeait de passer les nuits dehors. Plusieurs moururent ainsi de faim et de froid. Toutes les prisons de Bohême, et surtout celles de Prague, regorgeaient de frères. Les prisonniers étaient cruellement tourmentés. Plusieurs furent brûlés vifs; d'autres torturés jusqu'à la mort. On les écartelait, on les suspendait avec d'énormes poids attachés aux pieds, et on les laissait expirer ainsi. A d'autres on coupait les mains et les pieds. Les persécuteurs païens des premiers siècles se montrèrent moins cruels contre les chrétiens que les prêtres et les sectateurs de cette Église de Rome qui se dit la seule vraie Église.

Les anciens, durant ces persécutions, remplissaient fidèlement leur devoir. Ils visitaient les frères, au péril de leur vie, les exhortaient à la patience, et les fortifiaient dans la foi. Ainsi, en 1461, Grégoire était allé à Prague pour y vaquer à son périlleux ministère. Il avait convoqué les frères dans une maison pour y célébrer la Cène avec eux. Un juge, qui les favorisait secrètement, les fit avertir qu'on était sur leurs traces, et qu'ils feraient bien de s'enfuir. Grégoire, pensant que les chrétiens ne doivent pas

sans nécessité s'exposer au péril, leur conseilla de se séparer. Mais les autres dirent: «Non; celui qui a la foi ne doit pas fuir. Restons tranquilles et attendons.» Quelques jeunes étudiants qui se trouvaient là, disaient que pour eux la torture était un déjeuner et le bûcher un dîner. Ils furent arrêtés. Le juge se présenta et leur cria depuis la porte ces paroles étranges dans sa bouche: «Il est écrit que tous ceux qui veulent vivre selon la piété, souffriront la persécution. Suivez-moi donc en prison, par l'ordre de l'autorité.» Sur le point d'être mis à la torture, presque tous ceux qui s'étaient vantés de braver la mort, renièrent leur foi. Grégoire, que l'on nommait le patriarche des frères, ne se laissa pas effrayer. Il fut si cruellement torturé qu'il tomba en défaillance et qu'on le crut mort. On en porta la nouvelle à l'archevêque qui accourut aussitôt à la prison, et, fondant en larmes, il s'écria: «Ah! mon cher Grégoire, plutôt à Dieu que je fusse à ta place!» Beau souhait, mais qui, dans la bouche de Rokyzan, ressemblait à la parole de Balaam: «Que mon âme meure de la mort des hommes droits, et que ma fin soit comme la leur» (Nombres 23:10). Grégoire reprit ses sens et obtint la liberté, à la demande de l'archevêque. Il vécut jusqu'en 1474, s'occupant toujours de l'œuvre du Seigneur.

Les frères avaient cru, d'après les paroles de Rokyzan devant son neveu, qu'ils pourraient encore espérer de lui qu'il procéderait à une réforme de l'Église, mais il persista dans son refus; alors ils rompirent tout à fait avec lui, et lui dirent: «Tu es du monde, tu périras avec le monde.» Il fut tellement irrité qu'il sollicita du roi de nouveaux ordres de persécution contre les frères, et resta leur plus cruel ennemi. Il mourut dans le désespoir en 1471, quinze jours avant le roi Podiebrad.

La mort de celui-ci apporta quelque adoucissement à la persécution, sans cependant qu'elle cessât entièrement. L'évêque de Breslau fit observer que l'effusion du sang des hérétiques ne faisait que les multiplier. On procéda donc contre eux d'une autre manière. On se contenta de rechercher partout les

frères et de les chasser de leurs demeures. Ils se virent forcés de chercher une retraite dans les montagnes et les vastes forêts de la Bohême, et de demeurer dans les cavernes des rochers, comme ceux dont parle l'apôtre: «Affligés, maltraités, errant dans les déserts et les montagnes, et les cavernes et les trous de la terre» (Hébreux 11:38). Là, ils menaient une vie de misère et de privations. Ils ne faisaient du feu que la nuit, pour que la fumée ne trahît pas leurs retraites. Là, ils lisaient la Bible et priaient. En temps de neige, lorsqu'ils devaient sortir pour chercher de la nourriture, ils avaient soin de marcher à la file, et le dernier traînait après lui une grosse branche d'arbre afin d'effacer l'empreinte de leurs pas. Malgré cela, leur courage ne défailloit pas. Ils se réjouissaient d'avoir le privilège de souffrir pour Christ, se consolait mutuellement, et s'édifiaient sur leur très sainte foi (Jude 20).

Et c'est pourtant durant ce temps de souffrance, voyant qu'il n'y avait plus à espérer une réforme générale de l'Église, que les frères songèrent à réaliser leur pensée de former une Église, en prenant toutes les mesures nécessaires pour maintenir la doctrine du salut et une saine discipline. Les anciens qu'ils avaient élus provisoirement, convoquèrent dans ce but un synode des principaux des frères. Ils se rassemblèrent, dans l'année 1467, au nombre de soixante-dix prêtres, nobles, savants, bourgeois et agriculteurs. Pour savoir lesquels seraient définitivement nommés, on résolut de s'en remettre au sort, comme avaient fait les apôtres pour élire Matthias (Actes 1:24-26). Après une prière de Grégoire, le sort désigna trois nouveaux anciens que l'assemblée accepta avec joie et actions de grâces comme étant donnés par le Seigneur lui-même. Il fallait pourvoir à leur ordination. Or cela ne pouvait se faire que par un évêque régulièrement consacré comme tel. Il n'y en avait pas parmi eux; alors ils s'adressèrent à Étienne, dernier évêque des Vaudois réfugiés en Autriche, et qui souffrit plus tard le martyre. Les frères envoyèrent vers lui trois de leurs prêtres qu'Étienne consacra évêques. Ceux-ci à leur tour

consacrèrent les trois anciens qui avaient été élus, et ordonnèrent un de ceux-là comme quatrième évêque. Ainsi s'établirent des liens entre les frères et les Vaudois. Ceux-ci, plus tard persécutés, se joignirent aux frères. Nous voyons l'importance que les frères de Bohême attachaient à l'ordination et à la succession épiscopale. Nous avons fait remarquer que, bien qu'ils cherchassent à suivre l'Écriture, ils s'en écartaient sur ce point.

Leur zèle d'ailleurs pour répandre la vérité restait toujours très grand. Dans un intervalle de paix, vers l'an 1490, ils entreprirent et publièrent une traduction des Saintes Écritures en langue bohême. Cette traduction eut en peu de temps plusieurs éditions et se répandit largement. L'imprimerie, nouvellement inventée, y contribua beaucoup, Dieu, qui conduit toutes choses, la fit arriver au temps propre pour mettre sa Parole à la portée d'un grand nombre. Ainsi ce petit peuple intéressant et vraiment pieux fit beaucoup pour préparer le chemin à des hommes tels que Luther, Zwingli et Calvin.

Ladislas II, originaire de Pologne, succéda à Podiebrad. Sous son règne, les frères de l'Unité jouirent en général de la paix. Cependant, au commencement de son règne, leurs ennemis s'efforcèrent de pousser lui et le peuple à les persécuter. Pour cela, ils soudoyèrent un homme qui prétendait avoir été un ministre des frères. Poussé par sa conscience, disait-il, il les avait quittés pour rentrer dans la vraie Église, celle de Rome, et maintenant il voulait faire connaître les iniquités qui se pratiquaient chez les frères. Il disait qu'ils prostituaient le baptême et la Cène, et qu'ils se livraient dans leurs réunions à toutes sortes d'impuretés; qu'ils pratiquaient la sorcellerie et tuaient les gens pour s'emparer de leur argent et s'enrichir ainsi. C'était à peu près ce dont les païens accusaient faussement les chrétiens des

premiers temps. Les prêtres de Rome firent voyager cet homme en divers endroits; on le faisait monter en chaire et là, devant les auditeurs, il débitait des mensonges que l'on répandait aussi au loin par des écrits. Les prêtres pensaient exciter ainsi le peuple contre les frères et forcer le roi à sévir contre eux. Cette fraude produisit d'abord un effet terrible. Mais le méchant fait une œuvre qui le trompe. Tout d'un coup, fatigué d'être promené de lieu en lieu, cet homme finit par avouer qu'il s'était laissé gagner par de l'argent et qu'il ne connaissait pas du tout les frères. Quelques personnes aussi qui désiraient connaître la vérité, avaient visité secrètement leurs réunions, et ayant trouvé tout le contraire des bruits qu'on avait répandus, s'étaient jointes à eux.

À cette époque, les frères se sentant si grandement isolés, résolurent de chercher à découvrir si, en d'autres contrées, il y avait des chrétiens qui non seulement confessaient Jésus de bouche, mais qui s'efforçaient de le servir, se tenant attachés aux pures doctrines de la parole de Dieu et rejetant l'autorité du pape qu'ils regardaient comme l'Antichrist. Ils auraient aimé, s'il se trouvait de tels fidèles, entrer en relations fraternelles avec eux, afin qu'ils leur fussent utiles à eux-mêmes par leurs enseignements et leur exemple. Dans ce but ils envoyèrent en 1474, de différents côtés, des hommes éprouvés. Quelques nobles se chargèrent des frais et obtinrent du roi des sauf-conduits. Les délégués visitèrent, l'un la Grèce et l'Italie, l'autre la Russie et les provinces avoisinantes, un troisième, accompagné d'un interprète juif, parcourut la Palestine et l'Égypte, un quatrième visita la Thrace. Mais de retour dans leur pays, ils déclarèrent qu'ils n'avaient pas trouvé ce qu'ils cherchaient, et que partout ils avaient vu les chrétiens s'abandonner à toute espèce de péchés. En 1486, un synode fut convoqué afin de délibérer sur ce qu'il y avait à faire pour ne pas encourir le reproche de s'être séparés de l'Église. Il fut résolu qu'en quelque lieu et à quelque époque que Dieu susciterait des docteurs et des réformateurs pieux, ils

se joindraient à eux. Mais comme, à leur connaissance, de tels hommes n'avaient point encore paru, ils envoyèrent de nouveau, trois ans plus tard, des hommes dévoués en France et en Italie pour chercher si dans ces contrées il y aurait des églises fidèles. Mais là encore, ils constatèrent avec douleur que la plupart de ceux qui portaient le nom de chrétiens, s'étaient détournés des enseignements de la parole de Dieu, soit quant à la doctrine, soit quant à la conduite. Ils trouvèrent cependant quelques âmes qui confessaient le Seigneur, malgré les périls que leur fidélité leur faisait courir. Ils s'entretenaient avec elles de la foi qui leur était commune et les encourageaient à persévérer dans la voie du salut. C'est en France parmi les Vaudois qu'ils rencontrèrent ces fidèles qui les accueillirent avec une grande affection. Mais ils furent aussi témoins des persécutions que ces frères avaient à souffrir. En Italie, ils virent le supplice de Jérôme Savonarole qui fut brûlé vif à Florence, et que l'on peut considérer comme l'un des précurseurs de la Réformation. Mais ce fut surtout à Rome qu'ils virent à quel point de corruption l'Église de Rome était descendue. C'était Alexandre VI qui occupait alors le trône pontifical, et ce pape avait été dès sa jeunesse un des hommes les plus corrompus que l'on pût rencontrer. On a dit de lui qu'il foula aux pieds toutes les lois divines et humaines. Nous comprenons quelle impression dut faire sur les deux envoyés des frères la vue de ces iniquités commises par celui qui s'appelait le vicaire de Jésus Christ et le chef de l'Église. De retour dans leur patrie, ils rapportèrent aux frères ce qu'ils avaient vu, et ceux-ci furent convaincus qu'ils n'avaient autre chose à faire pour le moment qu'à prier ardemment pour la chrétienté et à supporter avec patience et courage les épreuves qu'il plairait à Dieu de leur dispenser.

Cependant, durant la période de paix dont ils jouirent, l'église de l'Unité des frères s'accrut d'une manière remarquable. Plusieurs gentilshommes se joignirent à eux et ouvrirent sur leurs terres des

maisons de prières. Il y avait déjà, en 1500 environ, deux cents communautés de frères de Bohême. Mais l'ennemi ne sommeillait pas. Le clergé romain chercha à engager le roi Ladislas à les priver de leur liberté. Un édit de persécution bientôt révoqué, il est vrai, fut rendu, mais la diète¹ décida d'extirper entièrement l'hérésie. Les évêques persuadèrent à la reine que l'enfant qu'elle était sur le point de mettre au monde, ne vivrait pas, si elle ne s'efforçait pas de tout son pouvoir à entraîner le roi dans cette voie de persécution. Le roi, n'ayant pas le courage de lui refuser, pria le Seigneur de renverser ces projets. Les ennemis des frères triomphaient, mais, en dépit de la prédiction des évêques, ce fut la reine qui, en mettant l'enfant au monde, mourut, et l'exécution de l'édit fut arrêtée.

La protection de Dieu envers les frères se montra à cette époque d'une manière bien visible en diverses occasions. En 1510, les intrigues de leurs ennemis avaient réussi à faire enregistrer par la diète l'édit de persécution dont nous avons parlé. Le grand chancelier Colowrat, qui s'était montré le plus acharné contre les frères, retournant chez lui au sortir de la diète, s'arrêta chez le baron de Col-ditsch. Là il raconta un jour à table d'un air satisfait les plans de persécution formés contre les Picards, surnom que l'on donnait aux frères. Puis se tournant vers son domestique qui était un de ces frères, il lui dit: «Eh bien, Simon, qu'en dis-tu? Les voilà tous d'accord pour vous détruire.» — «Oh!» répondit Simon, «il y a quelqu'un qui n'y a pas encore consenti, et sans lequel on ne fera absolument rien.» — «Qui oserait s'opposer à tous les États du royaume?» dit le chancelier avec colère. «Ce ne peut être qu'un traître à la patrie, un scélérat digne du même sort que les Picards.» Et frappant du poing sur la table avec violence: «Puissé-je ne jamais me lever d'ici sain et sauf», ajouta-t-il avec imprécation, «si

1. Diète, assemblée où l'on traite des affaires publiques.

on laisse en vie un seul de ces Picards!» — «C'est là-haut qu'est Celui qui saura bien empêcher l'exécution de vos desseins, s'il le juge bon», répondit Simon avec courage en élevant sa main vers le ciel, — «Coquin», reprit le chancelier encore plus furieux, «tu en feras bientôt l'expérience.» Après ces mots, il voulut se lever de table pour se rendre à son château, mais une douleur subite le força de se rasseoir. Son pied se couvrit de pustules et l'inflammation fit bientôt de tels progrès que tous les moyens employés ne purent l'arrêter. Le chancelier en mourut au bout de quelques semaines.

Plusieurs autres cas de morts soudaines et terribles des principaux ennemis des frères produisirent une grande sensation et donnèrent lieu à ce proverbe: «Quiconque est rassasié de la vie, n'a qu'à chercher querelle aux Picards: il n'aura pas plus d'un an à vivre.»

L'UNITÉ DES FRÈRES A L'ÉPOQUE DE LA RÉFORMATION

Nous avons vu comment les frères de Bohême avaient cherché des chrétiens animés des mêmes sentiments qu'eux. Quelle ne fut pas leur joie en apprenant qu'en Allemagne Dieu avait suscité un puissant champion de la vérité, le réformateur Luther, dont les doctrines s'accordaient avec celles de Huss, et qui dévoilait et combattait les abus et les superstitions de Rome, ainsi que le pouvoir papal. En 1519, quelques prêtres calixtins avaient écrit à Luther pour lui déclarer qu'ils reconnaissaient que sa doctrine était conforme à l'Évangile et pour l'exhorter à persévérer dans la foi. Luther qui, à cette époque, avait déjà combattu les indulgences, les encouragea à s'affermir dans ce qu'ils connaissaient de la vérité, et les avertit de ne pas se laisser entraîner dans l'Église romaine par des concessions ou par des espérances illusoire, car, en le faisant, ils se rendraient coupables de la mort de Huss et de Jérôme de Prague.

Dès que les frères de Bohême eurent appris le témoignage que Luther rendait à la vérité, ils lui envoyèrent, en 1522, deux députés pour le féliciter de l'œuvre que le Seigneur lui avait confiée, et l'assurèrent du concours de leurs prières. Ils lui donnèrent en même temps connaissance de leur doctrine et de leur constitution. Luther les reçut avec affection, et témoigna que cette visite l'avait encouragé. Les frères auraient voulu que Luther introduisît dans les églises d'Allemagne un ordre et une discipline analogues à ce qu'ils avaient chez eux, et ils insistèrent à plusieurs reprises auprès de lui sur ce sujet. Mais Luther ne pensait pas que le moment fût encore venu. Cependant il tendit la main d'association aux envoyés des frères et leur dit: «Soyez les apôtres des Bohémiens; mes compagnons et moi, nous désirons être ceux de nos compatriotes. Travaillez toujours à l'avancement de la vérité de l'Évangile dans votre pays, suivant que les circonstances vous le permettront; nous y travaillerons de notre

côté, selon les forces que le Seigneur nous donnera, et priez pour nous.» Luther leur rendit aussi le témoignage que depuis le temps des apôtres aucune communauté chrétienne ne s'était autant rapprochée des églises apostoliques que la leur. Il disait encore: «Bien que ces frères ne nous surpassent pas en pureté de doctrine, ils nous sont supérieurs à l'égard de la discipline.»

D'autres réformateurs rendirent aux frères le même témoignage. Un pasteur protestant qui écrivait vers le milieu du XVI^e siècle, parle ainsi d'eux: «On trouve en Bohême une classe de gens connus sous le nom de Frères, de Picards ou de Vaudois. Ils s'interdisent tout excès de table et toute danse, ainsi que les jeux de cartes et de dés. Ceux qui enfreignent leurs règlements sont exclus de la communauté, après avoir été avertis une ou deux fois, et ils ne peuvent y rentrer qu'après avoir donné des marques certaines et publiques de leur repentance. Dans les jours ouvriers, on ne voit point de fainéants parmi eux; le dimanche ils s'assemblent pour s'édifier par la parole de Dieu. Plusieurs d'entre eux connaissent les Écritures mieux que beaucoup d'ecclésiastiques. Ils ont des personnes établies pour visiter les malades, les consoler, et les soigner.» Et l'écrivain ajoute: «Voyons-nous pareilles choses parmi nous?» C'est un beau témoignage, mais il faut nous souvenir que les œuvres, quelles qu'elles soient, doivent provenir, non de règlements auxquels on est dans l'obligation de se soumettre, mais de la vie de Christ en nous. L'apôtre dit des chrétiens, sauvés par grâce, par la foi: «Nous sommes son ouvrage, ayant été créés dans le Christ Jésus pour les bonnes œuvres que Dieu a préparées à l'avance, afin que nous marchions en elles» (Éphésiens 2:10). Nous ne voulons cependant pas dire qu'une discipline ne soit pas nécessaire dans l'Église, ni qu'il n'y eût chez les frères une vraie piété, une œuvre de Dieu dans leurs âmes. Leur constance dans les persécutions le prouve.

Elles n'étaient pas encore terminées pour eux. En 1547, l'empereur d'Allemagne, Charles-Quint, et son frère Ferdinand, roi de Bohême, s'étaient armés contre les protestants. La nation bohémienne refusa de faire cause commune avec eux contre l'électeur de Saxe, protecteur de la Réforme. On imputa ce refus aux frères, que l'on accusa d'avoir voulu mettre sur le trône de Bohême l'électeur de Saxe. Ce fut leurs rapports avec Luther qui donnèrent naissance à ces accusations. Le roi Ferdinand fit donc arrêter les principaux d'entre les frères qui furent emprisonnés, ou exilés, ou privés de leurs biens. Quelques-uns furent torturés pour obtenir d'eux l'aveu de prétendus complots. Jean Augusta, le premier des anciens des frères, fut mis trois fois à la torture, battu de verges à plusieurs reprises et réduit comme nourriture à des portions de pain et d'eau à peine suffisantes pour entretenir sa vie. Comme on ne put lui faire avouer des crimes qu'il n'avait pas commis, il fut retenu dans les prisons durant seize ans, jusqu'à la mort de Ferdinand. Sa fermeté chrétienne, sa patience, sa piété, jointes aux prières ferventes qu'il adressait au Seigneur, agirent de telle sorte sur ses bourreaux qu'ils se convertirent à la vérité.

Un autre ancien, nommé Georges Israël, montra le même dévouement. On exigeait une rançon de mille florins pour sa liberté. Comme il ne les avait pas, ses amis et des frères offrirent de la payer pour lui. Il refusa, disant: «C'est assez pour moi d'avoir été une fois racheté et pleinement affranchi par le sang de mon Sauveur; je n'ai pas besoin d'être racheté une seconde fois par argent ou par or. Gardez votre argent, il pourra vous être utile dans l'exil dont vous êtes menacés.» Il réussit plus tard, par le secours de Dieu, à s'échapper de prison. Il en sortit en plein jour, à la vue de ses gardiens, sous le costume d'un écrivain, la plume à l'oreille, du papier et un encrier à la main. Il put franchir tous les obs-

tacles et se rendit en Pologne, où, comme nous allons le voir, des frères chassés par la persécution s'étaient rendus.

Un autre exemple de délivrance extraordinaire est celui du diacre Bosang. Mis en prison, il pria Dieu ardemment de lui rendre la liberté. S'étant endormi, il vit en songe un vieillard vénérable qui lui montrait un clou planté dans le mur de la prison. S'étant éveillé, il trouva en effet le clou et s'en servit pour agrandir l'ouverture de la fenêtre de manière à ce que son corps pût y passer. Fatigué par son travail, il se rendormit, mais un songe l'avertit de nouveau qu'il était temps de fuir. Il se laissa glisser dans le fossé, trouva les portes du jardin du château ouvertes, ainsi que le songe le lui avait dit, et alla se cacher dans une boutique vide. Mais de nouveau il succomba au sommeil, et fut réveillé par la même voix qui lui dit: «Pourquoi t'arrêtes-tu ici? Ne sais-tu pas qu'on te poursuit?» Il se hâta de sortir de la ville et se réfugia en Prusse, où il mourut en 1551.

Le même édit qui avait frappé les principaux des frères, fit fermer leurs lieux de réunion, et l'on arrêta ou dispersa tous leurs pasteurs, qui ne purent rester dans le pays que secrètement, et furent réduits à se glisser de nuit auprès de leurs frères pour leur donner les soins de leur ministère. Quant au peuple, on lui donna le choix ou de rentrer dans l'église romaine, ou de se joindre aux Calixtins, ou d'évacuer le pays dans l'espace de six semaines. Un grand nombre se laissèrent intimider et se joignirent aux Calixtins; mais la plupart se retirèrent en Pologne en 1548. Le petit nombre de ceux qui ne sortirent pas du pays, resta caché ou se dispersa.

Nous ne nous étendrons pas longuement sur ce qui concerne les frères qui émigrèrent en Pologne d'où, d'ailleurs, sous l'influence de l'évêque papiste de Posen, un édit fut bientôt rendu par le roi Sigismond-Auguste, qu'ils eussent à évacuer immédiatement le pays.

Ils se retirèrent en Prusse, où ils furent accueillis avec bonté par le duc Albert. Leur court séjour en Pologne ne fut cependant pas sans fruit. L'Évangile y fut reçu par quelques personnes de la noblesse et de la bourgeoisie, et de temps à autre, un des pasteurs d'entre les frères établis en Prusse venait visiter les nouveaux convertis.

Une des conversions remarquables de ce temps-là fut celle du comte d'Ostrog. Il fut gagné au Seigneur à l'heure même où il se rendait dans l'assemblée avec un fouet pour en faire sortir sa femme. Une fois touché par la grâce, il fut un homme plein de zèle et d'ardeur pour la vérité. Il demanda aux frères de Prusse un prédicateur pour ses domaines, et on lui envoya, en 1551, Georges Israël. Celui-ci revint donc en Pologne et, dans l'espace de six ans, il rassembla vingt communautés de frères. D'autres travaillèrent à la même œuvre, de sorte que, dans cet espace de temps, le nombre des assemblées s'éleva à près de quarante.

Mais la haine des ennemis de la vérité ne permettait pas à Georges Israël de prêcher autrement que dans des réunions secrètes. Les frères plaçaient devant les maisons des hommes de confiance qui en interdisaient l'entrée aux personnes inconnues ou suspectes. Afin d'empêcher que la voix du prédicateur ou les chants de l'assemblée fussent entendus dans la rue, on garnissait les fenêtres de coussins de lit. L'évêque de Posen ayant été informé de ces assemblées, apostata une quarantaine de mauvais sujets, et leur donna ordre de saisir et de lui livrer Georges Israël. Celui-ci, cependant, ne s'enfuit, ni

ne se cacha. Il continua d'aller et de venir dans la ville, se remettant à la protection du Seigneur, sans négliger pourtant les moyens que la raison et la prudence lui suggéraient. Il changeait souvent de costume, tantôt vêtu en gentilhomme, tantôt comme un voiturier, un cuisinier ou un manœuvre. En allant visiter les frères, il rencontrait souvent des hommes chargés de l'arrêter, mais le Seigneur ne permit pas que jamais ils le reconnussent.

Les tentatives faites pour réunir les frères aux églises protestantes, luthériennes et réformées, appartenant à l'histoire de la Réformation, nous n'en parlerons pas.

Les frères, en Bohême et en Moravie, retrouvèrent quelque repos sous le gouvernement doux et paisible de l'empereur Maximilien II. Dès 1564, ils obtinrent de lui la liberté de rouvrir leurs lieux de réunions et d'exercer leur culte. Cela ramena dans le pays un grand nombre de ceux qui avaient été forcés d'en sortir. Mais leurs ennemis cherchèrent de nouveaux moyens de les perdre. En 1563, le grand chancelier de Bohême, Joachim de Neuhaus, se rendit à Vienne, et sollicita instamment l'empereur de signer un édit ordonnant l'entière destruction des églises des frères. L'empereur céda, et le grand chancelier repartit pour la Bohême plein de joie. Mais cette fois encore, le Seigneur intervint pour empêcher que l'édit fût mis à exécution. Comme le dit le prophète: «Prenez un conseil, et il n'aboutira à rien; dites la parole, et elle n'aura pas d'effet; car Dieu est avec nous» (Ésaïe 8:10). Tandis que le grand chancelier traversait le Danube sur un pont de bois près de Vienne, une des travées du pont se rompit sous lui, et il fut précipité dans le fleuve avec toute sa suite et son bagage. Six cavaliers seulement purent avec leurs chevaux se sauver à la nage. L'un d'eux, un jeune gentilhomme, vit le chancelier reparaître au-dessus de l'eau. Il le saisit par sa chaîne d'or et le soutint jusqu'à ce qu'un bateau fût venu à leur secours. On le tira hors de l'eau, mais il était déjà mort. Quant à la cassette qui

renfermait l'édit rendu contre tant d'innocents, le courant l'emporta, et on ne put jamais la retrouver. Le gentilhomme qui avait ainsi échappé à la mort fut si frappé de la protection que Dieu avait accordée aux frères en cette occasion, qu'il se joignit à ceux-ci. Dans un âge très avancé, il rendait encore témoignage à cet événement remarquable. L'empereur, loin de renouveler l'édit, exprima au contraire des sentiments très favorables aux frères qui jouirent pendant longtemps d'un repos entier.

Ils profitèrent de ce temps pour faire une autre traduction de la Bible en langue bohémienne, et comme la première avait été faite sur la version latine appelée la Vulgate, ils envoyèrent quelques-uns de leurs jeunes gens qui se destinaient au ministère, aux universités de Wittemberg et de Bâle, pour y étudier les langues originales dans lesquelles la Bible a été écrite. Lorsqu'ils furent de retour, ils se réunirent avec un certain nombre de pasteurs chez un baron qui se chargea de tous les frais de l'entreprise. Ce grand travail ne prit pas moins de quatorze années, et c'est encore cette version qui sert de nos jours.

Les frères avaient reconnu qu'il y avait pour les jeunes gens qui allaient étudier dans les universités étrangères, le danger d'en rapporter beaucoup de vanité et de choses contraires à la simplicité dans laquelle ils désiraient marcher. Ils établirent donc trois séminaires pour que les jeunes gens pussent y faire leurs études. Mais n'y avait-il point en cela même un écart à la simplicité dans laquelle leurs prédécesseurs avaient marché? Comme nous l'avons fait remarquer, sont-ce les études qui forment les serviteurs de Dieu? Elles peuvent servir lorsqu'on les possède, et Dieu a pourvu en différents cas à ce qu'il y eût des hommes pieux versés dans la connaissance des langues étrangères et capables d'étudier la Bible dans les langues où elle a été écrite, et d'en donner des versions. Mais ils n'avaient pas étudié

en vue de cela. Encore moins est-il nécessaire, pour un fidèle ministre de Jésus Christ, d'étudier la théologie, comme on la nomme, et toutes les branches qui s'y rapportent.

Mais les frères commirent une autre faute qui amena finalement leur ruine. La liberté et l'existence de leur culte n'avaient pas été reconnues par le gouvernement, et ils crurent que ce serait un avantage pour eux de l'obtenir. C'était rechercher l'appui du monde et, par conséquent, ne plus compter absolument sur celui de Dieu. Il y avait plus. Ils ne pouvaient obtenir cet avantage ou ce qu'ils estimaient tel, car c'était plutôt un malheur, qu'en s'unissant aux Calixtins et aux Luthériens. Ces trois partis non catholiques devaient présenter à l'empereur une confession de foi commune.

On convoqua donc une assemblée où chaque parti envoya des députés et l'on rédigea une confession de foi renfermant seulement les articles sur lesquels on était d'accord. Cette confession, signée de tous les députés, fut présentée à l'empereur qui la reçut favorablement et promit sa protection à tous ceux qui y adhéreraient. Mais il est évident que cette alliance avec les Calixtins et les Luthériens n'avait pu se faire qu'en passant sous silence des points que les frères jugeaient importants, et cela n'était-il pas regrettable? Nous devons reconnaître chez tous les vrais chrétiens ce qui, dans leur foi, est selon Dieu et sa Parole; mais si nous estimons qu'ils n'obéissent pas à la Parole dans leur marche, devons-nous nous associer à eux?

Les frères avaient obtenu ce qu'ils désiraient, de sorte qu'aux yeux de l'homme, ils étaient plus solidement établis. Ils eurent à essuyer un orage passager après la mort de Maximilien II. Rodolphe II, son successeur, se laissa entraîner par les Jésuites à renouveler l'édit de persécution publié en 1506 par Ladislas. Il eut un commencement d'exécution; tous leurs temples furent fermés; mais l'empereur

revint bientôt sur ces mesures. Il reconnut qu'il s'était arrogé sur les consciences un droit qui n'appartient qu'à Dieu, et non seulement il révoqua l'édit de persécution, mais il accorda, en 1609, aux frères et à tous ses sujets protestants de Bohême et de Moravie, le libre exercice de leur culte, le droit de bâtir de nouveaux temples, et d'avoir auprès du gouvernement des défenseurs ou avocats de l'Église pour défendre leurs droits. Chose remarquable, les Jésuites auraient voulu que les frères fussent exclus de cette concession. Trouvaient-ils en eux des champions plus fermes de la vérité et des adversaires de Rome plus redoutables? Ou bien les haïssaient-ils davantage comme successeurs de Huss, le précurseur de la Réforme? Quoi qu'il en soit, les États de Bohême s'opposèrent à leurs sollicitations; les frères jouirent des mêmes droits que les autres.

RUINE DES ÉGLISES DES FRÈRES DE BOHÊME

Les frères se trouvèrent ainsi au plus haut point de prospérité extérieure, mais moins forts spirituellement que durant les cent années qu'avaient duré leurs persécutions, et où la force du Seigneur se montrait dans leur infirmité. C'est ce que reconnaît avec douleur un de leurs évêques qui fut témoin de leur déclin et de leur ruine. «Hélas!» dit-il, «la liberté religieuse (que l'empereur venait de leur donner) dégénéra bientôt en liberté charnelle. De là vint que dès l'abord cette liberté qui occasionna enfin la sécurité de la chair, ne plut point aux âmes pieuses qui en redoutaient les suites fâcheuses.» En effet, dès lors les frères se relâchèrent dans l'observation de leur discipline particulière; et du relâchement ils tombèrent dans des fautes qui leur apportèrent des souffrances que l'on ne peut toutes considérer comme endurées pour le nom de Christ.

En 1612, l'empereur Rodolphe mourut. Ferdinand II lui succéda comme empereur et comme roi de Bohême. Aussitôt Rome s'efforça de faire mettre à exécution les décrets du concile de Trente contre les protestants, à commencer par ceux de Bohême et de Moravie. On débuta par toutes sortes de vexations et d'oppressions, sans aucun égard à leurs réclamations basées sur l'édit de tolérance. Alors les protestants, oubliant que les chrétiens n'ont pas à faire valoir leurs droits, mais plutôt à souffrir qu'on leur fasse tort, refusèrent obéissance à Ferdinand II et choisirent pour roi l'électeur palatin, prince qui avait pris parti pour la Réformation. Ils allèrent plus loin, et en vinrent aux voies de fait; ils précipitèrent des fenêtres du château de Prague les représentants de l'empereur. C'était une révolte que la parole de Dieu condamne, car elle nous dit: «Que toute âme se soumette aux autorités qui sont au-dessus d'elle car il n'existe pas d'autorité, si ce n'est de par Dieu et celles qui existent sont ordonnées de Dieu; de sorte que celui qui résiste à l'autorité résiste à l'ordonnance de Dieu; et *ceux qui résistent feront*

venir un jugement sur eux-mêmes» (Romains 13:1-2). L'Écriture n'autorise donc pas ceux qui se trouvent sous un mauvais gouvernement de le renverser par la force et d'en établir un autre. Elle nous dit que «c'est une chose digne de louange si quelqu'un, par conscience envers Dieu, supporte des afflictions, souffrant injustement» (1 Pierre 2:19).

Cet acte de violence de la part des protestants de Bohême fut l'origine de cette terrible guerre appelée dans l'histoire «la guerre de Trente ans». Nous n'avons pas à nous en occuper, mais dire seulement quels en furent pour les frères les résultats. Peut-être eurent-ils peu de part à cette résistance armée, mais ils furent enveloppés dans tous les maux qui fondirent sur les protestants après la défaite de ceux-ci dans la bataille de Weissenberg, près de Prague, en 1620. Plusieurs d'entre eux furent faits prisonniers, d'autres s'enfuirent dans les pays voisins. Les principaux d'entre eux furent attirés à rentrer dans leur pays, sous la promesse d'un pardon absolu. Mais comme, au temps de Huss, on ne respecta pas le sauf-conduit de l'empereur, de même, deux cents ans après lui, on ne tint pas la promesse de pardon envers ceux qui y crurent. Dès qu'ils furent rentrés, on les jeta en prison et plusieurs furent condamnés à mort.

C'est ainsi que, le 21 juin 1621, furent décapités vingt-sept des défenseurs les plus considérés des protestants, dont presque la moitié faisaient partie des frères. On peut dire qu'ils moururent comme confesseurs de la vérité, car bien qu'ils eussent commis une faute, en voulant soutenir par la force leurs droits, ils auraient pu sauver leur vie, en reniant leur foi. En effet, dès que la sentence eut été prononcée, les prêtres catholiques s'empressèrent de les exhorter à entrer dans l'Église romaine, les assurant que dans ce cas l'empereur leur ferait grâce. Mais ils repoussèrent les paroles des prêtres avec fermeté et une connaissance des Écritures qui firent que ceux-ci étonnés se retirèrent. Un fait montre la haine

singulière des papistes contre les frères. Tandis qu'aux autres protestants on accorda qu'ils fissent venir des ministres luthériens pour prier et prendre la cène avec eux, cette douceur fut refusée aux frères.

L'échafaud avait été dressé devant la maison de ville. On y conduisit les condamnés la veille de l'exécution. Il y avait, dans cet édifice, quelques condamnés qui n'étaient pas de la noblesse. Dès qu'ils apprirent l'arrivée de leurs frères, ils se mirent aux fenêtres et les accueillirent en chantant des cantiques. Le peuple, attiré par ce spectacle, versait sur les victimes des larmes de compassion.

Ceux qui allaient être exécutés passèrent presque toute la nuit en saintes conversations, en prières et dans le chant des louanges de Dieu. Dès l'aube du jour, ils se couvrirent de leurs plus beaux vêtements, comme pour une fête, et lorsqu'à cinq heures, un coup de canon donna le signal des exécutions, ils s'embrassèrent, se souhaitant mutuellement la force d'en haut pour être fidèles jusqu'à la mort. Le moment du supplice étant arrivé, comme on les emmenait un à un, ils se firent à chaque départ de touchants adieux. «Le Seigneur vous bénisse et vous garde, bien-aimés», disait aux autres celui qui partait; «qu'Il vous donne la consolation du Saint Esprit, la patience et le courage, afin que vous confirmiez par votre mort, ce que vous avez affirmé du cœur et de la voix.» Et les autres répondaient: «Que Dieu bénisse le chemin que tu prends pour l'amour de son Fils Jésus Christ. Va devant nous, cher frère, dans la maison de notre Père. Nous sommes assurés par Jésus, en qui nous croyons, que nous nous reverrons aujourd'hui dans la joie céleste.»

Nous donnerons quelques détails sur l'exécution de quelques-uns de ces confesseurs de Christ; nous les verrons fidèles jusqu'à la fin. Le premier qui fut conduit à l'échafaud fut le comte de Schlik,

premier défenseur de l'église des frères. C'était un homme de grands talents et d'une piété sincère, aimé et respecté de tous les gens de bien. Sa sentence portait qu'après avoir été décapité, son corps serait écartelé et exposé dans un carrefour. L'ayant entendue, il s'écria: «C'est peu que de perdre un sépulcre». Le prédicateur qui l'avait accompagné, l'exhortait au courage. «Ah!» dit-il, «je puis vous assurer que je n'ai aucune crainte. Je me suis déclaré pour la religion dans sa pureté, je suis prêt à prouver par ma mort la fidélité que je lui garde.» Le matin déjà, en entendant le signal du canon, il s'était écrié: «Voilà l'avant-coureur de la mort; je serai le premier à la voir: Seigneur Jésus, aie pitié de nous!» Arrivé sur l'échafaud, il se tourna vers le soleil qui se levait, et dit: «Jésus, soleil de justice! aide-moi à pénétrer au travers des ténèbres de la mort, dans la lumière éternelle.» Puis il s'agenouilla en priant et reçut le coup de mort. Les spectateurs étaient touchés jusqu'aux larmes en voyant la sérénité qu'il garda jusqu'au dernier moment.

Après lui, vint Wenceslas, baron de Budowa, qui appartenait aussi à l'église des frères. Il était également un de leurs défenseurs. C'était un vieillard de soixante-seize ans, un homme savant, connu par plusieurs écrits, et qui, sous l'empereur Rodolphe, avait occupé des places importantes. Lorsqu'il vit approcher le danger, il alla mettre sa famille en lieu de sûreté et revint seul à Prague, sa conscience ne lui permettant pas, disait-il, d'abandonner la bonne cause. «Peut-être», ajouta-t-il, «le Seigneur veut-il que je la scelle de mon sang?» Et comme son secrétaire lui disait qu'on avait fait courir le bruit qu'il était mort de chagrin: «Moi», reprit-il, «mourir de chagrin! Vois-tu (dit-il en montrant la Bible), ce paradis de mon âme ne ma jamais encore fourni des fruits aussi doux qu'aujourd'hui. Là je demeure journellement, mangeant la manne du ciel et buvant l'eau de la vie. Personne ne verra le jour où l'on puisse dire que Budowa est mort de chagrin.»

Peu de jours avant que la sentence de mort eût été prononcée contre lui et ses compagnons, il eut un rêve remarquable qui fit sur son esprit une impression très grande. Il lui semblait se promener dans une verte prairie où tout ce qui l'entourait était beau et agréable. Ses pensées, même dans son rêve, étaient naturellement occupées de l'issue probable de son procès. Tout à coup un messager brillant de lumière s'approcha de lui, plaça dans sa main, un petit livre, puis disparut. En ouvrant le livre qui lui était donné d'une manière si étrange, il vit que les feuillets étaient d'une soie blanche comme la neige, sans rien d'autre écrit que ce verset plein d'encouragement: «Remets ta voie sur l'Éternel, et confie-toi en lui; et lui, il agira.» (Psaume 37:5.) Taudis qu'il méditait sur ces paroles divines, un autre personnage vint vers lui, portant dans ses mains un vêtement blanc qu'il jeta sur ses épaules, et là-dessus il s'éveilla. (Lisez Apocalypse 3:4-5; 7:9.)

Plus tard, en montant sur l'échafaud, il fit allusion à ce songe, regardant cette robe blanche comme un emblème de la justice divine dont par grâce il était revêtu.

Des prêtres cruels et rusés ne discontinuèrent pas leurs tentatives jusqu'à son dernier jour sur la terre, pour l'engager à renier sa foi. Deux capucins vinrent vers lui pour lui montrer, disaient-ils, le chemin du ciel. — «Oh! par la grâce de Dieu, je le connais», répondit-il. — «Peut-être que monseigneur se trompe», insistèrent-ils. — «Non, non», reprit Budowa; «mon espérance se fonde sur la parole de Dieu qui ne peut tromper. Je n'ai pas d'autre chemin pour aller au ciel que Celui qui a dit: *Je suis le chemin, et la vérité, et la vie.*» Après avoir réfuté leurs idées sur l'autorité de l'Église romaine, il offrit de leur montrer à son tour le vrai chemin du ciel; mais les pauvres capucins déconcertés s'en allèrent en faisant le signe de la croix.

Après eux vinrent deux jésuites, le jour même du jugement. Ils arrivèrent dans sa prison, le matin de bonne heure, et commencèrent par louer sa grande science, puis manifestèrent le désir de sauver son âme. Il leur répondit d'une manière simple, mais ferme et décidée. «Plût à Dieu que vous fussiez aussi sûrs de votre salut que je le suis du mien, par le sang de l'Agneau.»

— C'est bien, répliquèrent-ils en le pressant, mais ne présumez pas trop de vous-même l'Écriture ne dit-elle pas: Personne ne sait s'il mérite la grâce ou la colère?

— Où se trouvent ces paroles? Voici la Bible, montrez-les moi, répondit le noble témoin de la vérité.

— Si je ne me trompe, dit l'un, c'est dans l'épître de Paul à Timothée.

— Vous voulez m'enseigner la voie du salut, dit Budowa, vous qui connaissez si mal la Bible! Que le croyant puisse être assuré de son salut nous est démontré par ces paroles de Paul: «Je sais qui j'ai cru», et encore: «La couronne de justice m'est réservée.»

— Oh! répondit le jésuite, montrant encore plus son ignorance ce n'est pas vous, ni aucun autre que cela concerne Paul ne disait cela que de lui-même.

— Tu te trompes, répartit hardiment le baron; car l'apôtre ajoute aussitôt: «Et non seulement à moi, mais aussi à tous ceux qui aiment son apparition» (2 Timothée 4:8).

C'est ainsi, et par d'autres déclarations des Écritures qu'il leur montra tellement leur ignorance qu'ils le quittèrent pleins de confusion et de colère, le nommant un hérétique endurci.

Peu après il monta, d'un air serein, sur l'échafaud. Il découvrit sa tête, passa doucement sa main sur ses cheveux, et dit: «Voyez, mes cheveux gris, quel honneur on vous fait de vous orner de la couronne du martyr!» Puis il se mit en prière en élevant sa tête qui tomba sous le glaive du bourreau et fut placée sur une tour.

Après quelques autres, ce fut le tour du seigneur de Kapplisch, vieillard de 86 ans. Il dit au ministre luthérien qui venait visiter les condamnés: «Aux yeux du monde ma mort est ignominieuse, mais devant Dieu elle est glorieuse. En entendant prononcer ma sentence, ma chair affaiblie a commencé à trembler, mais par la grâce de Dieu je n'ai maintenant aucune crainte de la mort.» Avant d'être exécuté, il dit en s'habillant au prédicateur qui était auprès de lui: «Voyez, je mets mon vêtement de noces». Et comme le prédicateur lui répondait que la justice de Dieu en Christ nous ornaient intérieurement d'une manière bien plus véritable: «Oui», dit le bon vieillard; «mais je veux me parer même au dehors en l'honneur de l'Époux de mon âme.» On l'appela, et il dit: «A la garde de Dieu, il y a assez longtemps que j'attends.» Comme il était très faible sur ses jambes et qu'il avait quelques marches à descendre, il demanda à Dieu de le fortifier, afin de ne pas fournir en tombant, un sujet de moquerie aux ennemis. Il avait aussi fait demander au bourreau de frapper de son glaive au moment précis où il le verrait se mettre à genoux et lever la tête, de peur qu'il ne tombât par faiblesse s'il tardait trop. Mais au moment de l'exécution, le pauvre vieillard se tenait si courbé et si incliné sur ses genoux, que le bourreau n'osait porter le coup. Le prédicateur, voyant cela, cria au martyr: «Monseigneur, vous avez recommandé votre âme à Christ; présentez-lui maintenant avec courage votre tête blanchie, et l'élevez vers les cieux.» Le vieillard l'éleva aussi haut qu'il put, en disant: «Seigneur Jésus, je remets

mon esprit entre tes mains», et pendant cette prière, le bourreau frappa, sa tête tomba et fut placée sur un portail.

Nous mentionnerons aussi le supplice de Henri-Othon de Lose, encore un des défenseurs des frères. Il s'était fait scrupule de recevoir la Cène d'un ministre luthérien, et était d'abord affligé d'être privé de participer à ce repas du Seigneur; mais il fut richement consolé par le Seigneur. Quand le ministre luthérien vint à lui pour l'accompagner sur l'échafaud, il se leva et s'élança vers lui comme dans le ravissement, et lui dit: «Combien je me réjouis de vous voir, homme de Dieu! Écoutez ce qui m'est arrivé. J'étais assis sur ce siège, dans une profonde affliction de ne pouvoir pas prendre la Cène, car vous savez que j'aurais voulu un ministre de notre communion. Je m'endormis dans ma tristesse, et voilà que, dans un songe, le Seigneur m'apparut et me dit: «Ma grâce te suffit; je te nettoie avec mon sang»¹. À l'instant je sentis en quelque sorte son sang couler sur mon cœur, et depuis mon réveil je suis singulièrement restauré et fortifié.» Là-dessus il éclata en ces paroles de triomphe: «Oui, crois, et tu as mangé la chair du Fils de l'homme»². Je n'ai plus peur de la mort! Mon Jésus vient au-devant de moi avec ses anges pour me mener à ses noces, et là je boirai éternellement avec Lui la coupe de la joie et des délices» Il monta plein de joie sur l'échafaud, s'y prosterna d'abord en prières, et après s'être relevé, il ôta ses vêtements, se mit à genoux et dit: «Seigneur Jésus, reçois-moi dans ta gloire», et tandis qu'il prononçait ces paroles, le bourreau fit tomber sa tête.

1. Il ne faut pas oublier que les frères, de même que les luthériens et d'autres chrétiens de diverses dénominations, croient qu'une grâce spéciale est attachée au fait de prendre la Cène. Elle est un privilège, mais ne confère aucune grâce, bien qu'on jouisse en son cœur de ce mémorial de l'amour du Sauveur.

2. Allusion à Jean 6:53.

C'est dans cette même paix et cette même joie que moururent tous les autres. Aucun d'eux ne fléchit et ne pensa à renier sa foi. «Eux l'ont vaincu à cause du sang de l'Agneau et à cause de la parole de leur témoignage; et ils n'ont pas aimé leur vie, même jusqu'à la mort» (Apocalypse 12:11).

Après ces exécutions, le gouvernement procéda à l'extirpation totale du protestantisme dans toute la Bohême et la Moravie. Tous les prédicateurs des frères et les autres ministres protestants qui étaient à Prague en furent chassés, et peu après cette mesure s'étendit à toute la Bohême et la Moravie. Plusieurs des pasteurs expulsés se cachèrent dans des cavernes d'où ils visitaient secrètement leurs frères, mais on les découvrit successivement et on les mit à mort ou on les fit sortir du pays. On remarquera que ces moyens violents ne furent pas employés seulement à l'égard de ceux qui avaient pris part à la guerre et qu'on pouvait taxer de rebelles, mais envers tout ce qui était protestant, de sorte qu'il est évident qu'il s'agissait au fond, non d'une question de politique, mais de la question religieuse, et de la volonté de la part du romanisme d'exterminer ou d'expulser tous les protestants, les frères et les autres.

Les temples furent purifiés avec de l'eau bénite on battit les chaires et les tables de communion à coups de verge; les coupes de la Cène furent souillées; plusieurs milliers de Bibles et d'autres livres religieux furent brûlés sous le gibet; les cadavres des protestants furent arrachés de leurs sépultures et jetés à la voirie. Un grand nombre de personnes souffrirent la mort avec la foi et le courage qu'avaient montrés leurs prédécesseurs; d'autres supportèrent avec joie la prison, les mauvais traitements et la perte de leurs biens, et s'exilèrent volontairement dans d'autres contrées.

Pour remplacer les pasteurs exilés ou mis à mort, on donna aux églises les plus dépravés d'entre les prêtres, et comme ces hommes de rien ne réussissaient pas à gagner le peuple, on institua une *com-*

mission de réforme qui devait par ruse ou par force obliger le reste des protestants à abjurer leur foi. On mit en usage tous les moyens possibles pour arriver à ce but; on craignit pas de leur dire qu'ils pouvaient croire dans leur cœur tout ce qu'ils voudraient, pourvu qu'ils adhérassent extérieurement à l'Église romaine, et qu'ils se soumissent au pape.

Le plus grand nombre ne se laissaient pas ébranler, parce que les seigneurs, comptant sur les princes protestants d'Allemagne, leur faisaient espérer une délivrance prochaine. Mais bientôt toute la noblesse, après avoir été ruinée par toute sorte d'extorsions et dépouillée de tous ses biens, fut bannie du royaume. Plusieurs centaines de familles de nobles ou de riches bourgeois se dispersèrent en Pologne, dans les états allemands, dans la Hongrie et jusque dans les Pays-Bas. Quant au peuple, on le surveillait avec sévérité pour empêcher son émigration et le forcer à l'apostasie, mais, en dépit de tout, des milliers de familles trouvèrent moyen de suivre leurs pasteurs dans les privations et la misère, qui en diminuèrent beaucoup le nombre.

Un évêque des frères dispersés, Amos Coménius, exilé comme les autres, écrivait à ce sujet avec une profonde douleur: «Le Seigneur a visité les frères comme par une tempête, et emporté, comme par une inondation nocturne, leur ancien jardin si fertile et si florissant. Il a permis que les chefs fussent jetés dans les fers et que leur sang fût répandu comme de l'eau. De plusieurs centaines d'églises qui faisaient leur bonheur et leur joie, il ne leur en est pas resté une seule. Les pasteurs ont été dispersés et les troupeaux livrés à des mercenaires. Ceux qui ont survécu à la persécution ont péri dans l'exil. Presque tous les ministres, les anciens, les évêques et les diacres ont disparu, et je suis resté seul, à l'exception d'un collègue que j'ai encore en Pologne.» Coménius ne se dissimulait pas que c'étaient les fautes des frères qui avaient attiré sur eux le châtement de Dieu; mais cela ne justifie en aucune

manière la cruauté de leurs persécuteurs. Ainsi il ne resta plus dans la malheureuse Bohême que quelques débris ignorés de cette église, réduits à ne s'assembler que de nuit dans les cavernes et les grottes, exposés à des angoisses et à des périls continuels.

Tout cela se passait dans ce même quart du dix-septième siècle. La fin de ce même siècle fut témoin d'une autre persécution qui présente avec celle des protestants de Bohême des traits analogues d'une cruauté encore plus raffinée et plus barbare de la part des sectateurs de Rome, mais où brillèrent aussi, par la grâce de Dieu, la foi et la constance des martyrs. Nous parlons des persécutions contre les protestants de France sous Louis XIV et son successeur. Elles durèrent un siècle entier. Nous ne pouvons que répéter: «En elle (Babylone la grande) a été trouvé le sang des prophètes, et des saints, et de tous ceux qui ont été immolés sur la terre» (Apocalypse 18:24).

**Quelques détails sur les descendants des
FRÈRES DE BOHÊME ET DE MORAVIE
jusqu'à la fondation de Herrnhut**

Les persécutions exercées en Bohême et en Moravie contre ceux qui s'étaient séparés de l'Église romaine, n'atteignirent pas seulement les Frères, mais aussi les communautés luthériennes et réformées qui s'étaient formées dans ces contrées. Mais malgré toutes les persécutions, malgré les émigrations en masse dans les pays voisins, en Pologne, en Silésie, en Prusse, en Saxe, etc., émigrations qui, de 1622 à 1730, atteignirent le chiffre de cent mille personnes, il y eut toujours dans ces deux pays des familles qui restèrent attachées aux doctrines évangéliques, bien qu'obligées souvent de dissimuler et de suivre extérieurement les cérémonies du culte papiste. Plusieurs non seulement conservèrent ces doctrines pour eux-mêmes, mais les propagèrent, quoique dans le plus grand secret, parmi leurs alentours. D'autres de ces amis de l'Évangile, à cause de la main de fer du clergé qui pesait sur eux, allaient jusqu'à cacher pendant toute leur vie à leurs femmes, à leurs enfants, à leurs domestiques, les lieux retirés où ils gardaient leurs Bibles et leurs livres de dévotion. Ils les lisaient en secret ou les faisaient servir à l'occasion à l'édification des autres. On a vu des maris et des pères ne découvrir à leurs familles le trésor caché de leurs livres que sur leur lit de mort, ne voulant pas quitter la terre sans avoir au moins rendu témoignage de leur foi. D'autres moins timides tenaient des assemblées secrètes où ils s'édifiaient en commun.

Ils se réunissaient de nuit dans des caves ou autres endroits retirés, toujours exposés à être découverts et à subir de sévères châtements et même la mort.

Ainsi pendant un siècle entier que dura l'oppression de ce pauvre peuple, il se maintint une semence de vérité qui manifesta son existence d'une manière remarquable au commencement du XVIIIe siècle. Nous donnerons quelques détails sur ce sujet intéressant.

Parlons d'abord d'un homme remarquable à bien des égards par sa science, son attachement à la cause des frères et son dévouement pour eux. Amos Comenius, pasteur de l'église de Fulneck en Moravie, fut un de ceux qui durent s'exiler. Il se retira en Pologne avec une partie de son troupeau. En 1632, il fut nommé évêque des frères dispersés de Bohême et de Moravie. La désolation des églises navrait son cœur, mais il y voyait un châtement que Dieu leur avait infligé à cause de leur relâchement et de leur association avec le monde. Au moment de quitter sa patrie, arrivé sur une montagne de la frontière, il porta ses regards une dernière fois sur la Moravie et la Bohême, et se mettant à genoux avec ses frères, il supplia Dieu avec larmes de ne pas abandonner entièrement ces contrées et de ne pas les priver tout à fait de sa Parole, mais d'y conserver toujours une sainte semence. Sa prière fut exaucée, comme nous le verrons. Lui-même ne cessa point de s'occuper de ceux qui avaient été dispersés et de les édifier. Il composa pour eux un cathéchisme dédié à toutes les brebis dispersées de Jésus Christ, et spécialement à celles de Fulneck et des environs. Il en terminait la préface par ces mots: «Que le Dieu de toute grâce vous donne par son Esprit d'être fortifiés quant à l'homme intérieur pour la cause de Jésus Christ, d'être persévérants dans la prière, de demeurer affranchis du péché, d'être fermes dans les tentations et dans la tribulation, en vue de la gloire, et pour que vous soyez éternellement avec Lui dans son royaume.» Comenius mourut en 1671, mais son souvenir s'est conservé longtemps dans la contrée de Moravie où il avait exercé son ministère.

Comme l'avait demandé ce fidèle serviteur de Dieu, malgré l'oppression qui pesait sur les frères depuis un siècle, un résidu se maintenait. Il est vrai qu'à l'époque de sa mort, on ne pensait à l'étranger aux Frères de Bohême et de Moravie pas plus qu'on ne pense à un mort, mais des germes de vie existaient, et, dès 1701, se manifestèrent. En 1715, il y eut un puissant réveil à Fulneck et dans quelques endroits auprès de Lititz, ce qui attira sur les fidèles un redoublement de sévérité. Quelques-uns émigrèrent, mais le réveil ne fut point arrêté.

Il était donc resté à Fulneck et dans les villages environnants une assez grande quantité de frères, contraints, comme nous l'avons dit, de se conformer extérieurement aux formes du culte romain, mais qui conservaient avec soin l'Écriture Sainte et leurs livres de cantiques et de dévotion. Ils tenaient tous les matins et tous les soirs, et surtout le dimanche, des réunions que les magistrats n'ignoraient pas, et qui attiraient de temps à autre aux fidèles de nouvelles épreuves. Il est vrai que, pour les gagner ou les endormir, les prêtres romains leur avaient accordé pour un temps la Cène sous les deux espèces; mais cette faible concession leur ayant été enlevée, ils se mirent à prendre la Cène entre eux en secret, et Dieu ne les laissa pas sans conducteurs pour les encourager.

Après le départ de Coménius, plusieurs des prédicateurs des frères s'étaient réfugiés à Zauchenthal, village près de Fulneck, et tenaient là des assemblées, de sorte que la connaissance de l'Évangile s'y conserva. Parmi ces hommes, il y eut Martin Schneider qui instruisait la jeunesse, et lui enseignait la lecture, l'écriture et le catéchisme de Coménius. Sa conduite attira l'attention des prêtres. Il fut cité devant les magistrats, mis plusieurs fois en prison, et aurait été condamné à être brûlé, si des maîtres catholiques, chez qui il était en service et qui l'aimaient beaucoup, n'eussent intercédé pour lui.

Après lui, les assemblées se tinrent chez son cousin Samuel Schneider. Lui aussi, accusé d'être un des docteurs des frères, fut sur le point d'être pendu. Il n'échappa que par une sorte de miracle. Il continua malgré tout ses prédications et mourut en 1710. Il s'endormit plein de joie, et scella dignement une vie de foi en confirmant devant ses amis et ses ennemis le témoignage qu'il avait rendu à l'Évangile. Il ne cessait de parler de ce qui avait fait l'objet de son espérance; son cœur débordait de joie à la pensée de se trouver bientôt auprès de son Seigneur. «Là», disait-il, «je verrai aussi ses chers apôtres, ses prophètes, tous les martyrs qui ont souffert pour son nom, et toute la nuée des confesseurs et des témoins qui n'ont pas aimé leur vie, mais l'ont donnée pour Jésus; et je serai pour toujours avec le Seigneur.» — «Regardez», disait-il aux siens, «regardez la fin de ces hommes!» paroles qui pouvaient bien s'appliquer à lui-même. Et il les conjurait de rester fidèles au Seigneur Jésus.

Le prêtre romain de l'endroit se présenta pour lui administrer l'extrême-onction, mais Schneider lui répondit: «Je suis déjà oint et scellé par le Saint Esprit pour la vie éternelle; l'onction que vous voulez me donner est donc bien inutile.» — «Pensez-vous donc mourir en état de grâce sans avoir reçu l'extrême-onction?» lui demanda le prêtre. Schneider, montrant du doigt le soleil, répondit: «Aussi sûrement que M. le curé voit le soleil briller dans les cieux, aussi sûrement je suis sauvé.» — Alors le prêtre dit: «Bien, bien, Schneider; mais, dites-moi, on vous accuse de n'être pas bon catholique, et que vous ne faites aucun cas des saints.» — «Les gens ont dit beaucoup de mal de moi», répliqua Schneider, «et ils m'ont fait beaucoup de chagrin sans motifs; mais je me suis efforcé pendant toute ma vie de marcher sur la trace des saints, et d'imiter leur conduite.» Le prêtre se tut, et en s'en allant il dit à ceux qui étaient présents: «Que je meure de la mort de ce juste!»

Un autre fidèle témoin de ces temps-là, fut Georges Joeschke, de Sehlen. C'était un véritable descendant des frères de Bohême, un de ces patriarches pieux auprès desquels les amis cachés du Seigneur venaient chercher des encouragements et des consolations dans ces temps de tribulations. Il était en correspondance intime avec les frères de Fulneck et des environs, de Zauchtenthal, de Schœnau, de Kunerwald, etc. Ils avaient coutume de se réunir tour à tour dans chacun de ces endroits pour s'y entretenir dans la tristesse de leur cœur et avec beaucoup de larmes et de prières, de la doctrine du salut, de l'état des frères, de l'oppression qui pesait sur ceux qui restaient fidèles. On constatait avec douleur que le nombre des familles de ceux-ci diminuait à cause des mariages avec des catholiques, et le gouvernement ne cessait d'agir pour favoriser cette diminution.

Georges Joeschke ne cessa jusqu'à sa mort de prier pour ce pauvre résidu, de consoler, d'avertir et de fortifier ce qui s'en allait mourir. Il s'intéressait particulièrement aux cinq frères Neisser, ses neveux. Il leur enseignait fidèlement la voie du salut et leur recommandait de lire assidûment l'Écriture sainte, les écrits des frères et ceux de Luther. En même temps, il leur disait que chacun doit être pour lui-même assuré de son salut et du pardon de ses péchés, et qu'étant sauvés, nous n'avons plus à vivre pour le monde, mais pour Jésus; que, sans cela, eût-on toute la science possible, on peut être perdu.

Il avait eu, dans un âge très avancé, un fils qu'il aimait tendrement. Voyant, en 1707, sa fin approcher, il rassembla autour de son lit ses neveux et son enfant pour leur donner sa dernière bénédiction. Il les exhorta solennellement à rester fidèles jusqu'à la mort à Jésus, tel qu'ils avaient appris à le connaître. Il leur dit de s'attacher à Lui de toute leur âme, et qu'alors ils verraient une grande délivrance; «car Dieu», ajouta-t-il, «exauce la prière de ses élus qui crient à Lui nuit et jour.»

Puis il dit encore: «Il est vrai que notre liberté est anéantie; la plupart des descendants des frères se livrent de plus en plus à l'amour du monde, et sont engloutis par le papisme. Toutes les apparences semblent indiquer que la cause des frères est perdue. Mais, mes enfants, vous la verrez; il viendra une délivrance pour ceux qui sont demeurés de reste. Aura-t-elle lieu en Moravie, ou bien quitterez-vous cette Babel? je l'ignore; mais je suis sûr que cela ne tardera plus longtemps. Je penche à croire que vous sortirez du pays et que vous trouverez un lieu où vous pourrez servir Dieu sans crainte, d'après sa Parole. Quand le temps viendra, soyez prêts, et prenez garde d'être les derniers ou de rester tout à fait en arrière. Souvenez-vous de mes paroles. Enfin je vous recommande ce petit, mon seul enfant. Je le recommande particulièrement à toi, Augustin. Il faut qu'il appartienne aussi à Jésus. Ne le perdez pas de vue, et lorsque vous sortirez du pays, prenez-le avec vous.»

Ayant parlé ainsi, le vénérable vieillard se tourna vers son enfant et le bénit en répandant beaucoup de larmes. Il donna ensuite sa bénédiction à tous ses neveux, et peu après, il s'en alla auprès de son Seigneur. Il était âgé de quatre-vingt-trois ans. Jamais les frères Neisser n'oublièrent cet adieu, et ils conservèrent soigneusement dans leur cœur les paroles du serviteur de Dieu.

N'est-elle pas touchante, en effet, cette scène au milieu de ces temps d'oppression? Ne rappelle-t-elle pas la fin du vieux patriarche Jacob et celle de Joseph? La foi qui leur faisait voir la sortie des fils d'Israël du pays d'Égypte, la foi qui avait soutenu les frères dans leurs souffrances et la mort même, ne brille-t-elle pas aussi dans les paroles de confiance du vieux Georges Joeschke? Le Seigneur n'avait pas cessé d'avoir des témoins dans ces malheureuses contrées, et il exauça leurs prières.

Après la mort de ces fidèles confesseurs de la vérité, leurs descendants se virent contraints de tenir leurs réunions toujours plus secrètes, et, à la fin, de les borner au simple culte de famille, ce qui contribua beaucoup au déclin des assemblées. Tout se réunissait contre elles. La prison, les amendes, les séductions du monde, la crainte de perdre leurs biens, faisaient glisser toujours plus les restes des frères dans la conformité au monde et dans la soumission aux cérémonies du culte papiste.

Comme nous l'avons dit, il y avait cent ans que les frères étaient ainsi opprimés en Moravie, lorsque Dieu agit dans sa grâce pour les délivrer. Et le commencement de cette délivrance s'effectua par les instruments les plus humbles, car c'est ainsi que Dieu se plaît à se manifester. Le premier fut un pauvre mendiant.

En 1716, vivaient encore dans le village de Sehlen les cinq frères Neisser dont nous venons de parler. Ils se réunissaient aussi fréquemment que possible avec leurs voisins, les frères de Zauchtenthal et des environs. Un vieux soldat protestant en congé venait souvent mendier chez eux et les réjouissait par les cantiques évangéliques qu'il chantait à leur porte, et par les passages des Écritures qu'il leur citait. Il les mit en relation avec les pasteurs luthériens de l'église de Teschen, en Silésie, dont l'un, nommé Steinmetz, était un homme de Dieu qui, avec ses collègues, annonçait la bonne nouvelle du salut, et insistait sur ce que doit être la véritable vie chrétienne. Dès lors les frères allèrent souvent chercher là des encouragements et des lumières, bien qu'ils eussent plus de douze lieues à faire pour s'y rendre.

Mais l'homme dont Dieu se servit surtout pour l'œuvre qu'il avait en vue, fut un simple artisan, homme de Dieu et vrai ministre de l'Évangile, «non de la part des hommes, ni par l'homme mais par

Jésus Christ, et Dieu le Père.» (Galates 1:1.) Il se nommait Christian David, et était né en 1690, à Senftleben, en Moravie. Né et élevé dans le papisme, il montrait un grand zèle à en pratiquer toutes les ordonnances; mais il ne trouvait pas, en les accomplissant, le repos de son âme, lorsque sa conscience le condamnait pour quelque faute commise, et il n'y trouvait pas non plus la force nécessaire pour combattre et vaincre le péché. Dans sa jeunesse, il fut employé à garder les vaches et les brebis, ensuite il apprit l'état de charpentier. Dans l'endroit où il vivait alors, il fit la connaissance de quelques chrétiens évangéliques qui lui montrèrent que le culte des saints et les pratiques romaines n'étaient que des commandements d'homme. Cela ébranla sa foi en l'Église de Rome. Dans la même ville se trouvaient quelques hommes pieux qui, à cause de leurs réunions et des livres qu'on avait saisis chez eux, avaient été emprisonnés dans une cave. Christian les entendait là prier et chanter jour et nuit, ce qui lui fit une profonde impression, mais il ne se rendait pas compte de ce qui agissait en eux et leur donnait dans l'épreuve une telle paix et une telle joie.

Les Juifs avaient aussi une synagogue dans cet endroit. Christian voyant le zèle et la fidélité avec lesquels ils observaient leur loi et célébraient leur culte, s'attacha à eux. Mais s'étant entretenu avec eux, il fut jeté dans une grande perplexité, ne sachant plus qui avait raison, les catholiques romains, les prisonniers ou les Juifs.

Il n'avait point encore vu de Bible. Ayant appris que ce livre était la parole de Dieu, il désira vivement l'avoir et réussit à se le procurer. À force de lire et de comparer ensemble l'Ancien et le Nouveau Testament, les doutes qui l'avaient tourmenté disparurent, et il vit que Jésus était bien le Messie promis. Mais de nouvelles incertitudes surgirent dans son esprit: il se demanda si la Bible était bien la parole de Dieu. Mais plus il l'étudia, plus il vit comme toutes les promesses et les menaces qu'elle con-

tient, s'étaient accomplies; il vit aussi avec quelle vérité l'Écriture trace le caractère des méchants et des croyants et décrit le combat de l'esprit et de la chair. Il comprit ainsi que la Bible est vraiment la parole de Dieu, et que la religion chrétienne, telle que cette Parole la présente, est la seule vraie religion pour laquelle des milliers et des milliers d'hommes ont sacrifié leur vie dans tous les siècles. Dès lors la Bible fut sa lecture favorite et journalière, son délassement et son étude après le travail. Jusqu'à la fin de ses jours, il s'en occupa avec assiduité, et il en était si fortement imprégné que son langage et sa manière de s'exprimer s'en ressentaient. C'est d'après la Bible qu'il apprit à écrire et qu'il forma des caractères qui lui étaient particuliers.

Ayant acquis la conviction que la doctrine luthérienne était celle de l'Écriture sainte, il résolut de se joindre à cette église. Pour cela il alla en Hongrie, et lorsqu'il entendit à Tyrnau¹, pour la première fois, le chant d'un cantique dans un temple luthérien, il fut ravi de joie. Mais il n'avait pas encore appris que ceux qui cherchent Dieu ont souvent plus de zèle et d'amour que ceux qui prétendent l'avoir trouvé. Les luthériens de Hongrie craignaient d'encourir les peines sévères édictées contre ceux qui recevraient un prosélyte catholique, et ils conseillèrent à Christian d'aller en Saxe. Il y consentit d'autant plus volontiers, que le clergé romain commençait à l'épier.

Il se rendit d'abord à Leipzig, puis à Berlin. Là, abjurant entièrement le catholicisme, il prit la Cène pour la première fois dans l'église luthérienne. Mais il ne trouva pas encore là ce à quoi il s'était attendu. Il vit partout chez les protestants le désordre et l'impiété, et s'aperçut qu'il ne pouvait pas lui-même vivre sérieusement, sans être un objet de mépris pour le plus grand nombre, et sans rencontrer

1. Petite ville de Hongrie, au nord-est de Presbourg.

l'opposition sous toutes sortes de formes. Il s'engagea alors comme soldat, pensant être plus indépendant quant à la conscience. C'était une idée étrange, qui montre que jusqu'alors il n'avait pas encore trouvé la lumière dont son âme avait besoin. Il dut bientôt être désappointé, et quitta l'armée pour retourner en Silésie, afin d'y exercer son premier état de charpentier. Mais persécuté par les Jésuites, il se rendit en 1717, à Gœrlitz, en Lusace¹.

Là il fit la connaissance d'enfants de Dieu plus éclairés, et trouva enfin ce après quoi son cœur soupirait depuis si longtemps, la paix et l'assurance du salut, fruit de la foi au Seigneur Jésus, sans les œuvres de la loi, comme il le prêcha dès lors lui-même. Il se maria et vécut avec sa femme d'une vie tout à fait exemplaire. Mais il se sentait appelé à annoncer l'Évangile partout où Dieu le conduirait; sa femme, de santé plutôt délicate, ne pouvait l'accompagner, mais d'accord avec lui, elle ne mettait point d'obstacles à ses fréquents voyages. C'étaient ses compatriotes qu'il avait surtout à cœur de visiter, et aucun danger, car il y en avait beaucoup à courir, ne put l'empêcher d'aller vers ceux qui recherchaient la vérité, afin de les éclairer et de les fortifier.

C'est ainsi que, dans cette même année 1717, il arriva chez les frères Neisser, à Sehlen. Il leur expliqua de quelle manière ils devaient lire l'Écriture pour qu'elle leur fût en réelle bénédiction. Puis eu égard aux circonstances douloureuses où ils se trouvaient, il leur développa ces paroles de l'épître de Jacques, si appropriées à leur position: «Estimez-le comme une parfaite joie, mes frères, quand vous serez en butte à diverses tentations, sachant que l'épreuve de votre foi produit la patience. Mais que la patience ait son œuvre parfaite, afin que vous soyez parfaits et accomplis, ne manquant de rien. Et si

1. La Lusace, contrée au nord de la Bohême, appartenant à la Saxe.

quelqu'un de vous manque de sagesse, qu'il demande à Dieu, qui donne à tous libéralement et qui ne fait pas de reproches, et il lui sera donné» (Jacques 1:2-5).

Ils furent profondément touchés des paroles si simples et si vraies de cet homme de Dieu. Dans le sentiment de leur misère spirituelle, ils désiraient ardemment se rapprocher des contrées où il leur semblait qu'il y avait tant de chaleur et de vie, car ils pensaient que tous les luthériens étaient comme Christian David. Ils le prièrent donc de leur chercher dans un pays protestant un endroit où ils pussent s'établir et vivre selon la piété.

Au bout d'un an et deux mois, Christian David revint. Il avait cherché en vain un lieu de retraite pour ces frères, mais il les encouragea et les fortifia en les exhortant à la patience et à mettre leur confiance en Dieu. Il avait fait une grave maladie, et il leur raconta combien Dieu lui avait accordé de bénédictions dans son épreuve, en lui suscitant des amis dévoués qui l'avaient entouré d'amour. Cette fois il leur développa ces paroles: «Quiconque aura quitté maisons, ou frères, ou sœurs, ou père, ou mère, ou femme, ou enfants, ou champs, pour l'amour de mon nom, en recevra cent fois autant, et héritera de la vie éternelle» (Matthieu 19:29).

Ces pauvres frères n'avaient pas besoin d'être stimulés à s'éloigner de leur pays. Ils répétèrent à Christian David combien la contrainte où ils étaient de participer aux cérémonies superstitieuses de l'Église de Rome, qu'ils savaient contraire à la parole de Dieu, blessait leur conscience, de sorte qu'ils n'avaient nul repos. Mais Dieu, dans sa sagesse, trouva bon de les éprouver encore. Trois ans se passèrent avant que leur désir fût accompli.

Pendant ce temps, ils continuèrent à fréquenter autant que possible l'église de Teschen, dont les pasteurs, comme nous l'avons dit, annonçaient fidèlement la voie du salut. Ils firent part au pasteur Steinmetz de leur désir d'émigrer, et furent bien étonnés de l'entendre leur déconseiller de donner suite à leur pensée. Il leur dit que partout ils trouveraient une grande corruption, des obstacles à la vraie piété, et même des persécutions. Les frères furent consternés, mais sans se décourager, ils continuèrent à prier Dieu avec plus d'ardeur, afin qu'il les délivrât de tant de maux.

Tout espoir semblait perdu lorsqu'un matin, le jour de la Pentecôte 1722, Christian David entra chez eux, leur apportant une bonne nouvelle. Un jeune comte de Zinzendorf — il avait alors 22 ans — un enfant de Dieu dévoué qui cherchait à amener des âmes à Jésus, avait acheté une terre en Lusace, et y avait appelé un pasteur fidèle, nommé Rothe. Là était l'asile que Dieu avait préparé aux frères. Voici comment la chose eut lieu. Dans le courant d'une conversation avec un ami, le comte avait appris qu'il y avait à Gœrlitz un charpentier chrétien qui avait rencontré en Moravie des personnes pieuses désireuses de trouver un asile loin de l'oppression de Rome. Le comte fit aussitôt venir Christian David, le reçut avec bonté, s'informa de l'état de ces Moraves, et lui dit qu'ils n'avaient qu'à venir, qu'il leur trouverait un endroit où ils ne seraient pas inquiétés par le fait de leur émigration, et qu'en attendant il les recevrait sur sa terre, à Bertholdsdorf. Son dessein était de les placer ailleurs, mais Dieu les lui destinait pour commencer par eux l'œuvre qu'il avait à cœur, savoir de faire annoncer l'Évangile parmi les chrétiens, et au loin chez les païens. Nous n'avons pas à raconter ici la vie de Zinzendorf, et ce que Dieu lui donna de faire, mais nous pouvons admirer comment Dieu choisit les instruments de sa grâce dans toutes les conditions sociales, effaçant pour son service les différences de rang, et aussi comment il répond aux prières de ceux qui désirent le servir fidèlement.

Dès que Christian David eut communiqué cette grande nouvelle aux frères Neisser, ils résolurent de tout quitter pour suivre ce serviteur de Dieu là où une retraite leur était ouverte, car, dirent-ils, cela vient du Seigneur. Deux d'entre eux, Augustin et Jacques, résolurent de partir le mercredi suivant, trois jours après que Christian David était venu les trouver. Les autres frères Neisser ne furent pas aussi vite prêts. Augustin et Jacques d'ailleurs, partant les premiers, devaient les avertir si Dieu bénissait leur entreprise, et alors ils les suivraient. Les deux émigrants laissaient tout, leur avoir, leur maison, leurs amis, leur vieille mère. Leur cœur était déchiré en voyant les larmes de celle-ci, mais ils prièrent ensemble, et Dieu calma sa douleur.

Mais au moment de partir, ils se souvinrent de la recommandation de leur oncle relativement à leur jeune cousin, Michel Jæschke, qui avait alors 18 ans. Jacques le fit venir; il l'interrogea sur l'état de son âme, et le voyant dans une grande angoisse, il lui rappela son père et ses adieux et lui parla ouvertement de leur projet. «Le temps est venu», dit-il, «que je sorte d'ici pour sauver mon âme et celle des miens. Augustin et moi, nous sommes résolu à tout abandonner pour aller au lieu que Dieu nous a choisi. Si tu veux, fais-en autant.» Michel pâlit de joie, et plein de reconnaissance envers Dieu, il s'écria: «Certainement j'irai avec vous! Il y a longtemps que je désirais une telle chose, mais je ne savais comment l'exécuter.» N'est-ce pas une chose touchante de voir ce jeune chrétien abandonner tout pour aller en un lieu où il pourrait servir Dieu? Alors Jacques lui dit: «Ne dis rien à personne; fais demain tes affaires comme de coutume, et après le travail de la journée, mets tout de suite tes meilleurs habits, prends avec toi une ou deux chemises, et viens chez moi vers dix heures du soir.»

Michel bénit Dieu et se trouva à l'heure dite au rendez-vous. Ce fut donc le mercredi après la Pentecôte de l'année 1722, à dix heures du soir, que la petite troupe de pèlerins se mit en route, quittant

tout, mais pleine de courage et de confiance en Dieu. Elle se composait des deux frères Augustin et Jacques Neisser, leurs femmes et quatre enfants, un garçon de six ans, une fillette de trois ans, et deux jumeaux de deux mois. Il y avait de plus Michel Joeschke et Marthe Neisser, nièce d'Augustin, et Christian David qui les guidait. Ils s'en allaient ainsi, bien pauvres et bien chétifs selon le monde, mais précieux au Seigneur qui étendait sur eux sa protection puissante.

Toute la nuit ils marchèrent par des sentiers de traverse pour éviter la grande route, jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés à la frontière de la Silésie. Ils parvinrent ainsi à Niederwiese, ville située dans cette contrée, et là, le pasteur les reçut cordialement. Il se jeta immédiatement à genoux et implora sur eux la bénédiction de Dieu. Le jeune Michel Joeschke resta provisoirement auprès de lui, et les autres poursuivirent leur chemin jusqu'à Goerlitz où le pasteur Schoeffler les accueillit avec affection et les hébergea durant huit jours. De là on les adressa à Bertholdsdorf à un nommé Heitz, intendant du comte de Zinzendorf, homme actif et de grande piété. Le pasteur de l'endroit, Rothe, qui était aussi un chrétien dévoué, lui avait recommandé les émigrants dans une lettre où il disait: «Voici deux de nos frères en la foi qui fuient l'oppression de la Moravie... Je vous prie de soulager ces pauvres étrangers qui ont abandonné, comme Abraham, leur patrie et leur parenté... eux qui ont tout laissé pour le nom de Jésus, et qui ne demandent que le strict nécessaire pour leur nourriture, etc.» Ainsi le Seigneur faisait trouver à ces fidèles témoins des cœurs pleins de sympathie, qui mettaient en pratique la recommandation de l'apôtre: «Que l'amour fraternel demeure.» (Hébreux 13:1.)

Ils trouvèrent cette même affection fraternelle chez Heitz. Il accueillit les émigrants et les logea provisoirement dans une vieille ferme, depuis longtemps inhabitée. Puis il chercha un endroit où il pourrait les établir. «J'étais tout seul», écrivait-il au comte, «et j'élevai mon cœur à Dieu pour lui expo-

ser la misère et les désirs de ces bonnes gens, et je Lui demandai aussi de ne nous laisser rien faire qui fût contraire à sa volonté. Mais je me sentis la liberté de dire au Seigneur: C'est ici que je bâtirai en ton nom la première maison à ton honneur.»

C'était une pauvre hospitalité qu'on accordait là aux étrangers. L'endroit était sauvage, couvert de buissons et marécageux. Aussi la femme d'Augustin Neisser s'écria-t-elle. «Où trouverons-nous du pain dans ce désert?» A quoi un nommé Marche, qui se trouvait là, précepteur des petites-filles de la comtesse de Gersdorf, grand-mère du comte, répondit d'un ton solennel: «Si vous croyez, vous verrez sur cette place la gloire de Dieu.»

Christian David, acceptant l'hospitalité offerte aux Neisser, prit sa hache et, l'enfonçant dans un arbre, dit: C'est ici que le passereau a trouvé sa maison et l'hirondelle son nid. «Tes autels, ô Éternel des armées!» (Psaume 84:3.) Tel fut l'humble commencement de ces communautés que l'on appela la nouvelle église morave, et qui subsistent de nos jours.

On se mit à l'œuvre pour construire, et quelques mois plus tard la maison étant achevée, les Neisser et peu après Christian David vinrent y habiter. L'excellent Heitz avait voulu dresser lui-même le premier poteau et planter le premier clou du nouveau bâtiment, et tous les jours il était venu encourager les ouvriers. Il voulut aussi faire la dédicace de cette première maison si chétive. Il fit un discours sur le 12e chapitre de l'Apocalypse, parla de la magnificence de la nouvelle Jérusalem, de la sainteté et du bonheur de ses habitants, fit une application à la maison qui venait de se construire, et termina par une fervente prière. On chanta un cantique et l'on se sépara plein de joie. L'endroit fut plus tard, en 1724, nommé Herrnhut, ce qui veut dire — «Garde de Dieu».

Zinzendorf s'était peu occupé de l'établissement de ses nouveaux hôtes, mais, à l'occasion de l'installation du pasteur Rothe à Bertholdsdorf, il s'adressa à eux en ces termes: «Vous, bien-aimés étrangers et voyageurs que le Dieu éternel a conduits ici, heureux êtes-vous d'avoir cru, car toutes les promesses de Dieu s'accompliront pour vous. Devancez les autres habitants dans la foi et les œuvres vivantes qu'elle produit, y mettant tous vos soins dans l'amour. Soyez un sel parmi mon peuple; le sel est une bonne chose.

«Et vous, mes chers sujets, ne vous laissez pas devancer par ces étrangers, afin qu'ils ne profitent pas seuls de la nourriture qui vous est préparée. Venez, allons tous au Sauveur. — Il donnera à son peuple la force et des bénédictions de paix.»

Combien ces pauvres réfugiés devaient jouir de l'amour fraternel qu'ils rencontraient et la liberté où ils se trouvaient, en pensant à la dure oppression qui avait pesé sur eux. Ils avaient tout quitté, leurs biens, leurs parents, leurs amis, et voilà que la parole de Jésus s'accomplissait à leur égard: ils trouvaient déjà en ce temps-ci beaucoup plus que ce qu'ils avaient laissé, en attendant, dans le siècle à venir, la vie éternelle (Luc 18:29-30). Zinzendorf n'avait pas encore vu l'installation des réfugiés. Comme nouvellement marié, il se rendait chez lui avec sa jeune femme et qu'il traversait la forêt, il aperçut une maison qu'il ne connaissait pas. On lui dit que c'était celle des réfugiés de Moravie. Il y entra, leur souhaita la bienvenue de la manière la plus affectueuse, se mit à genoux avec eux, et demanda au Seigneur de bénir cet endroit et d'avoir toujours les yeux sur lui.

Au commencement de 1723, Christian David se rendit de nouveau en Moravie auprès des trois autres frères Neisser. Ceux-ci avaient été appelés à rendre compte de l'évasion de leurs deux frères,

car on ne permettait pas aux malheureux qui voulaient rester fidèles de quitter le pays: autre trait commun avec les protestants de France qui ne réussissaient à émigrer qu'avec la plus grande peine et exposés à beaucoup de périls. Les frères Neisser, ne voulant pas donner les renseignements qu'on leur demandait, furent jetés en prison. Dès qu'ils en furent sortis, ils prièrent les autorités du pays, qui étaient des jésuites, de leur donner la permission de quitter la contrée. On leur répondit par la menace de les remettre en prison. Ils se décidèrent alors à partir sans autorisation en laissant tout leur avoir. C'est à ce moment que Christian David arriva chez eux, et peu de mois après, en été, ils partirent avec leurs familles, au nombre de dix-huit personnes. À travers bien des dangers ils arrivèrent heureusement auprès de ceux qui les avaient précédés. Le bon intendant Heitz obtint pour eux la permission de bâtir une maison à côté de celle de leurs frères, et ils s'établirent là, gagnant avec beaucoup de peine, en travaillant de leurs mains, de quoi vivre, mais toujours remplis de courage et de foi.

Le Seigneur veillait aux besoins spirituels de la petite colonie. Le baron de Watteville, d'une famille noble de Berne, ami de Zinzendorf, avait passé par de terribles combats d'âme. Des doutes sur toutes choses le tourmentaient et l'avaient jeté dans un profond découragement. Il suppliait Dieu de se révéler à lui, et de lui donner une certitude entière et vivante de son existence. Zinzendorf chez qui il se trouvait, s'efforçait de le soutenir par ses prières et ses exhortations. Enfin cette parole: «*Dieu est amour*», le saisit et le toucha si puissamment qu'il tomba sur sa face devant Dieu et resta plusieurs heures dans cette attitude, répétant sans cesse ces précieuses paroles qui le firent passer des ténèbres à la lumière. Il fut un zélé et dévoué collaborateur de Zinzendorf dans l'œuvre que Dieu donna à celui-ci d'accomplir. Il avait un grand amour pour les chrétiens pauvres et vint occuper une petite chambre dans la première maison de Herrnhut, ce qui causa une grande, joie aux réfugiés. Ce fut pour eux un

temps de bénédiction, car ils étaient soutenus chaque jour par les exhortations chrétiennes de ce frère. Ils appréciaient d'autant plus sa présence auprès d'eux que le pasteur demeurait loin. D'ailleurs tous les premiers réfugiés de Moravie se réunissaient aux assemblées tenues chez Heitz. Là les vérités du salut étaient exposées avec suite et clarté. On y comparait l'Écriture avec l'Écriture; tous ceux qui savaient lire y apportaient leur Bible, et chacun pouvait faire ses remarques en toute liberté. Cela fut très utile aux réfugiés.

Vers la fin de la même année 1723, Christian David retourna en Moravie et se rendit à Zauchtenthal où eut lieu, et dans les environs, un réveil remarquable. Il arriva chez David Schneider, petit-fils du vieux et fidèle Schneider dont nous avons parlé. Il y avait là encore un peu de vie. Quelques hommes, avides de la vérité, se réunirent auprès de lui, et il leur présenta les vérités divines avec cette vivacité et cette fraîcheur qu'ils ne connaissaient plus.

De là il se rendit à Kunewald, village voisin où il prêcha à une nombreuse assemblée sur les béatitudes (Matthieu 5:1-12). Son discours produisit un effet extraordinaire. Un réveil merveilleux s'ensuivit à Zauchtenthal et à Kunewald. On se transmettait de l'un à l'autre la bonne nouvelle du salut. On s'entretenait dans les maisons, dans les rues, sur les routes. Il n'y avait que peu de familles qui ne fussent pas saisies par la puissance de la grâce. À Kunewald, un jeune homme de vingt ans, Melchior Nitschmann, commença à tenir des réunions; un autre, nommé David Nitschmann, jeune tisserand de dix-huit ans, et d'autres avec lui, parcouraient le pays, rendant témoignage de l'œuvre de Dieu dans leurs cœurs, et conjurant les pécheurs de se rendre à l'amour de Jésus. On se réunissait dans les maisons pour chanter des cantiques et lire l'Écriture; jour et nuit on était ainsi occupé. Les bergers chantaient des cantiques en gardant leurs troupeaux; les valets et les servantes, au milieu de leurs travaux,

ne s'entretenaient que du salut en Jésus. Dans tous les villages environnants, on n'entendait plus de musique profane; les établissements où l'on jouait et dansait, étaient abandonnés. Même les jeunes enfants adressaient des prières à «l'Amour éternel», c'est ainsi qu'ils nommaient Dieu, et conjuraient souvent leurs parents de venir à Jésus, l'ami des pécheurs. Une jeune fille de douze ans mourut avec une si vive assurance de la grâce de Dieu, avec un si complet renoncement au monde et un avant-goût si puissant de la gloire à venir, que son témoignage produisit sur plusieurs une impression particulièrement profonde.

Mais comme toujours l'ennemi veillait, et la persécution ne tarda pas à sévir, telle qu'en 1724, les autorités parlaient de rien moins que de détruire tout le village de Zauchtenthal. Les magistrats et les prêtres avaient d'abord essayé d'étouffer le mouvement par des défenses et des menaces, mais en vain. Ceux qui avaient cru et qui étaient sauvés continuaient d'annoncer les vertus de Jésus, et magnifiaient Dieu d'avoir fait venir de tels jours où la foi de leurs pères était ranimée. Alors on passa aux voies de fait, et ce fut comme un crible pour distinguer ceux qui n'avaient point de racine de ceux qui étaient établis sur un fondement solide. On jeta en prison, non seulement ceux qui avaient tenu des assemblées, mais aussi ceux qui y avaient assisté, et comme les prisons regorgèrent bientôt de monde, on jeta les frères dans des écuries et des trous infects où plusieurs furent près de succomber. D'autres furent enfermés dans des caves à moitié remplies d'eau, où on les tint jusqu'à ce qu'ils fussent près de mourir de froid. Il y en eut qu'on plaça, au cœur de l'hiver, au haut des tours pour les forcer, par la souffrance d'un froid excessif, à déclarer ceux qui possédaient des livres hérétiques, à dire combien de fois le «Buschprediger»¹, c'est-à-dire Christian David, avait été chez eux, et quels étaient ceux qui s'y étaient rencontrés. Quelques-uns des fidèles furent condamnés aux travaux forcés pour plusieurs

années, d'autres furent emprisonnés jusqu'à la fin de leurs jours, et plusieurs, surtout les Nitschmann et les Schneider, durent payer des amendes exorbitantes qui les ruinèrent. Un des Nitschmann vit raser sa maison pour avoir logé un protestant.

Ces persécutions devinrent l'occasion de nouvelles émigrations. Dieu y montra sa bonne main en rendant possible, d'une manière ou d'une autre, l'évasion de plusieurs qu'on avait jetés en prison. Les prêtres et les magistrats cherchaient à empêcher les émigrations en conseillant perfidement aux frères de jurer fidélité à l'Église de Rome, et leur insinuant qu'après cela ils pourraient croire ce qu'ils voudraient. Mais les fidèles préféraient tout abandonner plutôt que d'agir contre leur conscience. Une fois qu'ils avaient réussi à quitter le pays, ils se rendaient à Herrnhut, auprès de leurs frères.

Nous citerons encore un exemple intéressant d'une de ces émigrations. Un jeune David Nitschmann était particulièrement lié avec quatre autres jeunes gens, comme lui pleins de zèle pour la vérité. Tous appartenaient aux familles les plus aisées de la localité. Le père de l'un d'eux était justicier de Zauchtenthal et ennemi déclaré des frères. Ces jeunes gens fortement unis entre eux par le lien d'une même foi pour laquelle ils voulaient combattre, parcouraient sans cesse la contrée en annonçant l'Évangile, prêts à tout souffrir pour le Seigneur. Mais ayant vu qu'ils ne pourraient à la longue soutenir la fureur de leurs ennemis et conserver la liberté de servir Dieu selon leur conscience, ils résolurent de quitter le pays. Le lendemain de Pâques 1724, il y avait eu une assemblée où le substitut du bailli était entré furieux et s'était emparé des livres, Bibles et cantiques. Peu après les cinq jeunes gens furent cités à paraître devant les autorités. Le juge, qui était comme nous l'avons dit, le père de l'un d'eux,

1. «Le prédicateur des buissons», nom donné à Christian David, et qui veut dire sans doute prédicateur itinérant.

leur défendit, sous des peines sévères, de continuer leurs assemblées, et leur conseilla d'aller plutôt s'amuser au cabaret. «Et ne vous imaginez pas», déclara-t-il en outre, «d'émigrer, car les magistrats ont le bras long et sauront bien vite vous atteindre.»

Le résultat de cette admonestation fut qu'immédiatement les jeunes gens prirent la résolution de s'expatrier sans tarder. Ils exécutèrent leur projet le lendemain soir, et partirent sans rien emporter et sans savoir où ils iraient. Arrivés hors du village, ils se mirent à genoux dans une prairie, prièrent pour leur village et la contrée qu'ils laissaient, et se recommandèrent, eux et les frères qu'ils quittaient, à la garde et à la protection de Dieu. Puis ils entonnèrent le cantique que chantaient cent ans auparavant leurs pères chassés aussi de leur pays:

Heureux le jour où, quittant ma patrie,

Je vais chercher la misère et l'exil!

Mon Rédempteur, en qui je me confie,

Me gardera même au sein du péril.

Afin d'éviter les poursuites, ils prirent des chemins de traverse dans la montagne. Arrivés près de Neisse, en Silésie, ils délibérèrent afin de savoir s'ils se rendraient près de leurs frères à Lissa, en Pologne, ou en Saxe. Ils résolurent d'aller dans cette dernière contrée, pour saluer Christian David, l'instrument de leur réveil. Dieu les conduisait.

Mais chemin faisant, ils eurent l'occasion d'être désillusionnés quant à l'idée qu'ils s'étaient faite de l'Église protestante. Partout où ils passaient ils cherchaient des enfants de Dieu, mais quand ils s'infor-

maient pour en trouver, on les traitait de *piétistes*, et on les menaçait de les livrer à leur gouvernement. À Schweidnitz, ils furent scandalisés en voyant la pompe du culte luthérien; mais enfin ils trouvèrent des frères en Christ. Un homme pieux les conduisit à Niederwiese chez le pasteur Schwedler, un homme de Dieu, lequel, ayant appris qui ils étaient, les reçut avec beaucoup d'amour. Il se jeta à genoux avec eux et pria. Les cinq jeunes gens sentant son affection, s'attachèrent aussitôt à lui. Après la prière, il leur dit: «Mes enfants, savez-vous bien de qui vous êtes les descendants?» et il leur raconta, les larmes aux yeux, l'histoire de Wiclef, de Huss, de Jérôme de Prague et de Coménius. Puis il ajouta: «C'est de ces martyrs, c'est de leur sang précieux que vous êtes sortis. Le Seigneur a exaucé les prières qu'ils Lui adressaient pour leurs descendants. Le Dieu qui a promis de bénir jusqu'en mille générations, et qui vous a tirés maintenant de l'esclavage, vous gardera jusqu'à ce qu'il vienne rassembler toutes ses brebis dans son céleste bercail.»

Touchés de cet accueil cordial, les cinq jeunes frères prirent congé de ce fidèle serviteur de Christ, et, sur son conseil, se dirigèrent vers Herrnhut, munis d'une lettre de recommandation qu'il leur donna pour le pasteur Rothe, à Bertholdsdorf. Celui-ci, les ayant examinés, reconnut que c'étaient des jeunes hommes qui avaient quitté leurs biens et leur position dans le monde pour Christ, et, avec une grande joie, il leur parla sur ce qui est dit de Moïse lequel, «devenu grand, refusa d'être appelé fils de la fille du Pharaon, choisissant plutôt d'être dans l'affliction avec le peuple de Dieu, que de jouir pour un temps des délices du péché, estimant l'opprobre de Christ un plus grand trésor que les richesses de l'Égypte» (Hébreux 11:24-26); et il leur fit l'application de ces paroles. Puis il les fit conduire à Herrnhut. Ils eurent la conviction que c'était bien là que Dieu avait voulu les amener, et, en effet, il les

employa dans son œuvre. Les frères Neisser furent heureux de les accueillir, et bien que tous fussent dans la pauvreté, ils étaient satisfaits et jouissaient de la paix du Sauveur.

Cependant la persécution ne cessait de sévir en Moravie. Comme on exigeait toujours plus rigoureusement des frères qu'ils fissent serment de renoncer à leur foi, de rester dans le pays et de se soumettre à l'Église romaine, et que l'on mettait en prison ceux qui refusaient ou qui se réunissaient, les fidèles s'occupaient tous des moyens de fuir cette oppression. Ce fut encore une pierre de touche pour éprouver la foi. Ceux qui quittaient le pays uniquement par motif de conscience, abandonnant tout, parents, amis et biens, échappèrent en général heureusement, et il y en eut plusieurs qui s'évadèrent de leurs prisons d'une manière que l'on peut appeler miraculeuse. D'autres qui ne purent s'en aller sur le moment, trouvèrent plus tard le moyen de rejoindre les leurs, en dépit de toute la surveillance de leurs ennemis. Ceux, au contraire, qui, manquant de foi et craignant d'être exposés à la pauvreté, vendaient leurs biens en secret et voulaient emporter de l'argent ou partir avec leurs bagages, furent souvent trahis ou arrêtés en route, ou bien dépouillés et maltraités par des voleurs.

C'est ainsi que Herrnhut s'agrandissait et se peuplait tous les jours. Mais on n'y recevait pas de nouveaux hôtes à la légère. On examinait avec soin les motifs qui amenaient les émigrants. Si ce n'était pas la foi seule, on fournissait à l'étranger une somme d'argent suffisante pour son retour chez lui, avec une lettre de recommandation aux autorités de le bien recevoir. Zinzendorf défendit même aux habitants de Herrnhut de retourner en Moravie pour engager d'autres à quitter le pays. Malgré cela, plusieurs frères échappèrent pour aller tirer de l'esclavage quelques-uns de leurs amis. Quant à Christian David, il ne cessa pas d'exciter le grand mouvement d'émigration, au milieu des dangers très grands qu'il courut. L'émigration continua ainsi durant une dizaine d'années, et amena de Moravie à Herrnhut

quelques centaines de chrétiens, dont plusieurs descendaient réellement des anciens frères. On veillait d'ailleurs à ne recevoir autant que possible que des réchappés de la persécution.

Nous nous arrêterons ici. Nous n'avons pas à décrire l'organisation de la communauté de Herrnhut et de celles qui, sur son modèle, se formèrent en différents endroits, et dont l'ensemble constitua la nouvelle église morave. Nous ne dirons rien de la forme et des cérémonies de leur culte. Nous signalerons seulement leur attachement à Christ comme Agneau de Dieu et Victime offerte pour le salut des pécheurs, ils insistaient aussi sur la rédemption par la foi sans les œuvres, mais manifestée par une vie sainte qui doit en être la conséquence. Rappelons aussi leur zèle, dès le début, pour l'évangélisation des nations païennes, sujet qui tenait fort à cœur au comte Zinzendorf. Plusieurs des frères sortis de l'oppression de Moravie allèrent au loin, dans les Antilles et autre part, prêcher l'Évangile aux pauvres esclaves nègres. Ils partaient à leurs risques et périls, cherchant à gagner leur vie par le travail, tout en annonçant la bonne nouvelle. Plusieurs y laissèrent leur vie. D'autres missionnaires allèrent dans les contrées du Groenland, et de nos jours encore les missions moraves y sont nombreuses. Mais notre but a été essentiellement de montrer que l'œuvre de Huss ne fut pas perdue, et de faire voir la constance des témoins de la vérité en dépit de l'oppression, et la fidélité de Dieu qui les a soutenus à travers toutes les épreuves et a maintenu ainsi la lumière de la vérité. Ajoutons encore que l'action des frères moraves a préparé dans les pays de langue française, le réveil qui eut lieu au commencement du dix-neuvième siècle.

Nos lecteurs nous sauront gré de leur donner les notes suivantes d'un sermon de Christian David, recueillies par le grand évangéliste Wesley, lors d'une visite qu'il fit aux établissements de Herrnhut en 1738.

«La parole de réconciliation que les apôtres prêchaient», disait le charpentier Christian David, s'adressant, en habits de travail, à ses auditeurs, «est que nous sommes réconciliés à Dieu, non par nos œuvres, ni par notre propre justice, mais uniquement et pleinement par le sang de Christ. Mais quelqu'un dira: «Ne dois-je pas m'affliger et être contrit à cause de mes péchés avant d'espérer que je puisse être réconcilié avec Dieu?» Oui, il est bon et légitime que vous ayez un cœur brisé et contrit. Mais remarquez que cela n'est pas votre œuvre, mais celle du Saint Esprit. De plus, ce n'est pas le fondement de la réconciliation. Ce n'est point par là que vous êtes justifiés; ce n'est pas la justice, ni une partie de la justice par laquelle vous êtes réconciliés avec Dieu. La rémission de vos péchés n'est due en tout, ni en partie, à cette cause. Votre humiliation et votre contrition n'y sont pour rien. Au contraire, c'est un obstacle à votre justification, c'est-à-dire que si vous vous fondez en quoi que ce soit sur vos sentiments, si vous pensez: il faut que je sois contrit jusqu'à tel ou tel point, je dois m'affliger davantage avant de pouvoir être justifié, vous posez votre contrition, votre douleur, votre humiliation, comme fondement ou au moins comme une partie de votre justification, et par conséquent c'est un obstacle à ce que vous soyez justifiés, un obstacle qui doit être enlevé. Le vrai fondement n'est donc ni votre contrition, ni votre propre justice, ni quoi que ce soit qui vienne de vous, ni non plus de ce que le Saint Esprit opère en vous. Le fondement de votre justification est une chose en dehors de vous, et c'est le sang de Christ. Car voici ce que dit la Parole: «A celui qui ne fait pas des œuvres, mais qui croit en celui qui justifie l'impie, sa foi lui est comptée à justice»¹. Ne voyez-vous pas, par ces paroles,

que le fondement n'est rien de ce qui se trouve en nous? Il n'y a aucune relation entre Dieu et l'impie; ils sont totalement séparés l'un de l'autre; ils n'ont rien de commun. Il n'y a donc, dans les impies, rien pour les rapprocher de Dieu et les unir à Lui. Que trouvons-nous en effet en eux? Des œuvres, de la justice, de la repentance? Non, de l'impiété seulement.

Cela étant ainsi, allez droit à Christ, avec toute votre impiété. Dites-lui: «O Toi, dont les yeux sont comme une flamme de feu, sondant mon cœur, tu vois que je suis un impie. C'est pourquoi amène moi à Celui qui justifie l'impie; que ce soit ton sang qui me sauve, car en moi il n'y a rien qu'impiété.» C'est là ce que les sages et les savants de ce monde manquent à comprendre. Pour eux c'est une folie. Le péché est l'unique chose qui sépare l'homme et Dieu; le péché est aussi le seul argument, l'unique raison que le pécheur puisse présenter pour que l'Agneau de Dieu ait compassion de lui, et qu'en vertu de son sang, il l'amène auprès du Père. Voilà le fondement qui ne peut être ébranlé. Par la foi, nous sommes établis sur ce fondement, et cette foi aussi est le don de Dieu.»

Telle était la doctrine prêchée à Herrnhut; celle qui met de côté l'homme et ses œuvres, pour que le pécheur trouve tout en Christ et par Christ.